ANTHOLOGIE DE NOUVELLES FRANCOPHONES DE LA CÔTE-PACIFIQUE DU CANADA

préface de

Marie-France Hautberg

Les Éditions du Phare-Ouest

ANTHOLOGIE
DE
NOUVELLES

DE LA
CÔTE-PACIFIQUE

DU
CANADA

Préface de

Marie-France Hautberq

Les Éditions du Phare-Ouest

Données de catalogage avant publication de la Bibliothèque nationale du Canada

Vedette principale au titre:
Anthologie de nouvelles francophones de la Côte-Pacifique du Canada

ISBN 2-921668-04-1
1. Nouvelles canadiennes-françaises–Colombie-Britannique–Pacifique, Côte du.
2. Nouvelles canadiennes-françaises–21e siècle.
PS8329.5.B75A57 2001 C843'.010806 C2001-911347-1
PQ3917.B72A57 2001

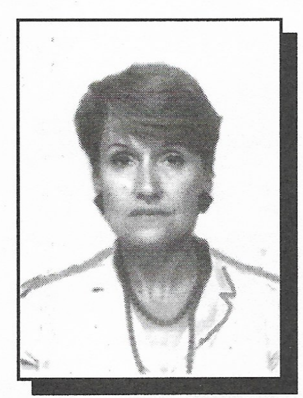
Marie-France Hautberg, 1940- Préfacière et correctrice des manuscrits.
Anthologie de Nouvelles francophones de la Côte-Pacifique.
ISBN: 2 - 921668 - 04 - 1

Des copies de cet ouvrage sont disponibles à cette adresse:
Copies of this anthology are available from:

Madame Marie-France Hautberg, directrice.
Les Éditions du Phare-Ouest
15185 Columbia Avenue
White-Rock (BC)
V4B 1J2 Canada
Téléphone: 604 - 542-0153
Courriel: chedpo@aol.com

PRÉFACE

La littérature est l'expression de la société comme la parole est l'expression de l'homme, écrivit Louis de Bonald [1754-1840]. C'est justement avec la société qui les entoure que les personnages de ces nouvelles se trouvent aux prises. Le monde leur semble cruel, alors la panique de se sentir différents les saisit et les pousse à agir, tel Hugo le clown. Vous serez donc, cher lecteur, le confident d'un Juif face à la cruauté nazie, d'une femme dont l'amour porte malheur ou de bien d'autres personnages qui ont vécu des situations difficiles. Ce volume présente des coups de sonde dans l'âme de ceux qui tentent de se situer au sein d'un monde incompréhensible où, heureusement, la nature joue un rôle de connivence apaisante.



Marie-France Hautberg.

J'ai ressenti une immense joie et une fierté plus complète encore en lisant ces nouvelles extraordinaires, et je suis persuadé, cher lecteur, que vous éprouverez les mêmes délices.

Je félicite avec admiration les quatorze auteurs sélectionnés pour la qualité surprenante de leur production littéraire et je remercie les nombreux autres qui ont essayé, mais qui, faute de place, n'ont pu s'exprimer dans cet ouvrage.

Marie-France Hautberg

Directrice des Éditions du Phare-Ouest

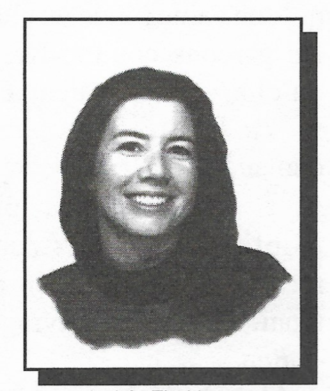
TABLE DES MATIÈRES

UNE LEÇON PARTICULIÈRE

par Andréa Tischhauser

«Cher Journal, aujourd'hui j'ai rencontré l'homme le plus beau de la faculté. Il s'appelle Al. Il est aussi beau que Gianni, mais en plus grand! On s'est trouvés nez à nez dans la mauvaise salle de cours, quel bol! Il a l'air sympa.»

Val s'était réjouie de commencer les cours à l'Université de Victoria, mais alors là, tomber sur un type plus beau et plus sympa que Gianni dès le premier jour, ça dépassait toutes ses espérances.



Andréa Tischhauser

«Aujourd'hui, mardi 5 septembre 2000, une vie nouvelle commence pour moi,» avait-elle écrit le matin même dans son journal, avant la rencontre fortuite.

«Fini l'anonymat de Vancouver. Finie la petite souris grise que personne ne remarquait, sauf quand il s'agissait de copier sur sa feuille pendant un examen. À Vancouver j'avais de bonnes notes, mais j'étais timide, gauche, isolée. Ma réputation me collait à la peau. Ici personne ne me connaît. Tout va changer. Je peux être qui je veux.»

La seule chose qui l'avait inquiétée était le manque potentiel de beaux garçons. La littérature, son sujet de prédilection, attire davantage les femmes, c'est bien connu. Mais là, boum, Al était pour ainsi dire tombé du ciel. C'était un signe

du destin, pour sûr. Ce qui l'étonna encore plus à l'Université de Victoria, ce fut la présence de nombreux lapins qui vivaient à l'état sauvage sur le campus; ces rongeurs avaient appartenu à des étudiants qui, une fois passé leurs examens finaux, les avaient lâchés dans les buissons ; les *«bibittes»* avaient non seulement survécu, mais avaient prospéré et offraient un spectacle charmant.

Val ne se lassait jamais de les regarder. Elle repensa à sa dernière année d'école secondaire, à Vancouver. Pendant sept ans elle avait en vain soupiré pour les beaux yeux de Gianni, un bel Italien féru de football; mais lui n'en pinçait que pour Pam, une New-Yorkaise qui, elle, avait le béguin pour Chris, un *fils à papa* qui fréquentait une école privée... L'amour n'était donc qu'une vaine ronde où chacune court après son chacun? Où seuls les garçons comme Nick, ce boutonneux encore plus timide qu'elle, s'intéressaient à des filles comme Val?

— *Tu l'as trouvé comment, le cours de Gagnon, ce matin?* demanda Pat, la colocataire de Val.

Val était en pleine lecture —Grammaire constructiviste et Constructions grammairiennes— hautement recommandée le matin même par le professeur Gagnon. Elle tenait le titre de l'ouvrage bien en vue à la cafétéria.

—*Ben...*

—*Moi non plus, j'ai pas tellement aimé. Mais t'as raison de lire son bouquin, ça fera toujours bonne impression. En douzième année, j'ai passé un examen rien qu'en citant des articles écrits par mon prof, tu te rends compte! J'avais pas lu un seul des...*

«*Capricorne: il vous arrivera un événement extraordinaire cette année*», informait l'horoscope du magazine dissimulé dans la Grammaire constructiviste de Val, tandis que le monologue de Pat se fondait avec les bruits ambiants de vaisselle, de machine à café et le brouhaha des voix. «*Un homme*

inconnu s'approchera de vous, vous parlera et changera votre vie. Soyez sur vos gardes ! Il vaut peut-être mieux ne pas lui répondre.»

«Cher Journal : Al changera ma vie, je le sens. Je ne crois pas aux horoscopes, mais tout de même, cette prédiction... je ne peux pas m'empêcher d'y penser. Un homme inconnu, il s'est approché de moi, et ce n'est qu'un début! Mais pourquoi ne devrais-je pas lui parler? De toute manière, je suis tellement timide. D'un côté ça m'arrange.»

Al allait-il récidiver? En attendant, il fallait attirer son attention... sans trop se faire remarquer, pensa Val. Pendant les mois suivants elle s'appliqua à ne pas lui parler plus que le strict minimum, histoire de lui faire comprendre qu'elle ne s'amourachait pas du premier venu. Elle observa tout de même que c'était un grand sportif; il faisait de la musculation, du football et de la moto. Un macho, c'est sûr, comme Gianni. Mais qu'est-ce qu'il faisait à la Faculté des Lettres?

Par contre Val fréquenta assidûment Brett, cet éternel nonchalant qui profitait de chaque pause pour s'allumer une cigarette, et Frank, un jeune prétentieux qui se vêtait de tweed et parlait comme une encyclopédie. La Vancouvéroise était toujours flanquée de l'un ou de l'autre, quand ce n'était pas des deux à la fois.

—*Alors, tu lui as parlé?* demandait de temps en temps Pat, qui avait percé le secret de Val. «*Vas-y! Invite-le à boire un verre ! Fais quelque chose au lieu de rêvasser de lui tout le temps!* »

—*Et toi ? Est-ce que tu prends les devants*? rétorquait Val, honteuse de son manque d'action. «*Je ne te vois pas souvent en galante compagnie.*

—*Moi, les garçons, franchement...*

Évidemment, avec sa verrue sur le menton et sa silhouette de Bonhomme Michelin, Pat avait de bonnes raisons de garder

ses distances. Elle affichait la brusquerie et les manières de garçonnes propres à celles qui savent qu'il ne faut même pas essayer d'être comme dans les magazines.

«*Finalement, Pat a peut-être de la chance de ne pas être belle,*» écrivit Val dans son journal un soir d'avril. «*Elle vient d'une petite île où il ne doit pas y avoir beaucoup de choix, de toute façon. Mais elle a sa place. Elle sait qui elle est. Moi je ne suis rien. Pas laide, mais pas belle non plus. Si j'étais belle, Al aurait fait plus d'efforts, sûrement.* »

De pensées amoureuses en séminaires, de cours en dissertations, la fin de l'année académique approchait à grands pas, et les examens aussi. Comment étudier alors que le printemps était en pleine floraison? Alors que les lapins, plus indifférents que jamais aux préoccupations des étudiants, continuaient de brouter l'herbe du campus comme si de rien n'était? Alors que le beau Al, lui, avait à peine adressé la parole depuis la rentrée?

«*J'aimerais bien être un lapin; pas d'examens, pas d'Al!*» fut la seule réflexion de Val pour son journal, ce matin d'avril particulièrement ensoleillé.

Faisant mine de travailler malgré tout, elle emporta ses notes vers le coin le plus éloigné et le plus verdoyant du campus, là où les rhododendrons s'épanouissent sous les arbousiers, où les lapins se délectent en toute tranquillité et où personne ne la trouverait; bref, où elle ne devrait même pas faire semblant d'étudier. Elle s'installa sur un banc encore humide, lut quelques lignes, observa un papillon, laissa flotter ses pensées, relut les mêmes lignes, écouta un rouge-gorge, se remit à rêvasser,... quand elle entendit un bruit de pas, de pas qui s'approchaient.

«*Ce n'est pas possible,* » se dit-elle. « *On n'est tranquille nulle part!*»

Elle baissa promptement la tête et fixa ses notes d'un air fasciné ; l'équivalent, pour elle, d'un grand panneau «*ne pas*

déranger».

Mais les pas s'approchaient encore, et une paire de chaussures d'homme surmontées d'un jean s'arrêtèrent à un mètre du banc. Il fallait bien qu'elle lève la tête, à présent.

Al était là, debout devant elle. Il souriait, plus beau que jamais. Le soleil brillait à travers ses cheveux noirs; ses yeux sombres la fixaient. Incroyable! Elle et lui enfin seuls, ensemble... Le cœur de Val doubla de cadence. Tout à coup, il faisait bien chaud. Que faire ? Où mettre ses mains? Fallait-il sourire? Avait-elle les dents propres?

Pendant que toutes ces pensées s'entrechoquaient dans sa tête, elle remarqua tout de même qu'Al avait l'air encore plus mal à l'aise qu'elle.

—*Tu m'as suivie ?* dit-elle presque malgré elle, avec une assurance qu'elle ne se connaissait pas.

Il s'assit à côté d'elle.

—*Non... enfin pas vraiment.., c'est parce que je voulais te demander...*

Ni l'un ni l'autre n'avaient remarqué l'arrivée d'un troisième personnage. Un vieux monsieur en chapeau s'était arrêté devant eux.

—*Bonjour!* dit-il. *Belle journée, n'est-ce pas ? Vous êtes étudiants?*

—*Oui, on est étudiants en lettres,* répondit Val avec son plus charmant sourire. *On aime bien étudier ici, c'est tranquille.*

Elle était presque heureuse de l'intrusion, après le stress causé par la présence d'Al. Elle allait lui montrer combien elle était à l'aise avec les gens, que le reste du monde n'avait pas cessé d'exister à cause de lui.

—*Vous vous promenez souvent par ici ?* demanda-t-elle au vieux monsieur.

—*Oui, j'habite dans la rue Midgard. Vous savez, celle qui est*

derrière les arbres, là. J'habite ici depuis 1941. Seulement, à cette époque, les arbres n'étaient pas là. C'était un terrain militaire. Mais oui. C'est difficile à imaginer, n'est-ce pas ? J'étais là quand il y avait des soldats partout, pas des étudiants ! Et moi je suis parti servir en Angleterre. Il fallait bien. Oh, je n'aime pas parler de cette époque-là. Vous avez bien de la chance, de pouvoir étudier ici. Moi j'avais dix-sept ans quand je suis parti. Et encore, je n'étais pas le plus jeune. Vous connaissez le 41e Régiment ? Eh bien, j'en ai fait partie. Je sais, c'est difficile de le croire, quand on me voit aujourd'hui, mais c'est moi qui étais responsable des...

Al était de plus en plus mal à l'aise. Il se croisait et se décroisait les jambes. Puis il se leva. Le vieil homme s'assit à sa place. Même Val, qui pourtant écoutait le vétéran en souriant poliment, en hochant de la tête et en faisait écho à son discours avec des « *ah oui... c'est vrai... aah* » de circonstance, commençait à se rendre compte qu'une catastrophe se préparait. Du coin de l'oeil, elle vit Al lorgner sa montre. Elle regarda discrètement la sienne.

—*Trois heures, déjà!* s'exclama-t-elle. «*Il faut qu'on y aille. Excusez-nous. On a un examen.*»

Elle se leva, ramassa ses notes et partit avec Al. Ils n'échangèrent pas un mot jusqu'à la salle de cours.

L'examen se passa mal pour Val. Elle dut le refaire en septembre. Al, par contre, réussit du premier coup, de même que Pat, Frank et la plupart des étudiants. Seuls Val, Brett et quelques autres furent recalés.

Plusieurs étudiants laissèrent tomber, y compris Pat, qui préféra rentrer à Sointula travailler dans l'entreprise de ses parents. D'autres changèrent de faculté. Mais Frank, Val, Al et Brett persévérèrent jusqu'au bout.

En juillet Frank déclara sa flamme à Val en termes éloquents, puis, en août, Brett lui fit des avances sans presque

prononcer un mot. Elle sortit avec l'un, puis avec l'autre, surtout pour se donner confiance avant les examens. Quand ils surent qu'ils avaient réussi tous les trois, elle quitta Frank, puis Brett se sépara d'elle, et elle se retrouva seule.

Avec Al, elle n'eut plus aucun contact. Désormais, elle ne lut plus les horoscopes, délaissa son journal, et se jura qu'à l'avenir, en amour comme en études, elle ne compterait que sur ses propres efforts pour obtenir les résultats désirés.



Dans le parc de l'Université de Victoria, devant le Foyer des Étudiants, deux lapins se confient les derniers potins concernant les jeunes gens qui vivent sur le campus.

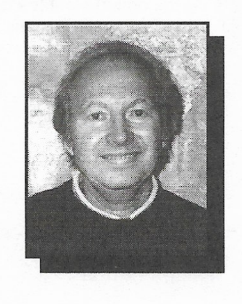
Sur la Rive

J'ai été sur la rive,
J'ai chanté avec le vent;
J'ai écouté le soupir de l'eau...

J'ai regardé les longs cheveux du fleuve,
J'ai étudié les racines profondes,
J'ai crié les vibrations du cœur.

J'ai dormi sur la rive
J'ai dit, j'ai écrit les rêves...
J'ai conduit et compris le cœur.

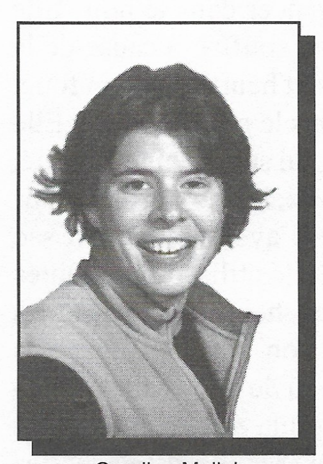
Nicolae Iosif



La caverne enchantée

par Caroline Molini

Léa avait peur. Elle ne savait pas du tout depuis combien de temps elle était là. Il faisait très noir, plus noir encore que le lapin de Juliette qui l'avait griffée l'autre jour. Elle, qui n'avait jamais eu peur des animaux, s'était fait littéralement assaillir par la petite lapine. Jamais elle n'aurait pensé que Paprika, cette petite boule toute douce, pouvait lui faire cette grosse égratignure au visage, tout près de ses grands yeux brun d'écureuil que Julien regardait chaque jour à la sortie de l'école. Reverrait-elle son beau Julien? Ce n'était surtout pas le moment de paniquer, elle devait avant tout trouver une sortie. Elle se sentait devenir tout engourdie par le froid et commençait à trembler. Que s'était-il passé? Elle se souvenait seulement qu'elle dévalait les pentes sur sa nouvelle planche à neige rose, toute décorée d'autocollants, très chouette. Le soleil lui caressait la peau et elle sentait qu'elle ne pouvait se sentir plus libre et plus heureuse que sur ces gigantesques montagnes de l'Ouest canadien. Ses parents s'étaient installés avant même sa naissance dans une toute petite ville, au pied de la chaîne côtière, et elle ne pourrait jamais les



Caroline Molini

remercier assez. Ces grands espaces l'avaient rendue amoureuse de la nature dès sa plus tendre enfance et elle connaissait maintenant si bien ces montagnes qu'elle se permettait de les explorer seule. Avait-elle fait une erreur? Elle n'aurait pas dû couper à travers le boisé et se retrouver ainsi en terrain inconnu, mais la belle poudreuse de printemps était si irrésistible! Où était-elle? Elle était tombée dans une énorme crevasse qu'elle n'avait pu éviter. Elle était arrivée à toute vitesse, poussant de plus en plus sa planche à neige, sentant ses genoux osciller de droite à gauche en un mouvement si harmonieux, lorsque soudain... Horreur! Une crevasse. Elle avait essayé de l'éviter en s'élançant le plus haut possible mais rien n'y avait fait, elle était tombée.

Elle toucha la paroi qui l'entourait et découvrit très vite que cette muraille se prolongeait au-delà du rayon de son corps. Elle se mit à genoux et commença à avancer dans le noir. Elle avait froid et sa tête la faisait atrocement souffrir à cause de la mauvaise chute dans la crevasse. Elle avait heurté de plein fouet un mur de glace avant de dégringoler dans le gouffre glacé. Elle continua encore pendant un moment qui lui sembla une éternité. Elle commençait à ressentir sa fatigue et décida de s'arrêter pour boire. Elle avait vraiment eu de la chance d'avoir conservé le sac à dos muni de sa gourde de cyclisme qu'elle utilisait pour toutes ses activités. Elle poursuivit donc son chemin en pensant à nouveau à Julien... Ses yeux bruns et son visage sauvage la rendaient folle. Elle ne sut jamais combien de temps elle avança ainsi dans l'obscurité parce qu'elle s'écroula et sombra aussitôt dans un profond sommeil. Ses rêves furent remplis d'images des plus farfelues. Elle faisait maintenant du surf accompagnée de dauphins et de tortues gigantesques à la carapace violette et turquoise, qui lui souriaient et lui demandaient:

—*Vous désirez un peu de crème solaire, madame ?*

Elle s'éveilla et sut aussitôt qu'il se passait quelque chose d'extrêmement bizarre. Le sol était très chaud, l'air semblait salé et elle suffoquait sous ses vêtements. Sa main était douce, froide et caressait quelque chose de doux et soyeux qui était du sable; du sable? Mais où était-elle? Certainement pas au Canada. Que s'était-il passé? Où était sa montagne où elle faisait de la planche quelques heures auparavant? Julien l'attendait certainement au casse-croûte pour lui payer une frite avec de la sauce et du fromage en grain, et la regarder de ses yeux pénétrants. Il avait sûrement terminé sa descente avec les patrouilleurs à la fin de la journée. Son père était patrouilleur dans la montagne. Il avait la responsabilité de procéder au contrôle d'avalanches et de s'assurer qu'il n'y avait plus personne sur les pistes en début ou en fin de journée; Julien en profitait alors pour l'accompagner dans ses tâches et avait ainsi la chance de profiter gratuitement des pistes vides avant l'ouverture de la montagne au grand public. Elle décida d'enlever quelques vêtements car cette chaleur torride allait la faire suffoquer. Elle accrocha son linge et ses bottes à son sac à dos et continua son chemin pieds nus dans le sable. Que c'était étrange... Était-elle sous la croûte terrestre? Avait-elle tellement creusé qu'elle avait atteint... l'autre côté de la planète? Elle aperçut soudain une lueur au fond du tunnel et se mit à courir, fort curieuse de savoir ce qu'il y avait au terme de celui-ci. Elle découvrit une mer aussi bleue qu'un ciel de printemps. Sa peur s'envola en un instant. Elle ne pouvait avoir peur d'un paradis semblable. Elle avança sur le sable chaud et réalisa soudain que la plage était couverte de gigantesques tortues...violettes et turquoise. Que se passait-il? Son rêve devenait réalité... Quelles étaient belles ces tortues. Elle s'approcha de l'une d'elles et lui demanda:
—Excusez-moi madame la tortue, mais où suis-je?
—Quelle question ma belle, vous êtes sur la plage.

—Je sais mais à quel endroit exactement, dans quel pays? Suis-je toujours au Canada?
—Vous entendez ça? dit-elle aux autres tortues. *Cette petite fille se croit au Canada. Le Canada est dans le monde concret dans lequel tu vis. Nous sommes bien loin de cette réalité car nous avons quitté pour de bon ce monde qui ne nous protégeait pas comme nous le voulions. Les humains passaient leur temps à payer pour venir nous observer et nous espionner. Nous avons donc plié bagages et décidé de chercher une île déserte loin de tous. Plusieurs espèces sont ensuite venues s'établir, comme les escargots volants, les calmars rieurs et les juliens aux visages sauvages.*
—Euh! Pa...par...ddd...on? Vous avez bien dit les juliens aux visages sauvages?
—Mais oui...C'est une espèce humaine en voie de disparition.

Léa rêvait. Elle se sentait toute engourdie. Elle ne savait que penser ou que faire, car toute cette histoire devenait désormais trop bizarre pour elle. Elle s'assit donc pour réfléchir et trouver une solution. Elle adorait les animaux mais voulait quand même revenir chez elle avec son papa, sa maman, ses amis et son beau Julien... Elle vit soudain une silhouette s'approcher de plus en plus près, une autre un peu plus à droite et une autre à gauche près des rochers qui entouraient la plage. Qui pouvaient être ces gens sinon les juliens au visage sauvage? Mais à quoi ressemblaient-ils? Les silhouettes se rapprochaient de plus en plus, elle sentait son cœur battre de plus en plus fort; les poils de son corps se hérissaient sur sa peau et son cou devenait moite. Elle transpirait abondamment maintenant et les ombres devenaient de plus en plus distinctes sans qu'elle puisse distinguer leur visage. Elle vit soudain une énorme corne sur la tête d'une des ombres et de grandes dents toutes jaunes et cariées apparaître dans sa bouche. Léa n'en croyait pas ses yeux. Sa tête, qui lui faisait mal, commença à tourner, ses jambes se dérobèrent

sous elle et son corps s'effondra lourdement dans le sable sans aucun bruit. Elle avait froid, et sa tête la tourmentait atrocement. Est-ce que les ombres l'avaient amenée quelque part où il faisait froid? L'endroit semblait très différent mais surtout glacial et humide. Elle palpa la paroi et réalisa d'un coup qu'elle se trouvait dans un trou enneigé. Elle avait donc rêvé toute cette aventure?

Elle était toujours dans la crevasse et avait dû perdre conscience en se cognant la tête contre la glace. Elle devait à tout prix essayer de sortir vivante de ce trou avant de sombrer dans l'hypothermie. Comment allait-elle se tirer de ce mauvais pas? La crevasse semblait assez profonde. Son seul soulagement était de penser que Julien n'avait pas de cornes et de dents jaunes et cariées... Mais comment allait-elle sortir de là? Elle réalisa soudain qu'elle avait toujours son sac à dos avec elle. Elle l'ouvrit très vite et constata avec soulagement qu'elle avait gardé les crampons et les piolets à glace qu'elle avait utilisés la dernière fois qu'elle était allée faire de l'escalade avec son papa. Hourra! Quel soulagement ressentit-elle immédiatement! Elle entreprit vite de chausser ses crampons et commença à enfoncer ses crochets dans la glace. Bien vite elle réussit à remonter à l'entrée du trou où elle put à nouveau respirer l'air pur. Elle se hâta de retourner au chalet de ski où Julien l'attendait peut-être encore. Il était effectivement là, les yeux inquiets et amoureux.

—*Léa, où étais-tu?* Elle sourit

—*Partie «surfer» sur une île déserte avec des juliens à cornes.*

Il la regarda et crut qu'elle se moquait de lui.

—*Peu importe, je suis content que tu sois là. Tes frites sont froides maintenant. Veux-tu qu'on les réchauffe au micro-onde?*

—*Oui, c'est une bonne idée!*

Elle le regarda et trouva qu'elle était la fille la plus chanceuse de l'Ouest.

*



...Léa rêvait. Elle se sentait toute engourdie. Elle ne savait que penser ou que faire, car toute cette histoire devenait désormais trop bizarre pour elle. Elle s'assit donc pour réfléchir et trouver une solution...

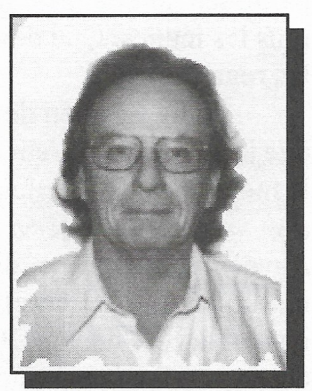
Une vie toute simple.

par Jean-Jacques Lefebvre

Je sais ce que Bob dirait:

—Que fait-il là, Jerry, à traînailler sur le débarcadère, accoudé pendant des heures à la balustrade, à regarder le bras de mer? Il n'a donc rien à faire à la maison?

Qu'ont donc tous ces adultes à toujours ressasser les mêmes choses? Ils pensent sans doute qu'à force de se répéter, ils arriveront à nous changer. Mais moi, j'ai déjà changé! Et c'est à cause de Bob justement.


Jean-Jacques Lefebvre

C'est vrai que depuis un an, j'ai pris des habitudes. *"Des habitudes qui ne sont pas celle d'un enfant de son âge*" dirait Bob. Et mes parents ajouteraient: "*Oui! On ne le comprend plus. Lui qui était si actif, si ouvert, il se perd dans des rêveries interminables, il ne parle plus*". Tante Lise, elle, lèverait une fois de plus les yeux au ciel en s'écriant:

—C'est l'adolescence qui se prépare, avec son cortège de catastrophes!

Pourtant si tante Lise n'habitait pas à Brentwood Bay, ce village serait vraisemblablement le coin le plus tranquille de la terre. Je suis certain que toute enfant encore, quand elle a dit ses premiers mots, cela a dû être: "*épouvantable catastrophe*". Bien sûr qu'à Brentwood Bay, il existe de petits problèmes. Mais il est impérieux que tante Lise s'en mêle et, aussitôt, on en parle à la radio, aux nouvelles nationales. S'il existe quelques rares personnes à connaître l'existence de notre village, tout le mérite lui en revient.

Seul l'oncle Georges reste silencieux. Il n'est pas bavard d'ordinaire, et, quand il se trouve aux côtés de tante Lise, on le croirait muet. C'est avec les yeux qu'il s'exprime le mieux.

D'ailleurs, je l'aime bien, son regard. Quand il se pose sur moi, et cela arrive souvent, ses yeux rient littéralement. En cela, je ne le comprends pas très bien. Je me sens plutôt triste ces temps derniers. Je ne dois pas inspirer la joie. Ces adultes me paraissent si étranges. Ils aiment répéter qu'ils ne comprennent plus les jeunes. Que devrions-nous dire, nous-mêmes, en ce qui les regarde?

Je ne fais rien de mal que je sache. Je regarde le paysage que je connais par cœur à présent; sans jamais m'en lasser. C'est la mer qui retient le plus mon attention. "*Une mer comme toutes les mers: une merveilleuse ouverture vers le monde et l'aventure*", comme dirait l'oncle Georges. Mais une mer rassurante aussi ; en effet, il est impossible de perdre un seul instant la côte de vue. Bien sûr, elle a accès au Pacifique, il faut cependant faire un grand détour pour y parvenir. On doit d'abord monter vers le nord, avec le replat de Nord Saanich à droite et le promontoire de Malahat à gauche. Le chenal est plus large déjà; puis doubler les caps Coal et Moses, prendre vers l'est le passage de Colburn et descendre au sud en passant au large de Sidney. Et là, on n'est encore nulle part. On voit toujours la côte. On est en

plein milieu d'un archipel, le plus souvent de petites îles. Arrivé à Victoria —et ça, c'est une grande ville, on n'arrête pas de voir des maisons tout le long de la rive— on prend enfin la direction ouest pour atteindre l'océan après un long parcours le long du détroit de Juan de Fuca. C'est en fait l'aventure qui s'offrirait au débouché d'un immense colimaçon comme celui d'une coquille d'escargot. L'oncle Georges m'avait dit un jour en souriant:
—Pour voyager et découvrir le monde, il nous faut sortir de notre coquille.

C'est vrai, il a raison : c'est un long et difficile cheminement. Mais quel plaisir quand on parvient au but; le monde s'ouvre devant nous. Le Pacifique est vaste et magnifique. On ne voit plus la terre, j'en ai la tête qui tourne.

Je le sais; je l'ai fait ce voyage, sur un petit bateau. Cela nous a pris trois jours. C'est Bob qui m'avait emmené. Bob n'a que quelques années de plus que moi, mais il est déjà ce que les *adultes* appellent *un jeune homme.* C'est-à-dire qu'on peut commencer à lui faire un peu confiance. Mes parents ont accepté, sans trop de difficulté, son invitation à m'emmener dans cette formidable balade parce qu'il est bon marin, qu'il a déjà bien réussi dans la vie et possède son propre bateau. Je n'avais jamais été si loin ; jamais je n'étais resté si longtemps sur l'eau; jamais je n'ai ressenti une telle impression d'éloignement, d'exaltation et d'enchantement tout à la fois. Et depuis lors, j'ai le sentiment que la mer est mon élément et que je ne suis fait que pour elle.

J'ai bien essayé d'en parler à mon père. Mais il y a encore tant de choses que j'ignore. Je lui avais demandé si je pouvais suivre des cours de navigation, s'il pouvait m'offrir un petit bateau. Plus petit encore que celui de Bob. Papa s'est emporté! Je ne l'avais jamais vu si furieux. J'ai eu une peur terrible car je ne m'y attendais pas. Mais plus encore, j'en ai eu le cœur brisé. Il semble que ce rêve était une incroyable folie.

«*Comment pouvais-je être aussi inconscient*», criait-il? Est-ce que je me rendais compte seulement de la somme incroyable d'argent que cela pouvait représenter? Pourtant, il m'avait donné une éducation raisonnable; comment pouvais-je avoir de telles envies de luxe?

J'étais anéanti; je ne pouvais pas imaginer une telle scène. Je savais que nous n'étions pas riches, mais je ne pensais pas que ce rêve pouvait être à ce point inaccessible. Le plus terrible était que la colère de mon père avait été en partie reportée sur Bob qu'il accusait de me mettre en tête toutes ces idées absurdes. Il lui avait intimé l'ordre de ne plus m'emmener sur son bateau. Ce qu'il faisait alors assez régulièrement à mon plus grand plaisir; bien qu'à chaque fois, on n'aille jamais aussi loin que lors de cette fameuse balade sur le Pacifique.

Quand mon père, épuisé par ses cris et gesticulations, s'était enfin calmé, tante Lise avait repris de plus belle. Son obsession, à l'époque, était le petit ferry qui assurait la jonction entre Brentwood Bay et la route transcanadienne perchée au sommet du promontoire de Malahat, face à notre village. La compagnie qui exploitait cette ligne, ne la trouvait plus rentable et parlait de supprimer le bateau. Or, c'était une voie de passage forcé pour les véhicules venant de Sidney et se rendant au nord de l'île de Vancouver. Mais c'était surtout une perte de revenu considérable pour les habitants de Brentwood Bay, et, plus particulièrement, pour les petits restaurants et cafés qui ouvraient leurs portes au bord du bras de mer, de part et d'autre de l'embarcadère où j'étais là, à rêver. Le raffut qu'elle avait provoqué pour la défense du petit ferry-boat avait eu des éclats qui avaient mis en émoi le palais du gouvernement à Victoria. On y racontait d'ailleurs que les milieux politiques évitaient notre village à présent, de crainte de se faire écharper par tante Lise. Du moins, c'est oncle Georges qui me l'a dit.

Tante Lise avait levé les yeux au ciel et m'avait hurlé à l'oreille que tout ce qui était bateaux et transports maritimes coûtait une fortune. C'était à cause de cela qu'on allait supprimer le ferry et ce, malgré tous ses efforts. Et voilà que je rêvais de me lancer dans ce genre d'aventure. C'était bien une folie.

⁕

Le ferry en question approche justement de l'embarcadère avec ses passagers et ses quelques véhicules en provenance de Mill Bay. Ce navire n'a pas la prestance des immenses ferry-boats qui assurent la liaison de l'île de Vancouver. Certains sont constitués de plus de cinq ponts superposés; ils ressemblent à des transatlantiques desquels l'oncle Georges m'a souvent parlé. Celui-ci me fit penser aux vieux fers à repasser dont ma grand-mère a gardé un exemplaire, posé sur le manteau de la cheminée. Au raz de l'eau, un pont tout plat, large et noir, et, là-dessus, comme en équilibre, une infrastructure blanche un peu semblable à un mirador. Un aspect à la fois frêle et stable, mais on l'imagine mal surchargé de dix à vingt véhicules. De celui-ci ne sortent, cette fois, que quelques voitures et une poignée de piétons parmi lesquels le père de Mike, un bon copain de classe. Son père travaille de l'autre côté du goulet. Il me demande en passant si Bob est chez lui. Je lui réponds par la négative. Il fait des courses à Victoria; des pièces pour la voiture, je crois. Instinctivement mon regard se tourne vers la maison de Bob. On la voit sur la colline, à faible distance; elle surplombe également le bord de l'eau. Son bateau est là, un peu plus bas; il se balance, tranquille, sur la vague du ferry. Je ferme les yeux; je détourne la tête. Mon cœur fait trop mal. Je ferais mieux de rentrer chez moi pour terminer mes devoirs.

J'assiste au départ du ferry et puis je m'en irai. L'embarquement ne prendra pas longtemps, il y a peu de personnes en attente. Je scrute le poste de pilotage du bateau qui se perche au sommet du mirador, avec l'espoir d'apercevoir le capitaine Jack dans son uniforme bleu. Mais je ne distingue que des ombres en mouvement derrière la grande vitre de la passerelle. Une fine pluie commence à tomber, une autre bonne raison pour partir au plus tôt.

Une jeune famille avec un tout petit enfant blond monte à bord. Je ne les ai jamais vus. Ce doit être des touristes car je ne les comprends pas non plus. Ils sont à pied; c'est rare en Amérique. Ou alors, ce sont des baladeurs solitaires qui, sac au dos, vont se perdre dans les chemins les plus escarpés, les moins courus, et n'en reviennent satisfaits que s'ils ont croisé un ours ou un lion de montagne dont ils ont eu la peur de leur vie. Là, c'est une petite famille habillée comme pour aller au bal et qui se promène dans une région où on ne voit sur les routes que des fermiers roulant à fond de train dans leurs vieilles camionnettes. Ils logent probablement au campement de Bamberton où ils ont laissé leur véhicule. Ils ont décidé de visiter l'autre côté de notre bras de mer en faisant l'aller-retour par le ferry. C'est curieux, on a l'impression qu'ils sont dans une bulle. On ne leur parle pas; ils se taisent. Sans doute que la langue serait un obstacle terrible. Peut-être n'y aurait-il rien d'intéressant à se raconter avec les rares mots qu'on pourrait échanger? Nous les reconnaissons car ils sont éminemment visibles par leur comportement. Je ne suis pas sûr qu'ils nous voient, ou alors nous sommes à leur yeux comme des ombres qui se meuvent dans un paysage, tellement exotique qu'ils ne parviendraient pas à en reconnaître et à en extraire la moindre expression vivante. Un peu comme une carte postale qui rend parfois assez bien l'étrangeté d'un lieu, mais en dit si peu sur les gens qui

l'habitent.

Les parents paraissent fatigués, le bambin qui doit avoir six ou sept ans semble, lui, parfaitement bien éveillé et tout excité à l'idée de remonter sur le bateau. Il est tenu par la main et, à chacun des pas de son père, l'enfant fait, sur la même distance, trois petits sauts et une demi-pirouette. Ils franchissent la guérite blanche où l'on délivre les tickets, et je les vois disparaître derrière les bastingages; ils vont s'installer au pont inférieur. Le ferry attend encore quelques minutes l'heure réglementaire du départ puis, dans un remous sourd et glauque, quitte le quai à reculons. La pluie est plus serrée à présent; à part les véhicules, je ne vois plus personne sur le pont. C'est une triste traversée où la mer et la pluie se confondent sous un ciel chagrin. Bien que progressant à petit train, le bateau disparaîtra bientôt dans la grisaille. Ainsi en sera-t-il aussi de mes rêveries.

Il y a encore cette petite tache jaune et mouvante à l'arrière du ferry, comme un trait d'union erratique entre la masse sombre du navire et son sillage écumant, pale et terne dans une eau plombée. Je le jurerais, c'est le petit enfant de tout à l'heure. Il a dû s'échapper de ses parents éreintés, calfeutrés dans la minuscule cafétéria chaude et humide, sirotant leur café brûlant. S'il n'y prend garde, il sera bientôt tout trempé!

Il se penche par-dessus le bastingage; c'est dangereux, sans surveillance sur le pont. Mon cœur se serre soudain; comme une prémonition, j'associe l'enfant à la mer. Je suis tendu, les doigts crispés sur la rambarde de bois, Je sens venir l'accident et, aussitôt, je vois le corps basculer par-dessus bord. Je pousse un cri, je sens l'eau glacée et noire se refermer sur moi, je goûte le sel visqueux sur mes lèvres; je suis pétrifié d'horreur.

Je ne vois plus aucun mouvement sur le pont; le bateau s'éloigne tranquillement. C'est terrible: il est abandonné à la mer, condamné à la noyade. En hurlant, je cours vers le quai afin

de prévenir quelqu'un, mais il n'y plus personne dans la petite guérite. Je remonte la rampe de bois glissant et par-dessus le garde-fou, j'appelle le propriétaire du petit café. La baie vitrée est sombre et fermée. Personne sur la petite terrasse élevée sur pilotis ni dans le petit jardin romantique où tables et chaises, en fine ferronnerie blanche, paraissent soudain déplacées dans ce contexte épouvantable. Je suis seul; je suis désarmé, pendant que le bambin, déjà pris par le froid, isolé dans l'obscurité, est en train de se perdre dans les flots.

Mes mains et mes genoux tremblent; les nerfs tendus à en crier, je cherche désespérément quelqu'un, quelque chose pour me lancer à son aide. L'impuissance m'oppresse, m'étouffe, tandis que la rage éclate dans ma tête comme une immense gifle. Et, soudain, je pense au bateau de Bob. Du coup, je ne réfléchis plus, je ne pense même plus. Tout mon corps se propulse en avant sous la terrible impulsion de cette mer d'adrénaline accumulée qui se découvre enfin un usage. M'écorchant les bras et les jambes à bondir par-dessus les haies, au travers des buissons, je remonte le sentier Saunders et, sans un coup d'œil sur le saumon haïda taillé dans le bois et vivement coloré qui marque l'entrée de la marina, je dégringole en trombe l'escalier raide qui mène au petit voilier.

Je ne sais pas combien de temps s'est écoulé depuis l'accident. Je ne suis même pas sûr —si l'enfant a déjà coulé— d'être capable de retrouver l'emplacement où il est tombé. Mais je n'ai pas le temps de penser à cela, ni de hisser la voile. Le Thunderbird de Bob a un petit moteur hors-bord incorporé qui, je l'espère, contient un peu de carburant et que je dois pouvoir démarrer du premier coup. Je ne me suis jamais senti aussi écrasé par ce que l'on attendait de moi, du poids immense d'une responsabilité qui m'échoit par le plus inattendu des hasards. Il suffirait que je ne sache pas faire partir un petit moteur pour tuer

cet enfant. Je suis dans le voilier, j'ai les mains qui tremblent, mes gestes sont saccadés, le sang frappe à grands coups dans ma tête.

Le moteur s'est mis en marche du premier coup. Ce que j'ai fait est extraordinaire... ou ai-je eu de la chance? Il en faudra encore beaucoup au petit enfant pour que j'arrive à temps. Je me saisis du gouvernail et enclenche la marche avant. Heureusement que Bob, un jour, m'a laissé faire seul toutes ces opérations. Si le petit enfant survit, il le lui devra.

À présent, on ne voit plus du tout le ferry au travers du rideau de pluie. Le monde n'est quasiment plus qu'une surface grise, presque uniforme, qui grimpe de la pointe du beaupré au sommet du mât. Mais je connais bien le coin et il est encore possible de distinguer les traces du sillage que je ne lâche pas du regard, les yeux exorbités, les nerfs tendus comme les cordes d'une guitare. Ce n'est pas loin d'ici qu'il a dû tomber. Je prie pour qu'il flotte encore.

⁕

Le poste du SS Mill Bay vient de cracher un message atterrant. D'une voix que l'on reconnaît à peine, tant elle est altérée par l'émotion, le capitaine Jack vient d'annoncer qu'un homme est tombé à la mer. Il a immédiatement arrêté le navire et effectué une manœuvre afin de revenir lentement sur Pemberton Bay. Le plus lentement et le plus prudemment possible afin de rechercher la victime en évitant de lui passer dessus. On ne connaît pas l'endroit précis où l'accident a eu lieu. Que tous les bateaux, au port de départ, lèvent l'ancre et ratissent le bras de mer sur le segment parcouru.

Dans la marina, quelques propriétaires seulement ont entendu l'appel et sont présents. Tous se sont lancés sous la

pluie, utilisant toutes les embarcations disponibles. Malgré l'effervescence, quelques personnes se sont rendu compte de la disparition du Thunderbird et certaines réactions ont été fortes. C'est le père de Mike qui l'a remarqué en premier et qui l'a rapporté au père de Jerry. Ce dernier a été pris d'une violente colère qui l'a amené à traiter son fils de petit vaurien devant tout le monde, tandis que tante Lise levait les yeux au ciel et que l'oncle Georges leur rappelait qu'il y avait, pour l'instant, des choses plus importantes à prendre en compte.

En ce moment même, Jerry vient d'apercevoir, en un éclair, une toute petite main, blafarde et tendue, disparaître sous l'eau noire à quelques mètres de la coque. Aussi rapidement que possible, il laisse pendre dans l'eau une senne qui traînait sur le pont et l'accroche solidement au bastingage. Puis, sans hésiter, il saisit l'amarre du voilier entre les dents et se jette dans la vague qui effaçait les derniers remous accompagnant le petit corps dans les profondeurs. Saisi par le froid, il se raidit d'abord, coulant à pic; puis, se ressaisissant, il se propulse d'un *coup de ciseau* des jambes, dans le liquide sombre et glacé, les mains tendues en avant. Il touche aussitôt un corps qui s'agite encore dans un vêtement lâche et flottant. L'enfant est toujours conscient et se débat encore; il ne faudrait pas que la victime, prise de panique, ne le gêne en s'agrippant à lui. D'un bras, Jerry saisit la corde qu'il tenait entre les dents et tente de tirer le navire à lui. Puis, de l'autre bras, il saisit le bambin par la taille et, prenant appui sur la corde, le soulève et le projette dans la nasse qu'il a laissé pendre sur le bordage. Rassuré de sentir un appui ferme, l'enfant s'y agrippe désespérément. Si le froid ne le paralyse pas, il s'y tiendra et sera sauvé. À Jerry désormais de grimper sur le bateau; mais l'effort, et le froid surtout, l'ont épuisé. Le pont du Thunderbird est si haut par rapport au niveau de la mer que même en battant des jambes avec frénésie, ses

doigts raidis ne parviennent pas au rebord. Un coup d'œil à l'enfant lui montre qu'il se soutient encore au-dessus de l'eau, mais trempé, frissonnant et bleui par le froid, il peut lâcher prise à chaque instant.

À ce moment, il entend les premiers bruits de moteur et il aperçoit de pales lumières qui percent le rideau de pluie. C'était lui, le sauveur, et c'est à sa rescousse que d'autres arrivent. Piqué au vif, il se soulève hors de l'eau d'un violent coup de rein, assez haut pour planter ses ongles dans le bois du pont. Dans un effort inouï qui lui fait tourner la tête, il effectue un rétablissement et s'écroule haletant sur le gaillard d'avant. La tentation de se laisser aller, de rester couché et, peut-être, de s'endormir le prend tout entier. S'endormir, un peu comme on s'évanouit, car le corps, vidé par l'effort et brisé par le froid, ne répond plus à sa volonté. il rêve déjà qu'il glisse doucement sur le pont et qu'il ne tardera pas à se couler lentement dans cette mer obscure, soudain curieusement accueillante.

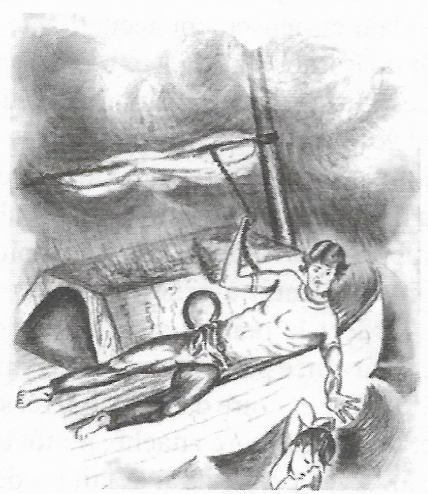
Un bruit de trompe, un cri. Un bourdonnement continu de moteurs, et des faisceaux lumineux qui jaillissent d'un peu partout, balayant le plafond gris en une danse fantastique, le ramènent à la réalité. II croit même entendre oncle Georges qui l'appelle par son nom. Il redresse la tête. Incroyable, l'enfant est toujours là, cramponné au filet, le corps à moitié plongé dans l'eau. Tantôt rampant, tantôt à genoux sur les courtes ridelles métalliques qui bordent le pont et s'enfoncent dans sa chair à demi insensible, il s'avance péniblement vers l'arrière du navire. Il agrippe la corde rêche et noire d'humidité. La senne s'élève le long de la coque, l'enfant encore attaché, plutôt enchevêtré, sort lentement de l'eau. Avec peine, il lui défait les doigts accrochés au filet. II entend distinctement son nom à présent, c'est bien l'oncle Georges qui l'appelle, une voix qu'il reconnaît à peine tant elle est étouffée par la pluie, mais surtout imprégnée

d'émotion. Il prend l'enfant dans ses bras, essaie de lui donner le peu de chaleur qui lui reste. II ne peut se retenir; il sanglote à présent et tout son corps s'agite de tremblements et de hoquets désordonnés. Mais de sentir ce petit corps qui vit encore contre sa poitrine, il découvre, par-dessus tout, une impression de bonheur qu'il n'avait jamais connue. Même en naviguant avec Bob.

Il sent le choc d'un navire qui aborde le Thunderbird; des voix encore, l'agitation d'hommes affairés. C'est irréel, presque magique. Ses nerfs se laissent aller, c'est la fin; il n'a plus la responsabilité. C'est aux autres de prendre la relève à présent. Oncle Georges, le tient par les épaules. Cela fait du bien.

— *Jerry, tu es un type formidable; je le savais.*

Malgré le froid et la fatigue, il se sent heureux maintenant. II sait ce qu'il veut et il saura l'avoir.

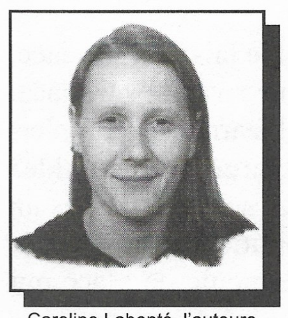


...Un coup d'œil à l'enfant lui montre qu'il se soutient encore au-dessus de l'eau, mais trempé, frissonnant et bleui par le froid, il peut lâcher prise à chaque instant...

Pensées

par Caroline Labonté

Je me creuse la tête sans deviner pourquoi j'étais là, bien qu'à ce moment, la question ne m'ait pas effleuré l'esprit. Une coupe de plastique à la main, je circulais le long des hauts murs blancs de cette chapelle désaffectée. Comme suivant un chemin de croix, je m'arrêtais devant chaque station pour observer ces plaies bigarrées, ressemblant vaguement à une certaine forme d'art dont je n'étais pas friande.


Caroline Labonté, l'auteure.

Bien que maniant moi-même couleurs et brosses, je me souviens n'avoir rien trouvé à comprendre à cet amalgame de taches violacées et de souillures criardes.

Je balayais l'endroit du regard. Mes yeux localisèrent mon amie Béatrice, qui se tenait juste là où un vitrail inexistant l'auréolerait de sa lumière chatoyante. En riant, elle leva son verre à la santé ou encore au succès du jeune homme avec qui elle était.

Je m'approchai de la dernière oeuvre qui, à première vue, n'avait l'air que d'une autre fantasmagorie grotesque, me demandant de quelle tête cela avait bien pu sortir. J'appréciais d'abord la vue d'ensemble feignant l'intérêt.

La chapelle était presque bondée et pourtant, son faux air

de grandeur absorbait les bruits des conversations et des chaussures grinçant sur le parquet cire.
On ne portait qu'une attention mitigée aux tableaux. Je me demandais si l'événement était vraiment le vernissage auquel je croyais être en train d'assister ou s'il s'agissait d'une quelconque réception dont j'aurais oublié l'objet.

Je fis mine de tourner les talons pour aller rejoindre Béatrice, cependant, mon corps n'obéissait pas à la commande de mon cerveau. Quelque chose me titillait la pupille. Je fis quelque pas en avant et me retrouvai nez à nez avec cette bouillie gigantesque. Son ampleur nauséabonde embrassait jusqu'aux limites de mon champ visuel. Je pouvais maintenant extirper ce menu détail qui tentait d'attirer mon attention.

Je me revois clairement aspirée dans cet océan glauque, mon cœur se bat et se débat, pendant que derrière mes yeux danse funèbrement une simple pensée.

Là, j'étais brusquement recrachée et je faisais volte-face, l'âme en sueur. Les regards inquisiteurs me rivaient sur place. Ceux de ces filles en noir, de ces hommes bizarres, en complets dépareillés. Étais-je comme eux, faisais-je partie de leur guilde? Certainement pas. Car je devinais sous leur sourires crispés un savoir que je ne possédais pas, une conspiration dont j'étais le motif. D'un effort surhumain, je brisai le moule de glace qui commençait à m'envahir.

Comme une bête traquée, je fonçai aveuglément au milieu de l'ennemi. J'entendis mon verre rebondir au sol sans se briser et le sang bouillonner entre mes tempes.

La sortie, marquée d'un insigne lumineux, n'était qu'à quelques foulées et je courais, à contre-courant, sans jamais y parvenir. Je criai pour que s'interrompe ce cauchemar tout en sachant que je ne dormais pas. J'atteignis finalement la porte qui céda à la première pression.

J'émergeais dans la canicule bruyante de la rue Queensway et la tension se brisa avec le claquement sec d'un élastique. Mes jambes me portaient maintenant à toute vitesse. Je savais qu'ils étaient à mes trousses, mais je n'osais regarder en arrière avant de m'être engagée dans la 3e avenue, évitant de justesse les roues d'un camion chargé de bois.

Je les avais semés et j'arpentai nerveusement le centre-ville. Les passants en quête d'ombrage et de limonade semblaient tout ignorer de mon drame, quoique je les soupçonnais de se retourner pour épier dans mon dos.

Que savais-je moi-même de ces événements dont j'avais perdu le contrôle? Rien, sinon que je devais à tout prix fuir l'entrave des rivières Fraser et Nechako qui commençait à se resserrer autour de ma gorge.

Maintenant, il fait nuit. Il n'y a pas de lune pour éclairer mon appentis, mais je devine quand même l'esquisse noire de mon chevalet contre l'ombre du jardin, soigneusement enfermé derrière la verrière.

Recroquevillée dans mon vieux fauteuil, un pied sur la tuile froide du plancher, j'écoute le silence. Le réfrigérateur ronronne, une goutte d'eau s'écrase dans l'évier, un criquet cliquette. Le voyant lumineux du répondeur téléphonique bat la mesure.

Un arc-en-ciel chatouille la frange de mes cils. Le soleil matinal brille à travers les cristaux suspendus aux fenêtres, le tissu élimé de mon siège marque ma joue de motifs informes.

J'avale goulûment un grand verre d'eau fraîche. Portant toujours mes vêtements de la veille, je sors pour arroser mes jeunes pousses et nouveaux semis avant que les rayons du soleil ne deviennent trop intenses. Le répondeur tente toujours de me captiver mais il est beaucoup plus facile de l'ignorer maintenant qu'il fait jour. Cela peut attendre.

Je reviens une demi-heure plus tard, je me désaltère sous

la pomme de douche. J'évite soigneusement de poser les yeux sur le fruit de mon inspiration, que j'appliquais sur la toile à une heure imprécise entre le sommeil et la folie.

"*Je ne sais pas ce que tu fais ni a quoi tu penses, mais tu aurais intérêt à te présenter à la galerie cet après-midi. On ne pourrait même pas dire à quel moment tu nous as faussé compagnie hier. Allez, à plus tard. On compte sur toi.*" Bip.

Béatrice. Le ton de sa voix, sur ce message défraîchi, est neutre, mais je sais ce qu'elle a en tête. Me leurrer dans sa toile une fois de plus alors que je venais d'y échapper de justesse. Quelle naïveté! Non. Je n'y retournerai pas. Elle n'aura quand même pas l'audace de venir me débusquer dans mon repaire.

Je pensais devoir me faufiler par une quelconque ouverture du sous-sol, mais je constatai qu'il n'y en avait pas. Sans grande conviction, je tentai d'insérer une clé dans la serrure. La troisième s'y logeait parfaitement et y tournait tout aussi facilement. Une coïncidence tombant juste à point. Le rose douteux de la nuit citadine baignait l'endroit de lumière blafarde, pas assez claire pour distinguer plus qu'une mare boueuse dans chaque tableau. Je déposai contre un pilier celui que j'avais apporté avec moi. J'enfilai des gants de caoutchouc. Armée d'une brosse à plancher et d'un bidon de solvant, j'attaquai sauvagement une première toile. Ce méfait à moitié terminé, je passai à la seconde.

Le glas sonnait cinq heures du matin. Je ne portais pas de montre, nulle cloche ne résonnait dans l'air, mais je percevais le changement de luminosité. Un rose plus timide, plus franc.

Les bras ballants, je constatais l'aboutissement de ma rage nocturne. Émergeant de traînées dégoulinantes, douze personnages : membres des deux sexes, chacun tenant une pensée par sa tige, pincée entre deux doigts.

J'étais debout sur la treizième toile, intouchée jusque-là.

Chaque goutte de solvant —ou était-ce des larmes?— dégoulinant de mon visage et de mes cheveux trempés, s'écrasait avec un son mat sur la toile piétinée, découvrant le visage, les mains de... Béatrice.

Je n'ai pas besoin d'ouvrir le journal. C'est en première page, écrit en gros caractères rouges, nets et sanglants:

VANDALISME OU RÉVÉLATION?
Nouvel indice relatif à la disparition de douze personnes.
Une treizième manquerait-elle à l'appel?

J'éclate d'un rire terrifiant. Des pensées. Mes favorites. Existerait-il plus beau linceul?



...Je balayais l'endroit du regard. Mes yeux localisaient mon amie Béatrice, qui se tenait juste là où un vitrail inexistant l'auréolerait de sa lumière chatoyante...

Nuit sous les tropiques
(Sonnet)

Ô doux balancement de la palme dattière
Qui couvre le chacal et la bête qui meurt.
Ô hurlement hargneux des fauves en fureur
Nocturnes carnassiers s'abreuvant aux rivières.

Sous le ciel sans soleil, sous les bois sans lumière,
Hors des cris des félins, pas la moindre rumeur.
Etendu sur le sol, l'homme nu dort, rêveur,
Imité par le lion dans sa fauve tanière.

Sur le fût écaillé d'un palmier de la dune,
De gros singes hurleurs grimacent à la lune.
L'aile couvrant le bec, un ara dort sans bruit.

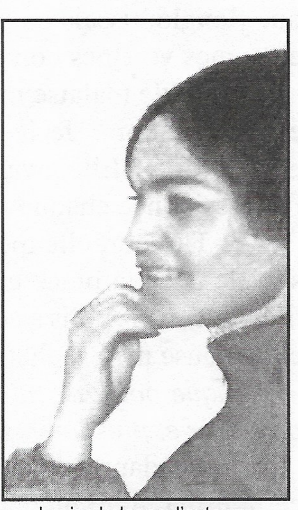
De village en village, dans la nuit calme et brune,
Les caisses des tam-tam résonnent une à une
Pour célébrer sans fin la beauté de minuit.

Jacques Castex

Haïssez-moi, que diable!

par Louise Lalanne

Tout le monde m'aime. Je n'y peux rien: dès que le contact visuel s'établit, on me sourit spontanément. On est bien avec moi: plusieurs me demandent des conseils, d'autres m'invitent après leur travail car je leur apporte la détente qu'ils recherchent. Il y a ceux —ils sont nombreux— qui viennent me raconter leurs malheurs. C'est que je suis toujours prête à aider, à encourager, à secourir ceux qui en ont besoin. Que voulez-vous? Je fus une enfant adulée, puis une adolescente recherchée avant de devenir une femme entourée. J'aime les gens et ils me le rendent. C'est pourquoi je n'ai jamais voulu d'enfants. Car si je les avais aimés, hein?... Rien qu'à y penser, j'en frémis. Maintenant, ayant atteint l'âge où la plupart des femmes sont grands-mères, je n'en ai que l'apparence physique. Je suis pour tous la mémé rêvée. Pourtant, il y en a de plus reposantes. On ignore que cette facilité à communiquer m'a été donnée par... Mais commençons par le commencement; car la fin approche à grands pas!



Louise Lalanne, l'auteure.

Pendant ma tendre enfance, à l'âge de la poupée et de la marelle, j'avais comme voisine une compagne de classe un peu bizarre. Elle était très intelligente mais sa laideur et son caractère l'isolaient: trapue, le visage carré, une chevelure noire, abondante et emmêlée, une taroupe fournie —cette touffe de poils qu'ont certaines personnes entre les sourcils. Sa physionomie sans expression n'aidait pas sa cause. Personne ne l'avait vu sourire une seule fois. Pourtant, j'ai le souvenir d'une enfant sans complexe et qui ne semblait pas malheureuse. Elle était même attirante, si je puis dire. Au retour de l'école, je courais la retrouver. Ma mère devait me réclamer pour le souper, que j'engloutissais en un clin d'œil avant de retourner en hâte chez mes voisines comme si j'avais le diable aux trousses. Un sentiment de malaise m'envahissait lorsque je n'étais pas avec elle. Pourquoi ? Je le sais maintenant. Sa mère m'intriguait encore plus. Elle avait une voix très basse et j'étais très impressionnée chaque fois qu'elle m'adressait la parole.

Un jour, elle me surprit en train d'épiler les sourcils de sa fille avec la pince empruntée à ma mère. Je venais à peine d'enlever trois poils à cette broussaille que j'entendis cette voix caverneuse me prophétiser:

—*Chaque poil que tu enlèves à ma fille repoussera à jamais, plus noir et plus long, sur ton front.*

Pendant des semaines, j'interrogeai mon miroir, et un certain matin... Oui, trois poils avaient bel et bien poussé au beau milieu de mon front. Chaque jour de ma vie, par la suite, j'épilai ces poils — avec des pinces, avec de la cire brûlante, avec des produits pharmaceutiques. Rien à faire. Dès le lendemain matin, ils étaient là, me narguant! Je n'étais pas seule au monde. On m'observait!

J'avais remarqué que la mère de mon amie faisait souvent cuire une pleine chaudronnée de pommes de terre, le

soir, alors que l'heure du souper était déjà passée. Je lui en demandai la raison.
—*C'est pour mes invités.*
—*Vos invités? Je n'ai jamais vu personne entrer ici.*
—*Mes invités n'ont pas à entrer par la porte.*

J'étais chavirée! Mon cœur battait la chamade! Mon besoin d'émotions n'en demandait pas tant. Un soir, j'osai lui demander qui était le père de sa fille. De son air le plus mystérieux, elle me répondit:
—*Ah! ça! C'est un secret! Personne ne le saura jamais...sauf toi! Un jour, tu seras comme nous. Tu sauras tout!*
—*Pourquoi je saurai tout? Parce que je serai allée à l'école longtemps?*
—*Non. Mais parce que les élus –et tu en es une– connaissent tous les secrets de l'Univers. Un jour, tu auras un signe. Tu sauras qui est ton Maître. Et tu devras lui obéir en tout.*
—*Mais... qu'est-ce qu'il pourra me demander, par exemple? Je ne veux pas faire de mal, moi!...*
—*Tu ne feras pas de mal. Je lui ai demandé, tout au contraire, que tu puisses le servir en te faisant aimer. Tu es naturellement aimable. Cette faculté sera tout simplement soulignée. Et tous ceux qui seront attirés par ta gentillesse ne s'appartiendront plus. Il leur arrivera quelque chose, à eux ou à leur entourage.*
—*Vous avez parlé de moi ? À qui?*
—*Cesse de t'inquiéter. Je suis ton Guide. C'est moi qui ai proposé ta candidature. Elle a été acceptée. Tu es actuellement en formation. C'est pour ça que tu viens aussi souvent ici.*
—*En formation ? Pourquoi ? Je ne veux pas devenir méchante, moi!*

Elle haussa les épaules et continua d'éplucher ses pommes de terre. Pourquoi lui avais-je posé cette question au sujet du père de sa fille? Je connaissais la réponse de toute façon. Comme je n'avais jamais vu d'homme dans cette maison,

il était évident pour moi que le père de ma copine n'était autre que le Démon! Je me rappelle tout ce qu'elle nous racontait, à moi et à sa fille, et qui me faisait dresser les cheveux sur la tête. Il était toujours question de fantômes, de diables, de forces surnaturelles malveillantes... Un simple courant d'air devenait *le souffle* ou *le frôlement* d'un fantôme cherchant sa délivrance ou voulant communiquer avec les vivants; un bruit insolite s'expliquait par *l'irritation* d'esprits, mécontents de leur sort, et qui rouspétaient... Je sais maintenant que c'était des récits autobiographiques. Pour mon amie, c'était des nouvelles de sa famille. Et moi, belle fine, j'étais attirée par tous ces mystères.

Une convention s'était cependant établie entre la mère et moi: il m'était interdit de réclamer un conte. Assise dans un de ses fauteuils profonds, silencieuse, fébrile, le cœur battant, j'attendais son bon vouloir. Ses histoires étaient souvent très courtes. Mais ce qu'elles pouvaient déclencher de questions! Un soir, par exemple, au moment où je pensais que mon attente était vaine, elle dit, très lentement et d'une façon presque inaudible:
—*Aujourd'hui, j'ai entendu rire Lucifer.*

Alors là! Vraiment! Pouvait-elle suspecter tout l'émoi qu'elle provoquait dans mon coeur d'enfant? Les questions fusaient: l'avait-elle vu? Comment était sa voix? Sortait-elle des murs? Pourquoi avait-il ri? Avait-elle fait un péché durant la journée? Était-ce la première fois qu'elle l'entendait rire? Et ses réponses, qu'elle me donnait au compte-gouttes, suscitaient d'autres questions plus passionnées encore.

Pendant ce temps, sa fille m'observait, les sourcils en bataille, et trouvait sans doute que j'étais bien énervée. Oui, mais elle, elle était habituée à toute cette ambiance. N'était-elle pas la fille du Diable en personne? Puis, la mère nous annonçait simplement:
—*Maintenant, c'est l'heure d'aller se coucher.*

Je ne me le faisais pas dire deux fois. Avant que les mystérieux invités ne surgissent de *je-ne-sais-où* pour manger leurs *patates*, je partais en courant, obsédée par l'impression d'avoir toutes les entités infernales à mes trousses. Je sautais dans mon lit, et, la tête enfouie sous les draps, je m'endormais de peine et misère, poursuivie dans mes rêves par des personnages tous plus effrayants les uns que les autres.

Sachant, sans doute inconsciemment, que tout cela était plutôt malsain pour ma santé mentale, je ne parlais jamais à ma mère de ces histoires traumatisantes. Elle aurait vite mis le holà à toutes ces excentricités. Surtout que ma conduite en était déjà influencée: lorsque je devais surveiller ma petite sœur pendant les courtes absences de ma mère, je m'enveloppais d'un drap et lui faisais croire que j'étais un fantôme. Elle était morte de frayeur et, ainsi, se tenait tranquille jusqu'au retour de maman.

Un soir, m'approchant de mon lit, le cœur encore tout palpitant, j'aperçus sur la table de nuit, une soucoupe où trônait une pomme de terre chaude!!! Mon intuition me dit —mais était-ce bien *mon intuition*?— que c'était le signe annoncé. Je faisais maintenant partie de cette engeance de malheurs. Pourquoi moi ? Qu'avais-je fait pour mériter ce destin? L'arrivée de cette pomme de terre dans ma vie marqua le commencement de ce que serait ma vie par la suite : je semais le malheur sous toutes ses formes. Parfois, après m'avoir aidée ou simplement souri, les gens glissaient et se blessaient. À d'autres occasions, c'était plus grave : de combien d'accidents de la route ne suis-je pas responsable? Quand rien de tangible ne se produisait, j'étais encore plus inquiète car je savais que les dégâts seraient de nature psychologique ou que mes amis succomberaient aux attraits de la drogue ou de la débauche, simplement parce qu'ils m'avaient approchée. Je devenais alors la confidente de leurs déboires, de leur déchéance. Évidemment, j'étais la seule

personne qui pouvait vraiment les comprendre. Ils ressentaient mon empathie.

J'aurais parfois voulu être seule. Rêve pieux. On réclamait ma présence à cor et à cri, comme s'il n'y avait que moi sur terre. Toute ma vie fut un enfer. L'enfer d'aimer et d'être aimée. Des contacts télépathiques me reliaient avec vous-savez-qui. Un jour, même, j'entendis son fameux rire; il était content de moi. De sa voix chaude, il me dit:

—Bon. D'accord. Je t'explique; il y a trop de monde dans mon château, dans mon enfer, si tu préfères. Je dois donc ouvrir des succursales. Et c'est à ça que tu sers. Très bien d'ailleurs. L'enfer n'est plus un lieu destiné aux morts. Car, maintenant, plus besoin de pécher pour venir à moi. Le seul contact avec l'un des miens suffit. D'ailleurs, au ciel aussi, c'est la surpopulation. Ils n'ont pas le temps de s'occuper de ce qui se passe ailleurs. Je compte donc sur toi pour continuer ton bon travail. Je t'aime.

Lui aussi! Le menteur! J'ai un médecin. Il ne m'aime pas, lui. Rien à faire. Il ne peut pas me sentir. C'est très reposant. II déteste les gens et pourtant, son destin est de les soigner, ce qu'il fait avec beaucoup de talent. Il y a longtemps que j'en ai déduit qu'il devait avoir hérité d'un sort comme le mien: il devait être lui aussi gérant de succursale infernale. Hier, il m'a annoncé que j'avais un cancer galopant et qu'il ne me restait qu'environ deux mois à vivre. C'était la première fois que je le voyais sourire. Je lui faisais plaisir. Enfin!

La nouvelle de ma fin prochaine devrait me réjouir, mais elle me laisse indifférente. De toute façon, mon itinéraire est déjà tracé. J'ai suffisamment fait de mal ici-bas pour me mériter un doctorat honorifique en arrivant là-bas. Mais les quelques jours qu'il me reste, j'aimerais quand même les passer à faire du bien; c'est dans ma nature. Mais comment faire? Devrais-je faire

un effort pour être encore plus aimable que je ne l'ai été toute ma vie? Ça va donner quoi? Quelqu'un a une idée?

Qui héritera de ma malédiction? Car je sais que j'aurai un successeur. Tout a été prévu depuis longtemps. Qui, parmi ceux qui m'aiment, trouvera, un soir, une patate chaude dans une soucoupe, près de son lit?

Ne me dites pas que vous avez aimé mon histoire ? Non! Il ne fallait pas. Vous l'avez lue jusqu'au bout. Ah! Malheur de malheur! Je vous avais averti, pourtant. IL NE FAUT PAS AIMER CE QUI VIENT DE MOI.

❤



Dessin figuratif de Louise Lalanne, selon son frère Renaud.

Les voisins

de Monique Genuist

Pierre et Aline viennent d'acheter une maison en cèdre, patinée par les pluies, adjacente à un parc qui pour le moment reste au naturel. Ils espèrent que la municipalité n'aura pas les moyens de le développer avant longtemps, ou trouvera d'autres priorités. Jusqu'ici, seules quelques personnes y promènent leur toutou.


Monique Genuist, l'auteure

Par contre, à gauche de leur maison, les promoteurs s'en donnent à cœur joie: il y a là un terrain boisé qu'ils se font un plaisir de raser pour construire dix nouvelles maisons.

Bientôt, Pierre et Aline assistent, épouvantés et impuissants, à la destruction systématique de la forêt d'arbousiers de Menzies et de sapins de Douglas, arbres majestueux qui couronnent le haut de la colline. La scie aiguë accomplit sans relâche son œuvre de mort; elle découpe d'abord les plus grosses branches; puis, d'un coup, elle fait tomber les têtes, et, finalement, assassine les arbres centenaires qui s'écroulent. Aline souhaite presque qu'ils emportent dans leur chute quelques humanoïdes; pour mettre de leur côté les

environnementalistes, le promoteur et sa bande laissent une mince lisière d'arbres aux racines fendues, fragilisées par les coups de boutoir des gigantesques foreuses. Ils auront ainsi toutes les chances de s'abattre sous les rafales des vents du nord, venus le premier hiver.

Dans le bruit incessant de la machinerie lourde, s'élèvent les murs, puis les toits des futures habitations. Elles se dressent, énormes, prétentieuses, précédées de hauts piliers blancs faussement grecs, enlaidies sur leur façade de trois garages chacune, et toutes recouvertes d'un même crépi fade. Dans chaque gros pâté rose qui s'étale sans grâce et jure avec l'environnement naturel, viennent s'installer deux ou trois *nouveaux riches* qui n'aiment pas la compagnie des arbres. Pour eux, il en reste encore trop; le moindre prétexte leur est bon pour demander et obtenir sans difficulté de la municipalité le droit d'en abattre un ou deux autres de plus.

Exaspérée, Aline essaye d'intervenir un matin où elle entend la scie stridente siffler une fois de plus son chant de mort; les arbousiers de Menzies et les sapins de Douglas sont, lui a-t-on pourtant assuré, des espèces protégées; de plus, selon les plans proposés par le promoteur, tous les arbres qui ont échappé au massacre initial doivent rester. Mais des arboriculteurs complaisants, payés par les nouveaux propriétaires, signent facilement des permis de détruire les arbres; ils certifient que tel arbre est malade ou déjà mourant, même s'il montre des signes évidents de vigueur, produisant des pommes de pin en abondance. Quand Aline examine le pauvre hère abattu sans merci et malgré ses protestations, elle remarque que le cœur du tronc est parfaitement sain; pas la moindre trace de décrépitude. Une petite femme, ultra maquillée et cheveux blonds platine, la prend à partie d'un ton apitoyé:

—*Le pauvre, il était malade!*

À quoi Aline rétorque, indignée:

—*Mais non, regardez donc, il est encore plein de pommes de pin et son cœur est intact.*

—*Ah, vous croyez? L'arboriculteur a pourtant bien certifié qu'il était malade.*

—*Bien sûr! Quand on désire se débarrasser de son chien, on prétend qu'il a la rage, n'est-ce pas?*

Étonnée que quelqu'un ose mettre en question sa bonne conscience, la coquette dévisage Aline et cherche une rebuffade:

—*Vous savez, il serait quand même mort un jour ou l'autre!*

—*Vous aussi, Madame, vous mourrez un de ces jours. Est-ce une raison pour vous abattre aujourd'hui?*

Estomaquée de cette insolence, la blonde platine tourne un dos indigné et rentre précipitamment dans sa maison rose.

Pierre reproche à Aline de ne pas se faire beaucoup d'amis avec sa manie de vouloir défendre la vie des arbres aux alentours. Mais, en arrivant des Prairies, Aline est restée médusée devant les géants de la côte du Pacifique et émue quand on lui a appris que les gens de Colombie-Britannique aimaient leurs forêts et tenaient à les protéger. Peu à peu, elle se rend compte qu'il s'agit seulement d'une minorité. Les autres insistent qu'il faut continuer les coupes à blanc pour donner du travail aux bûcherons et enrichir la province. D'autres demandent qu'on coupe les arbres parce qu'ils bouchent leur vue ou bien qu'ils font trop d'ombre, ou encore qu'ils perdent leurs feuilles en toutes saisons comme ces arbousiers qui ont la réputation d'être de sales spécimens. Elle commence à déchanter de sa vision idéalisée des gens de par ici qu'elle croyait tous fervents défenseurs de l'écologie. Cependant, certains hommes d'affaires —parmi les plus futés d'ailleurs— comprennent

lentement que le tourisme et même plutôt l'écotourisme risquent de rapporter davantage que l'exploitation éhontée des forêts. Si les arbres, qui contribuent en grande partie à la richesse de la nature dans cette région, disparaissent, les touristes s'éloigneront eux aussi. Il n'y aura plus que des collines pelées, vidées de leur végétation, de leur faune, de leur flore et de leurs visiteurs. Si assez de gens se mettent à penser que c'est bon pour l'économie, il reste donc quelque espoir de préserver la terre et la mer.

Pierre et Aline avaient choisi ce quartier en pensant que —une fois achevés les travaux de construction— ils pourraient jouir de la tranquillité du parc et du voisinage. Mais les nouveaux propriétaires semblent insensibles au bruit qu'ils produisent sans vergogne. Chaque fin de semaine, ce sont les tondeuses l'une après l'autre, puis l'engin criard utilisé pour égaliser parfaitement les bords des pelouses, ensuite la machine infernale à souffler les feuilles, comme si un râteau ne ferait pas aussi bien le travail!

Voilà que par une chaude nuit d'été, Aline se réveille et entend par la porte de la terrasse laissée ouverte un fort grondement. Elle prête l'oreille, convaincue qu'il va disparaître. Non, il ne cesse pas; il devient même lancinant. Que se passe-t-il? Elle se lève, sort sur la terrasse et se rend compte que le bruit provient d'un moteur qui marche tout près, chez leurs voisins immédiats. Il s'agit d'un *bain tourbillon* qui a dû être installé récemment et qui vient d'être mis en marche.

À partir de ce moment-là, sans relâche, l'insupportable machine irrite les jours et les nuits d'Aline. Elle se met à épier les agissements de ses voisins: de tout l'été, ils ne se servent que deux fois de leur bain. Elle surprend même la voisine en train de confier à une amie à qui elle fait faire le tour du propriétaire:

—*Oh, vous savez, moi je ne me baigne pas, je me trouve trop*

grosse pour me mettre en maillot de bain.

Ce matin de septembre, elle demande au voisin qui vient de finir de tondre sa pelouse:

— *Est-ce que par hasard votre bain tourbillon ne fonctionnerait pas bien? Il fait un drôle de bruit.*

Le voisin perturbé se précipite vers l'installation, l'examine avec soin et revient, perplexe:

—*Non, je ne vois absolument rien.*

—*Cela fait vraiment beaucoup de bruit, et ce bruit monte directement dans notre chambre à coucher. Nous ne pouvons plus dormir en paix. Vous serait-il possible de faire quelque chose?*

L'homme aux cheveux gris, au regard gris et fuyant, détourne la tête en lançant d'un ton furieux:

—*Si vous n'aimez pas le bruit, vous n'avez qu'à aller vivre à la campagne!*

Aline ne veut pas s'avouer vaincue. Elle se renseigne auprès du promoteur en charge de la construction de ces nouvelles maisons. Il se défend:

—*Ce n'est pas moi qui l'ai installé; je serais plutôt contre, suite à mon expérience personnelle. Moi aussi, j'ai mis un bain tourbillon sur ma propriété. La première année, nous nous en sommes servis assez souvent, puis presque plus du tout; cela devient vite un encombrement.*

—*Mais que faire? pourriez- vous en parler à mon voisin qui me paraît très peu réceptif?*

—*Je vais lui conseiller de faire chauffer son eau quelques heures avant le bain et de fermer le moteur le reste du temps.*

—*Ce serait parfait.*

Mais la machine continue de fonctionner nuit et jour et à les exaspérer. Un soir pourtant, Aline croit entendre le silence. Surprise, elle va mettre l'oreille à la porte. En effet, la machine s'est tue. Pierre et Aline jubilent.

Pas très longtemps. Le lendemain matin, dès neuf heures, le grondement se fait à nouveau entendre et jusqu'à quatre heures de l'après-midi où il s'arrête; et comme cela, les jours suivants.

Pierre et Aline en concluent qu'ils ont gagné dix-sept heures de paix sur vingt-quatre. Peut-être devront-ils s'en contenter?

Mon Dieu! Voilà qu'Aline entend le cri aiguë de la scie de l'autre côté du parc! Vite, elle enfile ses sandales et part tout échevelée à travers champ au secours de ses amis les arbres. Attention, voici la nouvelle *Dona Quichotte!*

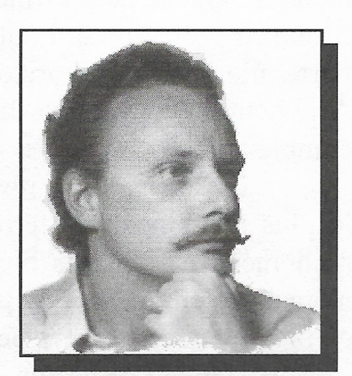


La maison et le parc qui ont servi de cadre à cette nouvelle.

L'homme qui flottait

de Gagnon

Je suis un garçon assez rationnel. J'ai suivi suffisamment de cours et même fait quelques études techniques, ce qui me permet d'avoir une approche assez matérielle des choses. Je passe pour être raisonnable et plutôt bien équilibré. Rien de bien exceptionnel bien sûr mais, disons, cette bonne moyenne qui devrait permettre une intégration relativement facile dans ce monde un peu compliqué. En somme, un quidam sans histoire et sans problème. Un personnage ordinaire dont la vie s'écoule tranquillement, sans faire de vagues, comme une barque légère, aux premières lueurs du jour, dérivant lentement sous la poussée d'une brise discrète. D'ailleurs, je n'ai jamais quitté Victoria, une ville également sans histoire et sans problème qui me convient à merveille. Jamais ne m'est venue l'idée, pourtant raisonnable à notre époque où les communications sont si faciles, de découvrir de nouveaux paysages sous d'autres cieux.



"Gagnon, pseudonyme de l'auteur.

Mes aventures les plus folles, je les vis en rêve. Et encore, il s'agit toujours d'événements assez ordinaires. J'ai rêvé que je faisais fortune et que j'avais bien du mal à dépenser mon argent.

Une autre fois, il y avait eu cette fille, belle comme l'amour, dont j'avais apprécié l'exquise conversation et qui, me laissant tout enivré de son charme, s'en était allée rejoindre son époux. J'ai rêvé de voyages en des lieux magnifiques où je retrouvais des voisins. J'ai été pris dans le tumulte de troubles politiques où tout s'est finalement arrangé sans que j'aie eu à intervenir. Même mes rêves sont ceux d'une personne raisonnable.

Je fais aussi des rêves à la fois étranges et particulièrement plaisants. Je pense qu'ils ne me viennent qu'en des périodes où je me sens extrêmement bien, mentalement et physiquement. Je me vois alors en compagnie agréable et je réalise des prouesses qui me sont normalement impossibles. Par exemple, dans la rue, pour impressionner la jeune femme qui m'accompagne, je m'approche d'un réverbère que je saisis d'une main, à hauteur de poitrine, et de l'autre, à hauteur du visage. L'une en pronation et l'autre en supination, je parviens ainsi à porter mon corps à l'horizontale, comme un drapeau à son mât. À ressentir l'admiration dans ce regard de femme, je me sens comblé au point de garder de la nuit un souvenir merveilleux.

Plus souvent, je rêve que je vole. Je suis alors l'homme le plus heureux de la terre. En fait, ce que je fais n'est pas réellement voler, mais bien plutôt flotter. À chaque fois, les mêmes circonstances se répètent, toujours identiques et toujours en présence de quelques personnes amies. Au début du rêve, je ressens soudain le besoin de m'élever dans les airs. Alors, je penche doucement le buste en avant; je place les bras en croix. Au moment d'atteindre la limite de l'équilibre, le doute me prend. Vais-je y parvenir ? Cependant je bascule, mes pieds quittent le sol. Je flotte! L'impression est agréable, et, plus satisfaisant encore, il y a les regards surpris et admiratifs des gens qui m'entourent. Des gens qui sont soudain plus nombreux et sont alors des inconnus.

Parfois, dans ce type de rêve, je m'enhardis, je m'élève dans les airs, je virevolte, je tourne, je fais des tonneaux comme un nageur dans une eau calme et limpide. Je me porte à merveille! Et même le matin, quand la gravité me cloue soudain au lit, il me reste l'impression d'un grand moment de bonheur.

C'est à l'occasion de jours semblables que j'aime à retrouver mon amie. Je suis alors le plus plaisant des compagnons. Je la comble d'attentions, je l'inonde de propos légers et charmants. En retour, elle me rassure avec son bon sens, sa mesure, le poids de sa solidité. On dit volontiers que les gens heureux sont sans histoire. Nous en sommes la confirmation vivante, elle, radieuse, ancrée en terre mais vibrante; et moi, attentif, fébrile, la couvrant de mon bavardage, l'encerclant de mon papillonnage.

Je ne lui ai jamais raconté mes rêves. C'est mon petit jardin secret. De toute manière, j'imagine fort bien qu'elle n'y trouverait aucun intérêt. C'est une femme raisonnable qui ne se complaît pas dans ce genre de songe.

Ce bonheur était extraordinaire. Un peu trop, peut-être. Tout a basculé ce jour-là. Un jour comme les autres où rien ne laissait prévoir ce bouleversement, pas même mes rêves. À moins que...

Je me sentais dans une forme éblouissante après avoir passé une nuit des plus agréables pendant laquelle j'avais rêvé une fois encore que je m'étais envolé. La même impression que dans une piscine. L'eau vous vient jusqu'à la poitrine; vous vous laissez aller sur le dos et, sans peine, vous faites la planche. Vous vous laissez ballotter par les vaguelettes, c'est relaxant; puis d'une grande brasse vous filez comme un oiseau vers le ciel. À vos pieds, le monde s'agite en vain tandis que, tout là haut, à la fois seul et au-dessus de tous, l'espace tout entier est votre royaume. J'étais trop heureux. Il fallait que je partage ce bonheur

avec quelqu'un que j'aime. Je m'habillai donc pour retrouver mon amie. Ainsi, j'étais là, à me raser devant le miroir tout en pensant à ces impressions merveilleuses, et, presque inconsciemment, je refis tous les gestes de mon rêve. C'est alors qu'à ma plus grande stupéfaction, je me sentis basculer lentement et rester là, entre le plancher et le plafond, à flotter comme un ballon de baudruche à demi dégonflé. La surprise fut si grande que j'en tombai de haut, au propre comme au figuré, et restai allongé sur le sol, le visage barbouillé de savon, à me demander si j'avais rêvé ou si j'avais perdu connaissance. J'étais troublé au point d'en oublier mon rendez-vous. Il était impossible qu'une telle chose puisse se passer. Je voulus me ressaisir, me convaincre que cet événement n'était qu'illusion, toute réaliste qu'elle ait pu paraître. Mais cela non plus n'était pas rassurant. Est-ce qu'alors je devenais fou ? Malade? La panique s'empara de moi. Pendant plusieurs jours, j'essayai de ne plus penser, même de ne plus dormir. De toute manière, je ne fis plus aucun de ces rêves étranges. Comme s'ils n'appartenaient plus au monde de mon sommeil, comme s'ils avaient basculé dans celui de la réalité. J'avais une crainte irraisonnée de m'abandonner à ces songeries auxquelles j'étais accoutumé et de refaire les gestes de ce terrible matin. De voir le phénomène se reproduire et de confirmer ainsi cette incroyable situation. Ce qui me paraissait si merveilleux dans mes rêves devenait à présent un cauchemar en temps d'éveil.

À la longue, je n'y tins plus. Cette incertitude devenait par trop angoissante. Il fallait faire face à cette nouvelle situation. S'assurer que ce qui m'arrivait était réel, et, si c'était le cas, prendre les mesures qui s'imposaient. Mais lesquelles: ce problème était à ce point inhabituel que j'en avais le tournis. Depuis quelques jours, je ne répondais plus aux appels téléphoniques, comme si je craignais d'avoir contracté une

maladie contagieuse. J'avais peur que mon malaise se lise dans mon attitude, s'entende dans ma voix. Que chacun, au moindre contact, reconnaisse le monstre que j'étais devenu. Mais, d'abord, étais-je réellement devenu cette anormalité? J'ai appelé mon amie afin de la rassurer. Un petit malaise passager. Rien de grave, elle n'avait pas à être inquiète. Non, non ! Qu'elle ne vienne pas encore me voir. Le médecin avait été formel, pas de visite, repos complet. Je raccrochai avec le sentiment que je ne l'avais tranquillisée en rien, au contraire. Mais il était important que je sois seul.

Toutes les portes et les fenêtres de ma demeure hermétiquement closes, toutes les sonneries décrochées, j'appuyai les mains sur le rebord de mon bureau et, fermant les yeux, je concentrai ma pensée sur mon corps, sa pesanteur. Presque immédiatement et avant même de m'imaginer flottant dans les airs, je savais que j'avais quitté le sol. C'était à la fois extraordinaire et effroyable. J'ouvris les yeux et, sans aucun doute, j'étais là, à plat ventre, à plus d'un mètre du sol. Mon corps tout à la fois tremblait d'horreur à la conscience de ce que j'étais devenu, et ressentait les délices d'un état sans gravité. J'écarquillai les yeux, je me pinçai, j'essayai tout ce qu'on peut concevoir pour se réveiller d'un sommeil ou d'une transe. Rien n'y faisait: je flottais, et c'était agréable, prodigieux. Je me sentis soudain envahi d'un bien-être exceptionnel. Je flottais, je volais, sans effort et avec un plaisir ineffable. La peur, l'horreur s'étaient évanouis ; j'étais heureux.

En cachette, une semaine entière, j'ai découvert une à une les mille facettes de mon nouvel état. Je flottais sans peine, je ne volais pas au sens strict du terme, mais je pouvais sans difficulté me déplacer dans l'air, changer d'altitude. À la différence des oiseaux, je ne devais pas battre des bras pour tenir dans l'air, mais par certains mouvements du corps, presque

imperceptibles, je pouvais évoluer à la manière d'un ballon dirigeable. Ce n'était presque pas physique; c'était doux, souple et, disons-le, voluptueux.

Je serais resté isolé du monde le reste de mon temps si je ne m'étais pas enfin rendu compte qu'il n'y avait plus de réserves dans le réfrigérateur. Il fallait que je continue de vivre, que je retourne au travail d'où j'avais disparu sans laisser de message, que je retrouve mes amis et, surtout, que je rejoigne mon amie qui devait être folle d'inquiétude. Retourner dans le monde normal dans lequel j'allais paraître étranger à présent. L'attitude la plus prudente consisterait sans aucun doute à garder secrète toute cette aventure, comme je l'avais fait déjà avant, de mes rêves. Mon jardin secret allait s'agrandir considérablement et ce n'est pas sans une certaine inquiétude que j'allais devoir aborder également l'analyse rationnelle de mon état. Que m'arrivait-il en fait? Comment expliquer cela dans un contexte scientifique ? Ma vie ne serait plus aussi simple qu'elle l'avait été.

Il était indéniable à présent que je souffrais d'un mal, ou d'un bien, mystérieux. Mais comment la chose était-elle possible ? Malgré mon poids —et sans être particulièrement lourd, je n'en étais pas moins pesant— malgré ce poids donc, j'enfreignais les lois de la gravité. Je ne volais pas, je n'avais aucun moteur naturel et après m'être pour la énième fois pesé, il était évident que je ne souffrais d'aucune anomalie de la densité. Était-ce purement mental? Comme ces grands mystiques orientaux, avais-je cette faculté de me soulever par lévitation sans devoir passer par toute cette préparation spirituelle, ces années d'ascèse, ces méditations sans fin ? Mais comment? Et pourquoi? J'avais très nettement le sentiment, d'une part que je n'allais jamais pouvoir apporter de réponse à ces questions, d'autre part qu'il valait mieux garder cette spécificité à l'abri des curieux. Si je

voulais continuer de vivre sans trop de problèmes. Je n'en parlai donc à personne, ni même à mon amie, tout en continuant de voleter de-ci, de-là, à chaque fois que les circonstances me le permettaient.

Je ne parvins toutefois pas à paraître naturel avec mon amie qui, après une peur terrible, se demandait comment j'avais pu resurgir du néant sans trace aucune de ce soi-disant malaise qui l'avait tenue écartée de moi si longtemps. D'ailleurs, toutes mes tentatives d'explication médicale, pour définir cette indisposition, n'avaient convaincu personne et certainement pas elle. Une certaine gêne en résultait que je ne parvenais pas à effacer. J'en étais terriblement désolé car je lui étais très attaché. Et pour compliquer encore nos relations, je venais de rencontrer Alia. Une jeune femme pour laquelle je ressentais une étrange attirance. Sentiment qui semblait réciproque car je la croisais de plus en plus souvent sur mon chemin. Ces coïncidences, un peu trop nombreuses, m'avaient même donné l'opportunité, à un certain moment, de me trouver presque contre elle et j'avais alors ressenti comme une décharge dans tout le corps; elle avait une peau d'une douceur inimaginable et une odeur naturelle, très inhabituelle, qui m'avait bouleversé. Cette femme était différente et cette différence perturbait à chaque fois tous mes sens. Assez curieusement, mes nuits, dès notre première rencontre, étaient à nouveau peuplées de ces rêves dans lesquels je me sentais flotter. Aux yeux de mon amie, j'étais devenu songeur, parfois même distant, et cependant, dans cet éloignement, je percevais le chagrin qui commençait de l'étioler comme une fleur sans attention. Je ressentais exactement ce que les Chinois expriment quand ils parlent d'avoir un arc-en-ciel dans le cœur. Je connaissais l'euphorie d'un pouvoir incroyable et d'un amour naissant tout en déplorant l'état désolant de mes relations passées.

Alia avait un charme trouble. Des yeux de ciel qui exprimaient à eux seuls toute l'âme et l'esprit de cette jeune femme, souple et légère. Le bleu de son regard était profond comme un lagon quand il croisait le mien. Il devenait gris et tourmenté quand, intimidé, mon propre regard la fuyait.
J'aimais la voir marcher quand, par hasard et une fois de plus, je la croisais dans la rue. Ses pieds fins, à peine chaussés, semblaient ne pas toucher le ciment du trottoir. Elle était si aérienne qu'elle paraissait flotter...

Ce fut un choc ! Il y avait peut-être autre chose qui nous rapprochait. Peut-être avions-nous des secrets communs. Ce fut comme une révélation. D'abord trop timoré pour répondre directement à ses approches discrètes, je sentis soudain mon courage décuplé par une attirance véritable et un espoir un peu fou. Je revins sur mes pas et la rattrapai.
—*Bonjour mademoiselle*, excusez-moi, *je crois vous avoir déjà vue.*

Ce que l'on peut paraître idiot dans ces circonstances. J'aurais pu au moins tenter une approche un peu plus originale. Je m'attendais à être rabroué quand, avec un sourire extraordinaire, elle leva ses yeux sur moi. J'étais submergé de bonheur. Transporté, je ne me maîtrisais plus. Je lui saisis la main qu'elle m'abandonna et à cet instant, je ne pensai qu'à une seule chose: m'envoler avec elle. Déjà, je sentais mes pieds se détacher du sol. Mon cœur, léger, sautait dans ma poitrine. J'avais la tête dans les étoiles.

Mais elle prit peur. Elle se détacha de moi. Elle s'éloigna précipitamment; ses yeux azur, ténébreux, m'enveloppaient douloureusement et semblaient dire: *"Non, pas ici, pas devant tout le monde"*. Elle se noya dans la foule.

Mes pieds, soudain, étaient de plomb. Qu'avait-elle voulu dire? En fait, elle n'avait rien dit. Mais qu'avais-je

ressenti? Voulait-elle me rappeler que nous n'étions pas comme les autres? Mais, l'était-elle seulement? Tout cela n'était-il pas le seul fruit de mon imagination? Je ne savais plus que penser. Une chose était certaine cependant, je l'aimais et ne lui étais pas indifférent. Cela suffisait pour que la vie soit merveilleuse. Je la reverrais, j'en étais certain.

À partir de cet instant, je m'occupai à forcer moi-même le destin. Je sortais plus souvent. Je fréquentais le plus assidûment possible tous les endroits où j'avais croisé Alia. Comment savais-je son prénom? Elle ne m'avait jamais parlé. Ne me le demandez pas. Je n'en sais rien. C'était ainsi. Plus rien ne me semblait étrange. L'amour aidant, l'extraordinaire m'était devenu banal. Je baignais dans l'euphorie la plus complète. Je ne me présentais plus au travail. Je ne pensais même plus à flotter seul. Je planais mentalement.

Cette nuit-là, je rentrais tard chez moi, fatigué d'avoir parcouru tant d'endroits, déçu de l'avoir manquée tant de fois. Elle m'attendait sous un réverbère, au coin de ma rue. Je n'ai rien dit. Je l'ai prise par la main. Tout doucement, sans un geste, sans un effort, les yeux dans les yeux, nous nous sommes envolés dans le noir.

J'ai connu alors les plus beaux moments de ma vie. Nous étions faits l'un pour l'autre. Elle était douce, elle sentait bon, elle se lovait contre moi comme si, pour elle, il y avait toujours eu une place en moi. Je l'ai aimée comme jamais je n'ai aimé. Nous nous élevions tendrement dans le ciel. Éperdus de bonheur, nous flottions entre les cimes des arbres. Nous surprenions les oiseaux dans leur nid. Je lui cueillais des fleurs au sommet des plus grands magnolias. Je l'habillais de feuilles et de brume. Elle remplissait mon cœur, elle occupait tout mon ciel. Notre amour nous portait si haut, nous en étions si remplis qu'un beau jour on nous surprit. Les sentiments vous font perdre la tête et vous

rendent imprudents. Nous volions de concert par un clair matin de printemps quand nous entendîmes le cri. C'était un brave homme sur le chemin de son travail qui, à l'inverse de tous ses semblables, regardait le ciel plutôt que de marcher la tête baissée. Ce sont ces gens-là qui font des découvertes les plus étranges. Et celle là le surprit si fort qu'il en ameuta le quartier.

Nous nous enfuîmes, à tire-d'aile Si j'ose dire. Mais nous étions découverts. Les journaux du soir se dégorgeaient en nouvelles provenant, toutes, des milieux les mieux informés. Il y était question de recherches militaires, de visites extraterrestres, de fossiles vivants d'oiseaux gigantesques, d'apparitions saintes, de parachutistes en panne de parachute et j'en passe. Les journalistes étaient au moins d'accord sur un point, les êtres observés dans les airs étaient deux et semblaient parfaitement euphoriques. Je ne pus me retenir de sourire à Alia. Dieu qu'ils avaient raison!

Il est une autre chose que les journaux nous ont appris, c'est la rage forcenée avec laquelle les journalistes se sont appliqués à nous retrouver. Et la rare efficacité avec laquelle ils y sont enfin parvenus.

Du jour au lendemain, nous sommes devenus célèbres. On alla jusqu'à nous payer pour faire ce que nous aimions le plus au monde, flotter. Ce n'était pas désagréable. Nous étions bien au-dessus de la foule. Elle nous admirait, mais n'était pas encombrante. Elle ne nous étouffait pas, ne nous submergeait pas. Quand les admirateurs passionnés couraient à nous, à la fin d'un numéro, nous rentrions chez nous par la voie des airs. Il arrivait quelque fois qu'un impresario un peu excentrique nous pressât d'exécuter une figure un peu scabreuse. Nous n'avions aucune difficulté à refuser; la demande du public était si forte que nous restions libres de décider de ce que nous ferions. Nous étions amoureux, nous étions heureux, nous étions célèbres, et,

à présent, nous devenions riches, mais c'était le moins important. Ne vivions-nous pas d'amour et d'espace clair?

Tous frais payés, nous avons survolé ainsi les principales villes du plus grand nombre de pays. Notre lune de miel n'avait pas de fin et si Alia se laissait aller à tout son bonheur, je reconnais avoir pensé quelquefois au passé. Avec un pincement de cœur, l'image de mon amie me revenait parfois à l'esprit. Je lisais également tous les articles publiés sur notre cas. La confusion y était totale. Si les tenants des sciences ésotériques s'y donnaient à cœur joie, les autres pataugeaient quelque peu. Certaines hypothèses paraissaient intéressantes. Il y avait la thèse d'une transmutation passagère de certains de nos matériaux organiques en hélium, mais les physiciens atomistes ne comprenaient pas comment la chose soit possible. D'autres pensaient que, de conformation différente, notre digestion émettait une quantité de gaz exagérément importante, avec pour conséquence une baisse significative de densité. Ce n'était pas convaincant. Nous flottions, sans doute, mais n'étions pas ballonnés; et le plaisir que nous avions dans les airs n'avait rien de comparable avec le supplice des malheureux aérophagiques. La majorité pensait que le phénomène était essentiellement mental et que la science, dans ce domaine, avait encore à faire d'énormes progrès avant de nous comprendre. Tous s'accordaient toutefois pour admettre qu'Alia et moi étions des mutants et que cela, en tout cas, expliquait fort bien notre affinité.

Cette fois, la représentation se ferait dans l'après-midi. Nous étions de retour dans notre pays, dans notre ville, et, à cette occasion, le programme se promettait d'être assez exceptionnel. Alia et moi avions acquis, au cours des mois, beaucoup d'expérience dans notre domaine. On nous avait demandé de nous surpasser et d'offrir au public de notre ville les plus

nouvelles et les plus gracieuses de nos figures. Certaines étaient d'ailleurs assez difficiles et allaient nous demander une grande concentration.

Il y avait notamment cette acrobatie où je me devais de tomber vers la foule et, au ras des têtes, dans une belle courbe, redresser au dernier instant pour remonter aussi rapidement que possible au niveau où m'attendait Alia. Ce n'était pas simple car je flotte et ne vole pas. Il fallait donc, d'un coup, perdre toute *"flottabilité"*, plonger en accumulant un maximum d'énergie cinétique afin de m'entraîner vers le haut au moment ou je rétablirais l'état de *"flottaison"*. Ce n'était pas réellement dangereux. En fonction de mon poids, j'avais établi des graphiques qui me montraient, selon la hauteur d'où je tombais, à quel moment il me fallait inverser le processus pour obtenir la plus belle courbe qui soit. Et je n'avais aucune crainte, j'avais prouvé de nombreuses fois que je pouvais commander à volonté cette *"flottabilité"*. C'est donc dans la plus grande décontraction que nous nous présentâmes au public.

Alia était plus belle que jamais et j'étais dans le meilleur de ma forme. Comme à l'accoutumée, la foule était nombreuse et enthousiaste. Le soleil brillait dans un ciel pur; la représentation se promettait d'être parfaite. D'emblée nous entamâmes la routine, réservant les figures plus spectaculaires pour la fin. Il faut reconnaître que pour ceux qui nous observaient pour la première fois, le seul fait de s'élever de terre était déjà en soi un spectacle extraordinaire. Dès le début les acclamations et les applaudissements fusaient. Comme à l'habitude, le succès était assuré.

Le point d'orgue de la représentation était atteint. Nous étions, Alia et moi, assez haut dans le ciel quand je décidai de plonger. Les gens se demandaient souvent comment je commandais de flotter ou non. J'avais bien du mal à leur

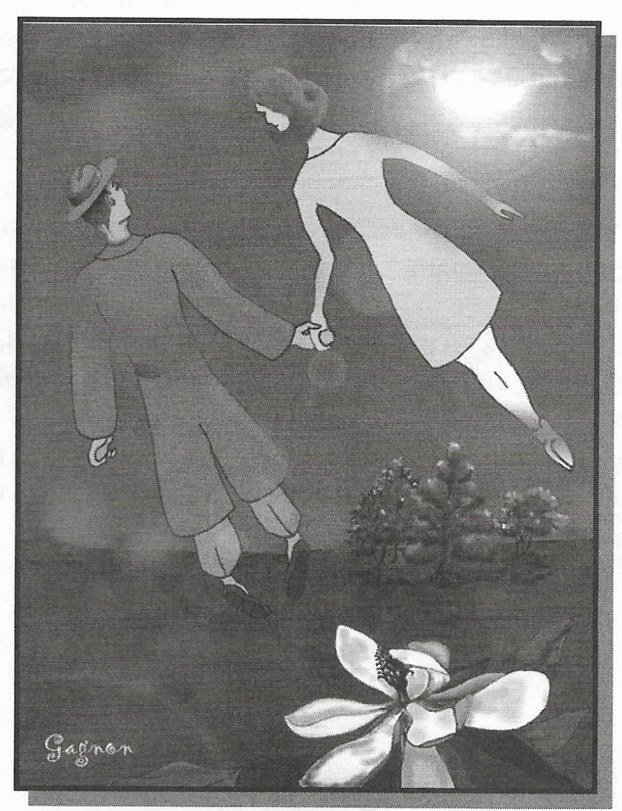
expliquer. Comme les oiseaux qui volent et ne peuvent en donner la raison, c'était pour Alia et moi-même une simple question d'instinct. Je plongeai donc sans effort et acquis très rapidement de la vitesse. La tête en premier, les bras tendus, j'arrivais comme une flèche sur le public. Il était temps d'aborder la boucle. À quelques dizaines de mètres de la foule, je reconnus soudain ce visage. Mon amie! Le visage noyé de chagrin, les yeux dilatés par l'angoisse. L'image d'une jeune femme à la fois épanouie d'amour et ravagée par sa blessure, qui craignait plus pour ma vie qu'elle ne m'en voulait pour ma fuite. Elle m'aimait encore malgré la métamorphose, et semblait ne jamais vouloir oublier le bonheur de m'aimer et la douleur du délaissement.

Il faut flotter à présent. Elle, c'était la terre; Alia, le ciel. Je parle d'elles au passé déjà. Il faut flotter absolument, maintenant!

Je lis tout l'amour dans son regard. Avec elle, je ne peux pas flotter. Il y a eu un cri immense dans la foule. Et ce choc terrible sur le sol.

Jamais je ne me suis senti si lourd.





"Nous nous élevions tendrement dans le ciel. Éperdus de bonheur, nous flottions entre les cimes des arbres. Nous surprenions les oiseaux dans leur nid..."

Mr Houdon en visite au Canada en l'an 2000

par Evelyne Gabay

À genoux derrière une porte, une femme supplie; elle est vêtue d'un costume du 18ᵉ siècle. Un homme apparaît sur le seuil. Furieux, il la saisit par l'épaule, l'oblige à se relever, lui ordonne d'entrer dans la chambre à côté et l'enferme à clé.

Colette ouvre les yeux, consulte l'horloge. Trois heures du matin! Quel rêve étrange! Elle se retourne pour tenter de retrouver le sommeil. Un parfum voluptueux flotte dans la pénombre. Intriguée, elle se lève d'un bond, allume la lampe de chevet qui s'éteint aussitôt. Elle rallume, l'obscurité persiste. Les sanglots étouffés d'un enfant troublent la nuit, le frémissement d'une étoffe froissée la frôle, la lumière jaillit subitement, Colette reste figée.



Evelyne Gabay, l'auteure

Le petit jour pointe à l'horizon. Combien de temps est-elle restée ainsi inerte? Elle frissonne. Elle enfile machinalement sa robe de chambre et se dirige vers la cuisine. Elle prépare un café très fort et tente de se convaincre que tout cela n'était que le fruit de son imagination. Elle cultive son jardin toute la journée pour essayer d'oublier. Le soir venu, elle se sent nerveuse, alors

elle chasse ses pensées dans la lecture d'un roman, mais ses paupières deviennent lourdes et elle s'endort, immédiatement transportée au pays des songes.

Une abeille butinait une rose impudique, une petite fille contemplait la scène, elle voulut saisir la fleur et se piqua à une épine. Épouvantée à la vue du sang, elle poussa un cri. En retrait, dissimulée dans un coin ombragé, la dame en costume d'époque voulut intervenir mais l'homme accourait déjà au secours de l'enfant.

Colette s'étire engourdie. La pendule sonne un coup; une heure du matin!

— *J'ai encore rêvé de cette femme, c'est bizarre, je ferais mieux d'aller au lit, ce fauteuil n'est pas des plus confortables,* se dit-elle.

Lorsqu'elle pénètre dans la chambre, une odeur intense la surprend, un parfum de roses enivrant puis encore les sanglots lointains d'un enfant.

— *C'en est trop! Que me voulez-vous à la fin? Montrez-vous!* lance-t-elle à haute voix.

Pour toute réponse, la sculpture qui se dresse sur la commode se met à vibrer.

— *Mais oui! c'est a cause de cet objet que tout a commencé,* pense-t-elle soudainement.

Il y a deux jours, le 3 juin, Colette a fait l'acquisition de cette sculpture dans une boutique d'antiquités de New Westminster. Elle avait été immédiatement séduite par la reproduction du grand maître *Houdon* qui représentait un enfant: *Alexandre Brogniard.* Colette avait souvent admiré ses œuvres au musée du Louvre.

Lundi matin, Colette téléphone à l'école où elle est institutrice et avise qu'elle sera absente ce jour-là. Elle se rend à New Westminster, demande à l'antiquaire d'où provenait le

buste, il l'informe sans hésiter:
—*Mme Marie-Agathe Smith me l'a confié. Vous souvenez-vous de cette femme âgée de cent deux ans? Elle était aux nouvelles à la télévision.*
— *Oui, je me souviens d'elle*, répond Colette.
—*Elle habite à deux pas d'ici; là-bas, dans la maison blanche,* précise l'antiquaire.

Colette se rend chez la vieille dame qui la reçoit très courtoisement. Elle la met au courant de la situation. Marie-Agathe l'écoute attentivement puis explique:
—*Cette sculpture me vient de ma mère Marguerite qui est arrivée au Canada en 1896, à l'âge de vingt-deux ans. Je suis née en 1898. Je n'avais que cinq jours lorsque mon père a péri dans le terrible feu de New Westminster, le 10 septembre 1898. C'était très dur pour Maman, elle est devenue infirmière; à l'époque, chaque paire de bras vaillants comptait. Les seuls trésors que nous possédions étaient dans la boîte que j'ai vendue à 1'antiquaire.*

À son retour à la maison, Colette examine le buste qui lui glisse des mains et se casse. Elle constate les dégâts. Quelle n'est pas sa stupeur... à l'intérieur, un paquet! L'emballage paraît très vieux. Colette se rend à la cuisine, cherche des ciseaux, ses mains tremblent, le tiroir tombe dans un fracas assourdissant, la coutellerie s'éparpille, elle se met à pleurer, ses narines se transforment en pétales de rose. Elle est au bord de la folie, il faut défier le sort. Elle ouvre le paquet. Un autre buste de l'enfant d'une incroyable beauté et un parchemin jauni! Le temps n'a pas effacé l'écriture. Colette lit avec avidité:

Philadelphie, le 20 mai 1796

Ces deux bustes des enfants Brogniard furent sculptés par mon grand ami Antoine Houdon que j'accompagnai lors de son séjour en Amérique en 1785, séjour durant lequel j'épousai Edward Johnson. Mon bonheur fut très court. Cinq années après notre union, une petite fille naquit, Mathilde.

Mon époux devint alors très distant; il m'empêcha de m'occuper de mon enfant. Je commençai à le haïr et à prendre conscience de sa vraie personnalité: jaloux, égoïste, hypocrite, cruel; un démon!

L'ennui de mon enfant me plonge dans le désespoir et dans la souffrance. Je languis, je me meurs. Je ne veux pas que mes sculptures reviennent à mon époux. Je les fis remouler afin de dissimuler les bustes authentiques. J'espère que la personne choisie par le Destin qui les trouvera leur rendra l'honneur, la place et le respect qu'elles méritent. Je fais don à cette personne de mes bijoux souvenirs de ma mère.

Agnès de Vernoux
née en France le 23 mai 1768

Colette, le souffle coupé, se pince, elle ne rêve pas.

—*Incroyable! Moi aussi, je suis née le 23 mai, et la personne choisie, c'est moi. Quelle histoire! Mon Dieu!*

Elle ramasse les morceaux de plâtre cassés, enveloppe soigneusement le buste dans un linge et place le tout dans une boîte qu'elle glisse sous son lit. Elle s'assied pensivement sur la première marche de l'escalier:

—*Agnès parle de deux bustes dans la lettre, mais alors, où est l'autre sculpture et où sont les bijoux? Je dois en parler à quelqu'un avant de devenir folle.*

Elle raconte tout à son amie Hélène qui ne bronche pas, abasourdie par cette révélation.
—*Colette, je ne connais qu'une personne qui pourrait vous conseiller. C'est Hugo Bruyère. Il est professeur d'histoire et de littérature à l'Université de Colombie-Britannique, il s'intéresse à l'art et c'est un homme de confiance,* lui propose Hélène.

♥

Hugo examine le buste et la lettre très calmement.
—*J'ai besoin de faire quelques recherches. Mademoiselle, donnez-moi un peu de temps.*

Il invite Colette à dîner pour faire plus ample connaissance. Hugo la trouble. Célibataire, âgé de trente-trois ans, très cultivé, il a beaucoup de charme et une agréable personnalité.
—*Colette, parlez-moi un peu de vous.*
—*Et bien, je suis originaire de France et il y a cinq ans, je suis venue au Canada par goût de l'aventure, ma vie n'était pas trop mouvementée jusqu'à l'achat de ce buste*, répond Colette.

Le lendemain, Hugo téléphone:
—*J'ai bien réfléchi Colette, la réponse est à Philadelphie, il faut y aller.*
—*C'est impossible, je travaille.*
—*Mais moi, je peux y aller, propose Hugo. Mes cours seront terminés dans une semaine.*
—*Vous, Hugo?*
—*Pourquoi pas!*

Hugo partit. Les présences surnaturelles habitaient toujours les nuits de Colette. Elle commençait à s'y habituer. Hugo lui manquait. Le 20 juin 2000, enfin, il était de retour et racontait ce qu'il avait découvert. Colette buvait ses paroles:

—Le domaine d'Edward Johnson a été transformé en couvent; une merveilleuse roseraie faisait la fierté des religieuses, lesquelles m'ont aidé à remonter la filière et ont trouvé des notes d'Agnès de Vernoux dans les archives. Agnès s'était embarquée avec le sculpteur Houdon pour échapper à un mariage arrangé par son père avec un duc fortuné mais cruel, et plus laid que la laideur même. Sa mère et Mme Brogniard, amies de Houdon, avaient organisé la fuite. À Philadelphie, elle fut séduite par Edward Johnson, spécialiste des bateaux à vapeur. Celui-ci n'était en fait qu'un imposteur; il s'empara de tous les biens d'Agnès. Il la trompait impunément, l'humiliait. Loin de son pays et de sa famille, séquestrée par son époux, elle s'est réfugiée dans la solitude. Après la mort d'Agnès, Edward Johnson s'est remarié avec une femme extravagante et dépensière qui a dilapidé sa fortune. La fille d'Agnès, Mathilde, a épousé un riche industriel qui a rétabli sa situation financière. En 1826, cette dernière est morte à l'âge de trente-six ans en mettant au monde une fille sourde qu'elle a prénommée Marie-Agnès en souvenir de sa mère. Adulte, Marie-Agnès s'occupa d'œuvres charitables. À quarante-six ans, elle s'est mariée avec un artiste sans le sou. Deux ans plus tard, elle a donné naissance à une fille, Marguerite. Ruinée, Marie-Agnès a fait don du Domaine à l'Église qui l'a transformé en couvent. Sa fille, Marguerite, épousa Andrew Smith et en 1896, ils arrivèrent tous les deux au Canada au moment de la fièvre de l'or, "la Ruée vers l'Or".

Colette qui avait écouté Hugo sans l'interrompre lui demande:

—Mais alors Hugo, avez-vous trouvé quelques indices concernant la statue Brogniard?

—Malheureusement non! Cependant, ce n'est sûrement pas par hasard si vous possédez ce buste. Comptez sur la Providence; Agnès va vous guider, j'en suis convaincu. Mais vous-même, vous souvenez vous du visage d'Agnès dans vos rêves?

Elle hésite, plisse son front.
—*Non,* répond-elle. *Je me souviens très bien de sa chevelure très blonde, retenue par un chignon dans la nuque, de ses frêles épaules, de sa petite stature et surtout de ses mains délicates, transparentes et fines comme de la porcelaine; mais son visage reste dans l'ombre floue. Pourquoi cette question Hugo?*

En guise de réponse, Hugo ouvre sa valise, en sort un paquet joliment enrubanné et l'offre à Colette. Elle s'étonne.
—*Un cadeau?*

Colette dénoue le ruban lentement, interroge Hugo du regard qui ne laisse déceler aucune expression. Elle écarquille les yeux et étouffe de sa main un cri de stupéfaction.
—*Mais c'est mon portrait!* s'exclame-t-elle. *Hugo, dites moi que je ne rêve pas.*
—*J'ai eu la même réaction que la vôtre lorsque j'ai vu ce tableau, il semble que vous êtes la réincarnation d'Agnès de Vernoux.*
—*Mais c'est de la folie! Pourtant, cette ressemblance! Où avez-vous trouvé ce tableau, Hugo?*
—*Au couvent, cela n'a pas été très facile de convaincre les religieuses, mais quand je leur ai expliqué le but de mon voyage à Philadelphie, elles ont fini par accepter de me le confier.*
—*Je crois plutôt qu'elles ont succombé à votre charme.*

Hugo l'attire doucement contre lui. Leurs bouches s'unissent dans un baiser passionné; il lui murmure à l'oreille.
—*Je vous aime Colette.*
—*Moi aussi, je vous aime Hugo,* répond-elle, la voix tremblante d'émotion.

Et c'est entre les bras protecteurs d'Hugo qu'elle s'endort ce soir-là. L'esprit de la nuit les enveloppe, les unissant dans un même songe. Le ciel est en fête. Des chérubins chantent, d'autres jouent du violon. Agnès, drapée d'un voile de mousseline blanche immaculée, danse avec un ange qui ressemble à Hugo.

Les étoiles étincelantes illuminent sa chevelure d'or qui flotte dans les airs. Une pluie de roses au parfum divin tourbillonne dans la nuit. Devant tant de grâce et de beauté, la lune jalouse s'en va bouder derrière un nuage.

Au petit matin, le soleil effronté envahit la chambre. Colette et Hugo quittent le pays des rêves avec regret. Ils s'éveillent, se sourient avec tendresse et murmurent ensemble: *Merci Agnès pour ce beau voyage.*

Plus tard, Colette accompagne sa classe au parc Stanley et à l'aquarium de Vancouver. Au moment du retour, Colette s'aperçoit avec effroi qu'il manque deux enfants à l'appel, quand soudainement, une petite fille s'exclame:

— *Mademoiselle, Mademoiselle, Justin et Gabrielle sont cachés dans la statue du béluga.*

— *Mais comment ont-ils fait pour rentrer à deux là-dedans?* interroge Colette.

Subitement, elle blêmit. Cet incident est une révélation. Voilà la clef du mystère!

Hugo casse le reste du moulage. Cri de surprise! Un autre paquet! Le buste de Louise Brogniard, sœur d'Alexandre, ainsi qu'une petite bourse en velours brodé aux initiales d'or, *AV*, contenant une émeraude étincelante sertie dans une bague de platine, et une parure de toute beauté. Un parfum de roses se répand dans la maison.

Quelques mois plus tard, Colette a contacté les autorités françaises et canadiennes. Un expert est venu de France qui a conclu que les bustes étaient bien des originaux. Le Canada a adressé une requête à la France et a demandé l'autorisation d'exposer les œuvres du grand maître *Houdon* à la Galerie d'Art de Vancouver; ce qui fut accepté.

Colette a reçu une coquette somme d'argent en récompense. Elle a acquis une boutique d'antiquités, rue Main à

Vancouver, et a fait fabriquer des reproductions du grand maître. Hugo l'a épousée, et, le jour du mariage, curieuse coïncidence, le prêtre s'est trompé en la nommant Agnès. Elle portait la parure et la bague d'émeraude qui brillaient de tous leurs feux. Un énorme bouquet de roses d'une fragrance inconnue embaumait l'église.

Un soir d'été, sans s'annoncer, un ange emporta Marie-Agathe dans l'Au-Delà. Elle légua ses biens à Colette,

Les deux époux vont souvent admirer les sculptures de Louise et Alexandre Brogniard. Ils peuvent les entendre rire et Agnès chante une mélodie.

♥

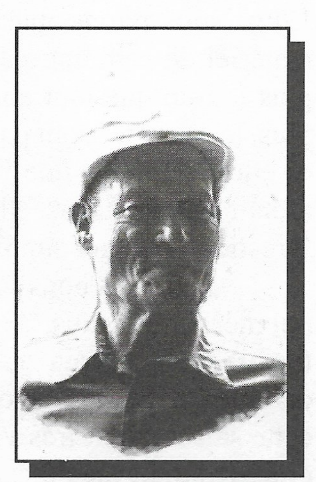


Louise et Alexandre Brogniard, deux des célèbres statues du sculpteur Jean-Antoine Houdon, 1741-1828, élève de Pigalle.

LA CHÈVRE DE MADAME SMITH

par Aurélien Dupuis

Par un beau dimanche de mai, Daniel, son amie Tania et Roger son frère partirent en excursion pour le Parc Provincial de la rivière Stein près de Lytton en Colombie-Canadienne. Ils s'étaient préparés longtemps à l'avance pour cette randonnée qui devait durer de 9 à 10 jours. Il s'agissait d'une excursion d'étude sur l'état de certains mammifères et batraciens. Ils devaient aussi observer et noter l'action des coupes à blanc sur les couches alluvionnaires au pied des montagnes. Il est à remarquer que ces jeunes scientifiques n'en étaient pas à leur première expérience de ce genre. Ils avaient déjà *fait du terrain*, selon l'expression employée dans le milieu universitaire. Daniel était étudiant en géomorphologie; Tania en biologie et Roger en écologie. Les renseignements recueillis durant ce "pèlerinage" en pleine nature feraient l'objet d'une thèse dans ces disciplines.



Aurélien Dupuis, l'auteur

Le point de départ serait la rive ouest du fleuve Fraser dans lequel se jette la rivière Stein, un affluent de gauche. Il faudrait traverser, non loin de Lytton, le tumultueux Fraser par traversier à câble. Les parents de Daniel avaient consenti à

conduire le trio jusqu'au traversier. De Surrey, où vivait la famille Danton, on se rendrait à Hope au carrefour de la transcanadienne et de la route numéro 3, et de là, à Lytton.

⁂ ⁂ ⁂

La camionnette était chargée jusqu'au faîte: trois sacs à dos, une hache, une pelle, une petite *sciotte* et divers articles essentiels à une randonnée de ce genre. Ils avaient accumulé les denrées dans des harnais à poches qui seraient ajustés au thorax de trois chèvres déjà habituées à ce genre de corvée. Chacune des chèvres porterait une charge de 12kg. Nous avions opté en faveur de chèvres pour transporter le matériel de camping parce qu'elles peuvent porter une charge plus lourde que tout autre animal par rapport à leur poids. De plus, leurs pattes sont parfaitement assurées en terrain rocailleux et elles montrent une résistance incroyable. Et, comme si ce n'était pas suffisant, elles peuvent se nourrir à même le menu forestier. Un léger supplément protéique leur suffit.

Après les bons souhaits d'usage et quelques chaleureuses poignées de mains, les excursionnistes s'installèrent sur le traversier qui larga aussitôt les amarres. Les câbles d'acier décrivirent des arcs prononcés sous la force du courant qui, à cette saison, était très vigoureux. On était en pleine période de crue. Il fallait même calmer les chèvres rendues nerveuses par cette périlleuse traversée. Dès qu'elles eurent mis pied à terre sur la rive opposée, elles en bêlèrent de contentement.

À neuf heures du matin, le petit cortège d'humains et de bêtes s'engagea dans un sentier encore tout à fait battu —pour le moment— et qui suivait le cours de la rivière. On pouvait parcourir en moyenne 3km à l'heure compte tenu de la charge que chacun coltinait. Nous faisions cependant de nombreuses

haltes pour fin d'observations, d'études et de prélèvement d'échantillons. Il y avait environ 24km à parcourir pour nous rendre au ruisseau Cottonwood qui se déverse dans la rivière Stein. Au début de la randonnée, nos petites bêtes de somme étaient quelque peu nerveuses et indisciplinées. Après un certain temps, toutefois, elles s'ajustèrent à leur rôle de *porteuses*. La chèvre de tête s'appelait *Blanche* à cause de la couleur de sa robe, maculée d'une seule tache noire au milieu du front. La deuxième se nommait *Pétunia* parce que la belle, dans sa jeunesse, avait mangé les *saintjosephs* de Madame Smith sa propriétaire. La troisième répondait au nom de *Djakarta*, mais nous la nommions habituellement *Jack*. Ces trois bêtes jouissaient d'une excellente santé et d'une forme physique tout à fait satisfaisante. Par son comportement, Blanche dictait aux deux autres la conduite à suivre.

Selon le plan préétabli, les trois étudiants devaient atteindre le chemin du lac Duffey près de Darcy, le neuvième ou dixième jour. Mais ils n'avaient pas prévu que certains franchissements seraient si difficiles —pour ne pas dire impossibles. En considération pour les chèvres, ils songèrent même à rebrousser chemin. Ce parcours étant tout à fait nouveau, les aventuriers ne savaient guère ce qui les attendait plus loin. Mais ils avaient le goût de l'aventure et du risque. Après s'être longuement consultés, ils décidèrent de poursuivre leur route selon le plan original. Le malheur voulut toutefois que, à une occasion, ils empruntent le mauvais sentier. Ils dûrent revenir sur leurs pas; contretemps qui aurait pu être très sérieux. Heureusement, Daniel aperçut un écriteau qui indiquait clairement la route du Parc Gotta par où ils devaient passer afin d'atteindre le lac Duffey. Quel soulagement pour la troupe de se voir enfin sur la bonne piste!

Lorsque les explorateurs et leurs chèvres furent épuisés,

ils décidèrent de monter le camp. Après avoir dégusté un copieux repas de fèves au lard, de fromage et de biscuits à l'avoine, tous se reposèrent. Les chèvres, soulagées de leur harnais, broutaient de-ci, de-là, feuilles, herbages et graminées. Une fois les données de la journée entrées dans leur journal respectif, Daniel, Tania et Roger se glissèrent dans leur sac de couchage, en face du feu de camp, et s'assoupirent; sans s'inquiéter pour les chèvres... Si, par hasard, un ours ou un lion de montagne s'aventurait trop près du camp, ces dernières donneraient certainement l'alarme. Personne n'avait d'arme à feu mais chacun était muni d'une canette de gaz incapacitant pour se défendre en cas d'attaque. D'ailleurs, le feu qu'ils attisaient de temps à autre, suffisait à tenir les intrus à l'écart. Ils se rendirent compte après sept jours de marche harassante que le trajet de 44km prendrait un peu plus de temps que prévu à couvrir. Ils devaient parfois s'éloigner du sentier pour explorer une région qui présentait des possibilités de découvertes scientifiques intéressantes. Mais quand on est, comme eux, ainsi plongé dans un projet aussi passionnant, le temps est chose secondaire.

Le neuvième jour, se produisit l'événement. Roger qui s'occupait de Pétunia, la chèvre de Madame Smith, celle qu'ils avaient empruntée pour l'occasion, dut s'éloigner du groupe. Lui et sa chèvre pénétrèrent dans une vallée au-dessus de laquelle avait été pratiquée une coupe à blanc; la forêt avait été totalement rasée. Ils suivirent un ruisseau sur une distance d'environ deux kilomètres. Roger cherchait à savoir dans quelle mesure la faune et la flore avaient été affectées par la destruction de la forêt. Il crut bon à un moment donné d'attacher sa chèvre à un arbre pour ne pas la fatiguer inutilement et continua seul son chemin afin d'examiner un point d'intérêt en amont du ruisseau. La pauvre bête se croyant abandonnée, se mit à bêler. Roger n'y attacha pas d'importance. Ce n'était pas la première fois qu'il la laissait

seule. Il s'aventura peut-être un peu loin cette fois-ci. Un ours grizzli entendit la chèvre et s'approcha prudemment. À cette saison, les ours ont faim car la nourriture se fait rare. Le fauve ne perdit pas de temps. Dès qu'il vit la chèvre, il fondit à la vitesse de l'éclair sur la bête en désarroi, la frappa d'un coup de patte et l'emporta dans la forêt. Roger, qui justement revenait sur ses pas, entendit les cris de désespoir de la pauvre chèvre que le plantigrade géant emportait en grognant de contentement. Il s'élança dans une course folle à la suite de l'ours avec sa canette de gaz pour toute arme. Hélas! il était trop tard. Rien ne servait de poursuive l'animal sauvage dans ce bois dense. Triste et désolé, il fit demi-tour pour rejoindre ses compagnons. En l'apercevant, Daniel lui demanda à brûle pourpoint

—*Mais où donc est ta chèvre?*

Roger ne put répondre immédiatement tellement il était chagriné. Il couvrit son visage de ses deux mains afin de cacher son désarroi:

—*Pétunia est morte*, murmura-t-il, après avoir repris son souffle. *Un grizzli l'a emportée avant même que je puisse lui venir en aide.*

Il expliqua en détails ce qui était arrivé. Tania mit la main sur l'épaule de son frère et pour le consoler lui murmura:

—*Ce n'est pas ta faute. C'est un accident. Des accidents, il y en aura toujours.*

Elle le serra dans ses bras. Heureusement que l'on approchait du chemin du lac Duffey car les vivres que l'ours avait emportés avec la chèvre représentaient plus de 40% du ravitaillement total.

—*Nous devrons nous serrer la ceinture,* annonça Daniel. *Il faudra encore trois jours avant d'arriver au village de Darcy. À moins..*, ajouta-t-il en s'animant, *d'avoir la chance d'attraper quelques lièvres ou perdrix.*

Il avait dans son sac une bobine de fil de laiton. Il connaissait bien les habitudes du lièvre; ce ne serait qu'un jeu d'enfants d'en attraper un ou deux. Il partit donc installer six collets à des endroits précis. Le lendemain, alors que Roger et Tania préparaient le déjeuner, Daniel alla au bois relever les prises. Il n'y avait rien dans les deux premiers collets qu'il avait tendus, mais les deux suivants tenaient deux beaux lièvres bien gras. Il s'assura que tous les collets avaient été relevés afin de ne pas détruire inutilement ces rongeurs insouciants.

Quand Daniel atteignit le camp, il affichait un sourire d'une oreille à l'autre, en brandissant le gibier au-dessus de sa tête afin de le mettre bien en évidence; Tania et Roger lui firent des éloges pour lui témoigner leur satisfaction. Ils se mirent à la tâche afin de nettoyer et de dépecer le gibier. Daniel se chargea de le faire cuire sur la braise du feu de camp. Tout le monde en mangea à satiété et il en resta amplement pour un autre repas. Puis le camp fut levé et le feu soigneusement éteint.

Le sentier déboucha, comme prévu, sur un chemin de gravier qui avait servi, des années auparavant, à l'exploitation forestière. La marche serait désormais beaucoup plus facile. À 10 ou 12km de là, Graham, le père de Daniel, qui faisait du camping au lac Duffey, devait venir les chercher sur le chemin près de Darcy. À partir du neuvième jour, Monsieur Danton était donc venu vérifier à intervalles réguliers le point de rendez-vous. Le onzième jour, l'inquiétude avait commencé à le gagner. Ce n'est que le douzième jour qu'ils apparurent. Les deux jeunes hommes étaient méconnaissables, défigurés par leur longue barbe. Ils montraient des signes d'épuisement. Quant aux chèvres, les deux survivantes se portaient assez bien quoiqu'elles aient un peu maigri. Il allait leur falloir quelque temps pour reprendre leur poids normal.

Graham fut visiblement soulagé par l'arrivée des trois

aventuriers. Ils se hâtèrent de charger la camionnette. Au moment de partir, Graham, à qui rien n'échappait s'arrêta tout à coup:

—*Mais où est donc la chèvre de Madame Smith? Je jure n'avoir vu que Blanche et Djakarta...*

Les trois jeunes gens se regardèrent, ne sachant que répondre.

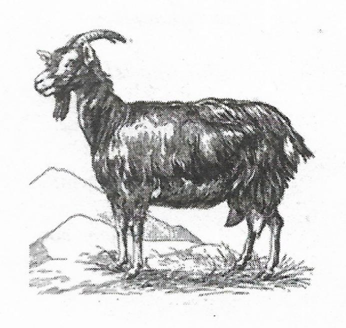
—*Un grizzli l'a dévorée*, répondit enfin Daniel. *On n'a pu rien faire pour la sauver.*

Il y eut un long silence,

—*Notre bonne Madame Smith sera extrêmement déçue*, reprit le père un peu songeur.

—*Ne vous en faites pas trop, père*, lui dit Daniel. *Blanche est en gestation. On fera cadeau à Madame Smith de l'un de ses rejetons...*

Tout est bien qui finit bien. Tout le monde s'achemina vers Vancouver via Squamish. Les trois chercheurs devaient faire escale dans la grande ville avant de réintégrer leur foyer respectif et jouir d'un repos bien mérité.



Nuages.

Capricieux

Et pluvieux

Ils s'étiolent

En corolles

Dans les cieux

Silencieux

Lorsqu'Eole

Les frôle.

Le vent souffle

Et boursoufle

Ces brouillards

Tout blafards

En silhouettes

Qui inquiètent

Les marins

Incertains.

ooo ooo

Métamorphose

de Gabrielle Drivet

Frisant la trentaine, Hugo estimait qu'il n'avait plus grand chose à construire. Quant à détruire, il s'y était appliqué à priori contre lui-même. Cette fâcheuse manie s'était manifestée dès sa plus tendre enfance, sous l'influence des gamins de son âge dont il était le bouc émissaire consterné. Soumis à la franche cruauté des enfants, ils les détestait cordialement, mais de façon moins déclarée — manière de laisser, à toutes fins utiles, une porte entrebâillée sur les délices d'une timide camaraderie. Il aurait voulu être aimé, pris au sérieux et admiré en dehors du sein familial. C'était la dynamique vitale qui manquait à sa joie de vivre.



Gabrielle Drivet, l'auteure

Par contre, il faisait rire. Cela provenait de ses gros yeux ronds et candides, de ses cheveux couleur paille plantés en épis rebelles, ou de sa bouche trop charnue aux commissures tombantes; à moins que ce ne fût son défaut de langue, ou les tics nerveux qui soulevaient son menton par saccades incontrôlables. On parvint à le rééduquer après de fastidieuses séances

d'orthophonie. Quelques rechutes furent imputées à son émotivité excessive. Cela lui passerait.

Il dut se rendre à l'évidence: il n'incarnerait jamais un Adonis, en dépit des affirmations aveugles de sa mère; elle seule le trouvait beau avec une obstination pathétique et gênante. Hugo lui tenait rigueur de l'avoir si mal enfanté. Ce miracle de la vie, ainsi qu'elle se complaisait à l'évoquer, lui fit de plus en plus horreur. Il devint jaloux des enfants et le demeura. Comment ne pas déceler, en ces modèles réduits, d'affreux tourmenteurs confortablement établis qui le poursuivraient plus tard de leurs railleries? Il anticipait en eux le bureaucrate obtus, le politicien véreux, le commerçant malhonnête, le policier sadique ou le militaire abruti, sous le masque ingénu des bambins. Il leur vouait une haine refoulée, lourde de reproches, en attendant l'heure de la revanche.

Elle vint plus tard sous une forme inopinée. Après avoir été surveillant dans une école élémentaire de Vancouver-Est pour financer en partie ses études, puis professeur de Géographie au Collège de Capilano, il constata, non sans amertume, qu'il n'exerçait aucune autorité auprès des adolescents dont on lui avait confié la charge. Il apprit incidemment qu'ils l'affublaient de deux surnoms: "*Gueule de Poisson pourri*", ceci ayant trait à son physique, ou "*Branlette*", lorsqu'il mettait les mains dans ses poches, tripotant nerveusement ses clefs pour se donner une contenance.

Boutonneux, chahuteurs, obsédés sexuels, la majorité de ses élèves préféraient la lecture imagée de "Play Boy" —au pire, les jeux de cartes— à l'édifiante découverte des continents du globe, leurs populations et leurs productions industrielles... Hugo procéda à d'importantes saisies d'une littérature douteuse —quoique joliment illustrée— et distribua des punitions. Rien n'y fit. Son expression sévère dilatait ses potaches excités de

rires gras et retentissants. Le directeur dut, à maintes reprises, rétablir l'ordre et le silence studieux. Il s'en suivit un blâme, puis plusieurs autres qui mirent Hugo en situation précaire. Il dormit de plus en plus mal, perdit l'appétit et sombra dans un état dépressif chronique.

Il regretta d'avoir suivi le conseil pressant de sa mère, soucieuse de l'orienter vers une profession au demeurant valorisante, avec ses avantages sociaux, ses vacances payées, et le statut immuable de titulaire au bout de quelques solides années d'exercice. Il donna sa démission, conscient du gâchis, mais se réjouissant intérieurement de la déconvenue de celle qui l'avait mis au monde: elle était la source de toutes ses persécutions. Insensible, Hugo la considéra sous un jour nouveau. Que pouvait attendre réellement cette femme grande et sèche, dévorée d'amour et d'ambition le concernant?

Il résilia son contrat de location à Vancouver-Nord où il occupait un appartement proche du Quai Lonsdale, et emménagea chez elle, à Dundarave, puisqu'il était sans emploi. Il réintégra sa chambre d'enfant qu'il s'appliqua à mettre sens dessus dessous afin d'en gommer tous souvenirs qu'elle y entretenait avec une nostalgie dévote. Au cours des repas, il mangea de manière malséante, ponctuant chaque bouchée bruyamment mastiquée de rots caverneux, sous le regard interloqué de sa mère. Mais elle était compréhensive et patiente. Elle prit le parti d'ignorer également les dons ostentatoires de pétomane qu'il manifestait tout spécialement en l'honneur des amis qu'elle recevait à dîner chaque lundi, dans sa coquette maison face à la mer. Ils devinrent moins assidus. Hugo refusa de tondre la pelouse, promena le chien dans le "Memorial Park" d'Ambleside, face à la bibliothèque municipale, sans ramasser ses excréments. Il ne se rasa plus, s'habilla comme un clochard et alla faire la quête devant l'église anglicane en jouant à

l'alcoolique.

On le reconnut, on interrogea sa mère. Elle eut réponse à tout. En dernier lieu, elle affirma que Hugo entamait sur le terrain une étude relative au comportement d'autrui face à la déchéance. Un projet socioculturel auquel il consacrait désormais ses efforts méritoires. De ce fait, on vint le féliciter de son accoutrement, de son air repoussant plus vrai que nature, visant à percer une des conséquences désastreuses de l'économie décadente, de l'injustice sociale. Certes, si la communauté de Dundarave semblait préservée, il n'en restait pas moins vrai que certains quartiers de l'est de Vancouver laissaient à désirer.

Il joua le jeu et en éprouva une satisfaction étrange. Celle de ne plus laisser indifférent, de provoquer une sorte de respect au prix du mensonge maternel. Grâce à ce malentendu, on l'interpella autrement que pour se moquer de 1ui. Installé à l'entrée du centre d'achat de Park Royal ou de Pacific Center, selon un programme rigoureux, et avant que la police ne le déloge rondement, il eut droit à des confidences, à des échanges de points de vue sur la décrépitude, la lente descente aux enfers dont nombre de ses concitoyens souffraient en ces temps devenus difficiles.

Hugo s'en réjouit. Mais, il trouva le processus un peu lent. Il voulait que chacun éprouvât la frustration dont il languissait depuis tant d'années. C'est auprès des enfants qu'il pouvait infléchir leurs succès futurs. Il gardait toujours présente à son esprit l'image mortifiante de ses anciens élèves effrontés, bataillon en devenir de la société de demain. Il souhaitait détruire en eux toute velléité de réussite en prêchant le négativisme à outrance. À la sortie des écoles, des collèges, ou aux stations d'autobus, il exalta la drogue, la boisson, le tabagisme, la philosophie du décrochage, et obtint quelques remises en question dans le sens désiré. Sa popularité s'accentua auprès de

jeunes instables au nombre grossissant.

À tout hasard, sa mère, bénévole active, lui proposa de remplacer au pied levé Marcel Decoin, le clown attitré de l'Hôpital pour Enfants malades de Vancouver. Il s'agissait de visites régulières que ce pauvre Marcel, en proie à une crise d'arthrite aiguë, ne pouvait momentanément assumer. Pensant qu'il refuserait, elle fut agréablement surprise de la manière spontanée dont Hugo accepta. Elle découvrit en son fils un esprit charitable dont elle eut honte d'avoir douté. Trois fois par semaine, Hugo revêtit l'habit de clown et se délecta de l'air misérable des enfants qui lui étaient impartis au pavillon hospitalier. Ils ne fanfaronnaient plus, assommés de calmants, les veines hérissées de tubes, jambes ou bras dans le plâtre. Leurs petits visages s'éclairaient à sa vue; mais il ne s'agissait plus d'une expression moqueuse, humiliante. C'était l'attente d'un moment de réel plaisir, ponctué de plaisanteries réjouissantes telles que Marcel Decoin les pratiquait. Hugo ressentit son pouvoir, et l'exerça sournoisement.

Avec des éclats de rire grinçants, il pinça les petites joues fiévreuses, tira les cheveux des endormis, leur fit des grimaces horribles en brandissant une seringue, ou poussa certains convalescents en chaise roulante à vive allure rythmée d'arrêts brusques, faisant mine de les éjecter. Mais ils n'affichaient aucune crainte. Il leur raconta des histoires morbides, mit en doute l'expérience du personnel soignant, leur apprit des mots grossiers, des chansons paillardes, les enfants en redemandaient, les yeux en étoiles. Il en resta pantois.

On jugea, toutes proportions gardées, qu'il leur apportait une saine gaieté sous son maquillage et ses propos outranciers. On lui offrit un dédommagement en échange de ses services, et d'autres hôpitaux réclamèrent sa présence. Ébahi, il détrôna Marc Decoin et fut employé à temps plein à la grande fierté de sa mère.

Ces rires qu'il provoquait chez les petits malades, ne prouvaient-ils pas l'affection qu'il leur portait? Quel père admirable il saurait être... Mais Hugo ne semblait pas du tout décidé à fonder une famille. Chaque chose en son temps, se dit-elle, avec un soupir plein d'espoir. Et qui sait? Peut-être renouerait-il avec son métier de professeur après sa petite crise existentielle? Elle ne comprenait pas qu'il pût douter de ses qualités. Il semblait reprendre confiance en lui, et c'était l'essentiel. Peu importait le moyen. Certes, les adolescents l'avaient mis à mal, et Hugo, si sensible, n'y était pas préparé. Désormais, il était l'ami de tous ces petits êtres affaiblis. Cela allait changer sa perception de la vie.

Elle ne se trompait pas. Hugo évolua. Il choisit ses têtes de turc parmi les plus déshérités et leur fit des farces cruelles. Nul besoin de les improviser. Il reproduisait celles qu'il avait subies. À l'abri de son maquillage, il oublia sa laideur et découvrit la jouissance de l'autorité et du contrôle.

Il s'en prit particulièrement à Denis, victime toute désignée, avec ses oreilles en feuilles de chou, son appareil à redresser les dents, et une mauvaise varicelle qui constellait son visage et son petit corps amaigris.

—*Oh, qu'il est pas beau, ce vilain crapaud! Ses parents vont l'abandonner dans cet hôpital, susurra Hugo, en agitant sous son nez un sachet de friandises. Qui voudrait d'un tel petit monstre repoussant? Tu veux des bonbons?*

—*Oui.*

—*Tu n'en auras pas.*

L'enfant eut un rire triste en tendant les mains, mais Hugo cacha le paquet derrière son dos.

—*Tu peux les garder, Hugo. Je te les donne. Tu les distribueras aux autres enfants*, dit Denis, résigné.

—*Et pourquoi, affreux bâtard?*

—*Parce que je ne suis pas beau. J'ai l'habitude.*

Hugo le dévisagea. Il connaissait bien ces petites crapules, et les bons comédiens. Mais Denis le regardait droit dans les yeux avec une absence d'expression qui lui fit grand effet.

—*C'est dur, hein?* admit-il dans un élan sincère.

—*Oh, oui.*

C'était criant de vérité, et Hugo y fut sensible à travers sa carapace. En un éclair, il se revit enfant en proie au dédain, à la violence des autres. Pris d'un profond apitoiement sur lui-même, il se remémora ses tentatives infructueuses pour gagner l'amitié, ou susciter le moindre intérêt des garçonnets de son âge. Ses jouets qu'il donnait sans compensation, les bonnes réponses qu'il leur soufflait sans en être remercié, les corvées dont il les déchargeait comme si c'était naturel. Et, rançonné sous la menace d'un couteau, l'argent qu'il avait dû voler à sa mère pour ne pas être roué de coups... Jamais il n'avait été invité à la moindre fête.

De grosses larmes trop longtemps réprimées firent couler son maquillage, tandis qu'il restait planté au pied du lit de Denis. Il essuya ses yeux d'un revers de manche, barbouillant son visage de traînées noirâtres. D'abord interloqué, l'enfant se mit à rire. C'était un bon rire, sans méchanceté, et Hugo en saisit la nuance. Il alla se laver la figure au lavabo, contempla avec une lucidité douloureuse ses traits ingrats, et revint auprès de Denis à faciès découvert.

Denis le regarda avec gravité et lui sourit.

—*Je suis laid, moi aussi, hein flipouille?*

—*Un peu. Mais tu as des yeux gentils...*

Hugo tenta de ricaner, mais n'y parvint pas.

—*...Et puis, tu sais, la beauté, ça veut rien dire,* ajouta l'enfant.

—*Cha chert a che faire aimer, petite chauchisse,* répliqua Hugo, oubliant de surveiller son défaut de langue.

Il sentit une boule lui nouer la gorge. Il toussa pour se donner une contenance, ajusta son faux nez dont il aurait pu se passer, et s'approcha de l'enfant.
—*Qu'est-ce qui te ferait plaisir?*
—*Que tu ne m'oublies pas demain. Et puis, si tu peux, que tu m'apportes un livre sur l'Afrique.*
—*D'accord. Et on en parlera ensemble. C'est un beau pays, je te l'expliquerai.*

Denis lui tendit la main en signe de pacte. Hugo la saisit et la serra longuement, sans lui broyer les phalanges. Il déposa les bonbons sur la table de chevet, et sortit de la chambre, pensif, gonflé d'une joie inconnue. Dans sa bibliothèque, il choisirait un de ses livres les plus accessibles à la curiosité de Denis. Il lui donnerait un cours en bon pédagogue, lui consacrant son talent inexploité.

Dans le couloir, il fit un croc-en-jambe au petit Paul, mais le cœur n'y était plus. Il le rattrapa au vol par la manche de son pyjama avant qu'il ne tombe.
—*Merci,* dit l'enfant en riant. *T'as pas des ballons, aujourd'hui?*
—*Je t'en apporterai un demain.*
—*Tu le feras éclater avant de me le donner?*
—*On verra... On verra...*

Hugo quitta l'hôpital d'humeur indicible. Sur le trottoir, il s'arrêta un instant, submergé de pensées contradictoires. Quelque chose de profond venait de basculer en lui. Chaviré, il marcha lentement vers sa voiture.

Une mère et sa fillette coururent à sa rencontre.
—*Hugo, Hugo, le méchant clown! Attends!*

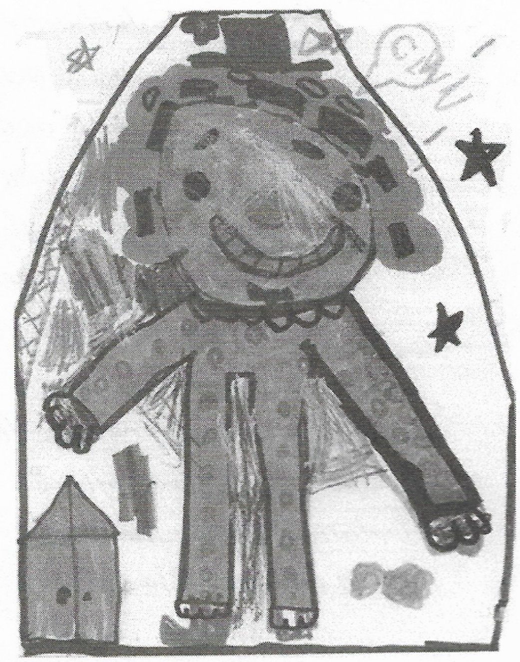
Il reconnut la petite Lisa.
—*Nous rentrons chez nous*, dit la mère. *Elle est guérie.*
—*Penche-toi,* dit la fillette, d'une voix douce. Il se baissa, s'attendant au pire.

—*Plus bas,* exigea-t-elle.

Il sentit deux petits bras entourer son cou et reçut plusieurs baisers mouillés sur les joues. Il ne sut comment réagir, tandis qu'elle s'éloignait avec sa mère.

Alors, il eut la timide intuition d'avoir ratiociné avec de gros sabots sur sa misérable condition.

Il pouvait encore rattraper tout ce temps perdu.



Hugo en clown, tel que dessiné par Ilona (6 ans)

Pluie verglaçante

Une pluie verglaçante
Transforme Montmagny
En un bourg de cristal,
En un château de fées.

oo O oo

Pareils à de grands lustres,
Luisant sous le solei,
Les arbres décharnés
Tintent sous le vent froid.

ooo O ooo

Au bord des toits pointus,
Des dentelles de glace,
Blancs jupons empesés,
Agrémentent les rues.

ooo O ooo

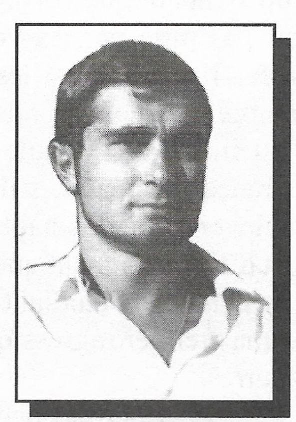
Tapis dans leurs nids froids,
Les lions du presbytère
Grelottants et transis
Épient les gens pressés

j.c.c

Cauchemar

Un souvenir d'Armand Van Kercom,
écrit par Jean-Claude Castex.

Cinquante-huit années apaisantes ont passé et pourtant l'Holocauste scélérat est encore présent dans mon esprit tourmenté comme au tout premier jour de cet horrible cauchemar. Mes nuits et mes journées sont hantées par tous ces fantômes qui n'ont pas eu la chance de survivre comme moi. Je revois toujours ces dix innocentes personnes —des tantes, des oncles, des cousines— qui, parmi les six millions de victimes, sont mortes simplement parce qu'elles étaient juives; massacrées sans pitié par les barbares nazis. Je suis un survivant; et par ces lignes, je tiens à témoigner en leur douce mémoire pour que le monde en garde un souvenir inaltérable. C'est nécessaire si l'on veut éviter que cela ne se reproduise. Tout a commencé le 10 mai 1940. Je venais, six jours plus tôt, de célébrer en famille mes 12 ans et ma Bar Mitzvah. C'était un vendredi, le ciel était bleu profond et les oiseaux chantaient partout en l'honneur du printemps. Tôt le matin, les sirènes se mirent à hurler lugubrement en gémissements effrayants. C'était la guerre; les Nazis impies



Jean-Claude Castex, au moment où il écrivit cette histoire pour Armand Van Kercom

envahissaient la pauvre Belgique. Mes parents étaient très inquiets. Ils savaient que l'on persécutait les Juifs dans les pays occupés par les Allemands. On ignorait encore tout des horribles massacres qui avaient déjà lieu. Nous avons fui vers la France comme des millions de Belges et de Hollandais effrayés. Nous avons séjourné à Nantes durant trois mois. Puis, les Allemands sont arrivés eux aussi et il ne nous restait qu'à faire demi-tour. Nous somme rentrés en Belgique vers la mi-août. Mes chers parents avaient à l'époque un magasin de lingerie-bonneterie assez modeste, mais qui leur permettait de vivre. Après trois mois d'absence, nous avons eu l'agréable surprise de retrouver notre boutique intacte. Avant de fuir, mon père en avait confié les clés à un sympathique voisin qui veillait à ce que le petit magasin ne soit pas pillé par les voleurs. En septembre 1940, j'entrai au lycée. J'avais choisi les humanités anciennes avec l'allemand comme langue seconde. À la première leçon, le professeur d'allemand, une blonde dame d'outre-Rhin qui parlait fort bien le français, demanda s'il y avait des Juifs dans sa classe. Cela me bouleversa au plus haut point. C'était tellement inattendu de la part d'un enseignant que j'en restai muet et pétrifié d'horreur. Il y avait un autre étudiant dans la même situation douloureuse. Ce fut ma première agression antisémite; elle fut suivie de beaucoup d'autres.

En 1941, les occupants nazis avaient réussi à imposer à l'Administration communale belge une totale collaboration. Certains fonctionnaires locaux y mettaient même plus de zèle que ce qui était exigé d'eux. Un beau jour ensoleillé, on nous apporta au magasin un petit écriteau à placarder à la porte d'entrée, avec l'inscription suivante en trois langues: en allemand (mal rédigé) en flamand et en français: Entreprise juive, Commune de Herstal. On ne nous oubliait pas. Je crois me souvenir que nous étions les tout premiers à recevoir ce «cadeau». Nous étions enregistrés à notre

insu sur une liste se trouvant à la Gestapo. Quelques semaines plus tard, un autre écriteau nous fut apporté. Beaucoup plus grand celui-là, bleu et bien visible. Il fallut le placer dans l'étalage. Puis vinrent les premières exactions. Nous devions porter l'étoile jaune de David, cousue sur la poitrine pour être bien visible, avec la mention *Juif*. Ce fut ensuite l'entrée des cinémas qui nous fut injustement interdite ainsi que d'autres endroits dont je ne me souviens plus. Un jour enfin, ordre fut donné à mes parents de cesser toute activité commerciale et de déposer la totalité de notre marchandise dans un entrepôt spécial. En d'autres termes, la marchandise nous était confisquée. C'était du vol pur et simple. Mes pauvres parents avaient perdu leur gagne-pain. Comme nous n'avions plus de moyen de subsistance, il ne nous restait qu'à déménager pour nous rapprocher de la famille qui habitait à Liège.

Les premières déportations furent organisées afin de fournir des travailleurs forcés aux chantiers de construction du Mur de l'Atlantique.[1] Ce fut à cette époque que furent édictées de nouvelles mesures anti-juives: interdiction de fréquenter les établissements scolaires. De nouvelles écoles devaient soi-disant être construites; elles seraient exclusivement réservées aux enfants juifs. Au lieu de cela, ce furent les déportations en masse vers Malines, caserne Dossin, où tant de Juifs furent rassemblés pour aller —disait-on— travailler à l'Est. Des 60.000 Juifs de Belgique, un peu plus de la moitié fut cachée — et donc sauvée— par la population locale, mais 29.000 subirent la déportation; de ces derniers, un millier seulement rentra en Belgique à la Libération, dans un état pitoyable.

Puis ce fut notre tour. Un jour chaud et ensoleillé de

---

[1] nom de l'ensemble des fortifications côtières créées par l'Organisation allemande Todd afin d'empêcher tout débarquement américain.

juillet 1942, nous reçûmes l'ordre de nous rendre à Malines. Mes parents étaient au désespoir car désormais nous savions trop bien

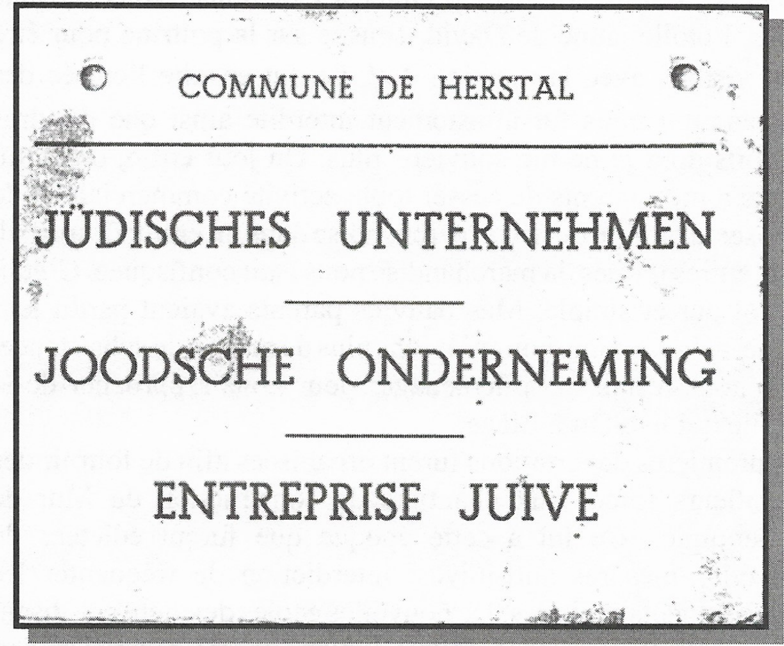


Photo du premier écriteau, en taille réelle, que les magasins juifs devaient afficher à l'entrée à Herstal, non loin de Liège.
La version allemande est incorrecte; elle devrait être **Jüdisches unternehmung**.

ce que signifiait la «Déportation». Nous avions plus tôt assisté au départ vers l'Allemagne de deux de mes jeunes cousins germains. Je vois encore leur lugubre train s'éloigner. Ils avaient 16 et 18 ans. On ne les a jamais revus. Il nous restait quelques jours pour préparer cet ultime voyage sans retour. Mon frère Jacques était mon cadet d'un an. Il suggéra de demander conseil à son chef scout en qui il avait grande confiance. Cet homme nous informa qu'il pouvait fournir à mes parents de fausses cartes d'identité

moyennant une certaine somme d'argent destinée à acheter la bonne volonté de quelques fonctionnaires corrompus. Il connaissait en outre, assurait-il, une filière sûre qui nous mènerait en toute sécurité soit vers la Suisse par Besançon, soit vers la Zone Libre, et, éventuellement, par Perpignan, vers l'Espagne. Mes parents désemparés acceptèrent car nous allions vers l'inconnu menaçant. Quel autre choix nous restait-il? Il fallait d'abord quitter immédiatement notre appartement devenu un dangereux traquenard. Tous nos biens et nos effets personnels si laborieusement acquis, nous devions les abandonner aux pillards qui ne manqueraient pas de se présenter. Seuls furent pris quelques vêtements de rechange pour le voyage en train. Nous avons remis à la garde de ce chef scout providentiel nos rares et précieuses photos de famille et quelques autres papiers et souvenirs personnels. Pendant deux longs et angoissants jours nous avons logé au centre-ville dans une maison-close; les dames vaquaient à leurs activités habituelles et recevaient des Allemands dont nous entendions les voix assourdies et les soupirs de satisfaction dans les autres pièces de la maison. Quelqu'un arborant des airs de circonstance vint photographier mes parents pour établir les fausses cartes d'identité qui, ensuite, nous furent livrées. On fut bientôt en route pour la gare; Juifs errant à pied à travers la ville hostile, tenaillés par la peur d'être reconnus, arrêtés et déportés ou pire encore, mis à mort comme aux pires jours de la lointaine et cruelle Inquisition médiévale. Il est difficile aujourd'hui d'imaginer la panique qui nous habitait. Nous nous sentions traqués et pourchassés par le monde entier. Chaque personne qui nous apercevait était un danger potentiel. Nous étions devenus un pauvre gibier de chasse à courre, comme dans un mauvais film d'horreur. Tenaillés par une angoisse incommensurable, mes parents avaient du mal à mémoriser leur nouvelle identité: nom, prénoms, date de naissance; leur

connaissance du français était nettement insuffisante. Nous, enfants, n'avions pas besoin de pièces d'identité.

Le train pour Paris entra enfin en gare en soufflant puissamment son haleine blanche. Nous étions donc cinq, mes parents, mon frère et moi, accompagnés d'une mystérieuse personne qui devait nous guider jusqu'à Paris: un homme que nous ne connaissions pas. Le train était bondé. Beaucoup de voyageurs épuisés devaient rester debout dans le couloir ou patiemment assis sur leurs bagages instables. Par chance nous avions trouvé un compartiment avec des places assises. Après des heures de voyage, nous arrivâmes à la frontière française; ce fut le contrôle des passeports et autres titres d'identification. Notre accompagnateur peu causant descendit du train et disparut prudemment; je ne saurai jamais pourquoi. Un officier allemand demanda à voir les papiers d'identité de mes parents. Tout semblait se passer pour le mieux. Comme il y avait une place libre à côté de nous —celle du guide qui avait subitement disparu— l'Allemand l'attribua à un homme debout dans le couloir. Mon frère Jacques avec toute l'imprudence de ses onze ans, osa mentionner que *cette place était occupée par un voyageur*. Ce commentaire anodin piqua l'officier allemand au vif. Qui étaient donc ces audacieux qui venaient discuter son autorité? Il entra dans une violente rage, et, après nous avoir dévisagés deux brèves secondes, se mit à hurler: "*Vous êtes juifs! Venez avec moi!*" Il était inutile de s'objecter ou de tenter de réfuter ses affirmations; nous étions bel et bien arrêtés. À demi paralysés par une émotion étouffante et désespérée, nous sommes descendus avec nos bagages encombrants: deux grosses valises et des sacs plus légers.[2] On

[2] Nous ne pouvions nous permettre de laisser les valises car mon père avait caché un bracelet en or dans la poignée de l'une d'elles afin de défrayer le coût du voyage et de notre réinstallation ailleurs.

nous conduisit dans un bureau où attendaient, suantes d'angoisse, d'autres personnes en situation irrégulière, des Hollandais qui avaient aussi essayé de se réfugier en France. Partout s'activaient des officiers allemands furibonds sous le regard silencieux de douaniers français. Nous entendions les cris stridents de personnes arrêtées, battues et torturées dans les pièces voisines. Nous avions l'impression de pénétrer dans l'antichambre d'un enfer dantesque. On nous fit entrer dans le bureau de l'officier allemand chargé de notre interrogatoire. Le nazi, cliquetant de médailles, trônait sous un grand tableau d'Adolf Hitler au regard des plus menaçants. Mon père fut séparé de nous et emmené dans une autre pièce où il dut baisser son pantalon pour être examiné. Les officiers allemands voulaient, bien sûr, vérifier s'il était circoncis. Mon père prétendit qu'il avait été opéré dans sa jeunesse pour quelque problème de santé et qu'il avait été circoncis pour raisons médicales; sans succès bien sûr. Il fut ramené dans le bureau où l'officier annonça d'un air formel les résultats de son investigation; le sujet était effectivement et incontestablement circoncis. Ma mère subit un interrogatoire approfondi; elle raconta toute une fable des plus illusoires selon laquelle elle était orpheline depuis un âge précoce; ses parents adoptifs lui avaient appris l'allemand.[1] Elle soutint désespérément qu'elle n'avait jamais connu de Juif, ne sachant même pas ce que c'était; mensonge assez difficile à croire. Pourquoi elle était dans ce train? C'était simple, comme chaque année, elle partait vers la France pour y passer ses vacances. En fronçant les sourcils, l'officier allemand s'approcha de mon frère et de moi-même afin de nous fouiller et de vérifier si nous cachions quelque chose sur nous. C'était surtout moi que ses

---

[1] car l'officier allemand s'était rendu compte qu'elle parlait couramment cette langue, comme la plupart des Juifs d'Europe.

yeux bleus scrutaient inlassablement et dont je sentais le faisceau me transpercer de part en part. Il répétait en allemand: «*Das ist Doch ein Juden junge!*»[1] Ces mots terrifiants, que je comprenais fort bien, en disaient long sur le sort atroce qui nous attendait. Je ne les ai jamais oubliés. Ils me hantent encore comme une malédiction diabolique. Par le yiddish qui m'était familier et l'allemand que j'avais commencé d'apprendre, je saisissais tout ce qu'il disait.

Or, ce fut là que le miracle se produisit. Après un interrogatoire épuisant qui s'était étiré sur une bonne partie de la nuit, l'officier rendit les cartes d'identité et les photos à mes parents en leur annonçant simplement: «*Sie Sind Frei! Dans la matinée, vous pourrez continuer votre voyage sur Paris!*»[2] Les douaniers français qui nous voyaient libres n'en croyaient pas leurs yeux et se demandaient ce qui avait bien pu arriver. C'était du moins ce que nous lisions sur leur visage. Les autres Allemands obéirent en silence aux ordres de leur supérieur. On nous fit savoir qu'un train pour Paris allait passer dans une autre gare à 3km de là. Tout heureux de nous en tirer à si bon compte, nous n'avons pas attendu sur place; nous sommes immédiatement partis vers l'autre gare où nous avons dû acheter d'autres billets de chemin de fer pour Paris.

Quelques heures après nous arrivions dans la capitale française,[3] Gare du Nord. Quelle cohue indescriptible dans cette immense gare aux murs alors noircis par la fumée de dizaines de locomotives à vapeur! C'était l'époque des grandes rafles et les

---

1 *«C'est pourtant un enfant juif!»*

2 *«Vous êtes libres!»* En les laissant repartir, l'officier allemand voulait sans doute découvrir la filière de fuite. Il lui suffisait de les faire suivre par la Gestapo. Il semble bien que le "*miracle*" ne fut en fait qu'un traquenard tendu par la Gestapo pour mettre à jour cette filière d'évasion de Juifs.

3 qui ne l'était plus puisque le gouvernement français s'était transporté à Vichy.

Juifs qui n'avaient pas encore acquis la nationalité française essayaient désespérément de prendre le large. Je remarquai que nous étions minutieusement suivis par deux individus en vêtements civils et chapeau mou. Je le signalai à mes parents qui constatèrent la filature. Des hauts-parleurs conseillaient à grand bruit aux militaires allemands de faire attention aux Juifs en fuite; *Achtung! Achtung!* C'était une véritable obsession. Nous prîmes le métro vers la Gare de Lyon. Nous étions épuisés, physiquement et moralement. À Dijon, nous changeâmes de train en direction de Besançon. Depuis notre entrée sur le territoire français, nous avions des difficultés à nous procurer de la nourriture car tout était rationné et il fallait des coupons spéciaux pour acheter le ravitaillement. Enfin nous arrivâmes à Besançon; le salut nous semblait proche. La Suisse, Terre Promise de la Croix Rouge et de la SDN[1] paraissait nous sourire et nous ouvrir les bras hospitaliers de sa Neutralité. Liège et la Belgique, notre point de départ, étaient si loin déjà, si lointains et au cœur du danger nazi, dans les griffes de la Bête apocalyptique.

À Besançon, nous devions nous présenter chez le directeur de l'*Hôtel du Rivage.*[2] La ville était pleine de soldats allemands à pied ou au volant de véhicules vert-armée, certains tenaient en laisse de redoutables chiens loups aux crocs menaçants. L'hôtel aussi grouillait de soldats en tenue de la Wehrmacht et d'officiers en uniforme. Le directeur fut aimable avec nous quoique suspicieux. C'était compréhensible, ô temps diaboliques! Nous lui dîmes que nous étions des Juifs belges et que nous essayions désespérément d'échapper à la déportation. Il nous informa que la ville regorgeait d'informateurs mais qu'il ferait tout son possible pour nous faire passer en Suisse. L'autre

---

1 la Société des Nations, ancêtre de l'ONU.
2 que les Allemands avaient rebaptisé: **Terrasse Hôtel.**

alternative aurait été la Zone Libre, mais cette filière ne fonctionnait plus pour le moment.

Le lendemain, soigneusement dissimulés dans une camionnette bâchée, nous prîmes la direction de la frontière suisse. Le chauffeur s'arrêta près de Morteau dans un endroit fort isolé, un environnement semi-boisé. Mais nous ne goûtions pas l'aspect bucolique de la Nature car derrière chaque paisible buisson nous avions l'impression de sentir se mouvoir des ombres dangereuses. On attendit sans bouger. Nous écoutions chaque bruit, chaque souffle, en murmurant à voix basse. Après plus de deux heures de peur et d'espoir incrédule, il revint, mal à l'aise, pour nous annoncer que les douaniers suisses de La Brévine refusaient catégoriquement de nous laisser entrer sur leur territoire.[1] Le choc et la déception furent énormes. Nous étions désespérés et en larmes. Nous avions mis tant d'espoir dans ce pays; il nous paraissait comme un îlot de droits humains dans cette Europe qui avait perdu la tête! Que faire? Continuer d'errer dans la peur et l'effroi? Lecteur, imagine-toi avec ta famille, pourchassé comme un gibier par des assassins pleins de haine, en cette époque où tout inconnu était soupçonné d'être un Juif en fuite. Cauchemar! Le conducteur, désolé et ne sachant que faire pour atténuer notre accablement, nous proposa de nous ramener à Besançon. De retour à l'hôtel, le directeur nous reçut très froidement. Le changement était frappant. Il avait peur. Il nous reprocha de lui avoir caché que nous avions été arrêtés par les Allemands à la frontière française. Comment l'avait-il appris? Nous n'en savions

[1] La Suisse n'était pas la seule nation qui agissait ainsi. Les Américains eux-mêmes refusèrent l'entrée d'un vaisseau de réfugiés juifs qui durent retourner en Europe pour y être exterminés par les Nazis. Pour ce qui fut des Suisses, les banques suisses faisaient affaire avec les nazis pour écouler dans le monde l'or volé aux Juifs massacrés. Ce ne fut connu que vers la fin du XXe siècle.

rien.[1] Il nous déclara qu'il ne pouvait rien faire de plus pour nous car nous mettions sa vie et celle de sa famille en grand danger. Nous étions en pleine panique. Nous restions livrés à nous-mêmes au milieu de cette jungle hostile, sans personne pour nous tendre une main secourable. Bien sûr nous avions aussi prévu un point de ralliement en Zone Libre, à Perpignan, avenue du Mistral N°50, 1er étage. C'était une agence théâtrale. J'avais consciencieusement mémorisé ces adresses avant de quitter Liège. Rien par écrit, tout dans la mémoire. Et elles étaient si bien gravées dans mon cerveau qu'elles y sont encore aujourd'hui, plus d'un demi siècle après. Notre passage en zone non-occupée devenait impossible puisque notre contact, l'homme de l'hôtel, refusait de prendre des risques pour nous aider. La filière d'évasion des fugitifs juifs vers cette zone dite libre était momentanément interrompue pour des raisons de sécurité. Nous étions totalement désemparés et accablés. Le pire cauchemar. Mes parents décidèrent alors que nous n'avions pas d'autre alternative que de revenir en Belgique. Il fallait refaire le chemin en sens inverse, revenir de soi-même dans la gueule du loup nazi. Nous étions de nouveau suivis et traqués sans grande discrétion par des agents en civil. Ils engagèrent même la conversation; ils nous demandèrent ce que nous faisions à Besançon. Ma mère leur répondit que j'étais tombé malade et que nous devions écourter nos vacances en France pour rentrer "à la maison".

Le voyage de retour se passa sans incident majeur. Le contrôle d'identité à la frontière belge fut effectué par un simple gendarme en uniforme. Il ne lui vint pas à l'idée que des Juifs pouvaient retourner en Belgique. À Bruxelles, mes parents échafaudèrent la stratégie suivante: mon père connaissait

---

[1] Il semble là-aussi que —pendant notre absence— l'hôtelier avait été interrogé par les policiers qui avaient pris la famille en filature. L'hôtelier vit qu'en aidant les Juifs il risquait lui-même la déportation.

quelques personnes dans un village proche de Tirlemont où il allait parfois acheter des aliments pour suppléer aux maigres rations alimentaires qui nous étaient allouées. Mon frère continuerait jusqu'à Liège pour prévenir notre tante de ne pas entreprendre le même voyage que nous.[1] J'ajoute qu'en 1944, cette tante et son mari furent dénoncés et immédiatement déportés; ils n'en revinrent jamais et laissèrent deux pauvres orphelins de 6 et 8 ans. En revenant vers Liège, mon père sauterait du train au moment où il ralentissait dans une courbe, tout près d'un village où nous devions nous retrouver tous. Ce plan fut finalement adopté après de longs conciliabules. Ma mère et moi laissâmes le train à la station convenue. Bon nombre de voyageurs descendirent à la même gare, ainsi que les agents en civil qui nous filaient toujours avec grande persévérance mais toujours aussi peu de discrétion; surtout depuis qu'ils s'étaient rendu compte de la disparition de mon père. La foule s'écoulait lentement vers la sortie. Nous étions hésitants et pleins de peur. Lorsque le lourd train s'ébranla pour repartir, par un instinct inexplicable, nous traversâmes les voies et arrivâmes à la sortie de la gare sans utiliser le passage souterrain comme l'ensemble des voyageurs. En hâte nous nous engouffrâmes dans une maison située à trente mètres de la gare, chez des gens que mon père connaissait. Par la suite, on nous apprit que les agents de la Gestapo —qui nous attendaient patiemment dans le passage souterrain— nous avaient cherchés partout, affolés à leur tour, demandant fébrilement à des voyageurs s'ils ne nous avaient pas vus sortir de la gare. On leur avait échappé! Ils avaient perdu notre trace. Très tard dans la nuit, mon père vint nous rejoindre après avoir marché plusieurs kilomètres à travers champs. De là nous nous réfugiâmes chez des connaissances qui nous

---

[1] le traquenard allemand avait porté ses fruits. Cette filière d'évasion était désormais close.

hébergèrent pendant quelques semaines. Non contents de risquer leur vie pour nous, ces grands cœurs nous cédèrent même leur chambre à coucher! Nous avions expliqué à mon frère comment il pourrait nous rejoindre. Au bout d'une semaine nous étions à nouveau tous réunis. Puis ce furent deux années terribles. Mes parents avaient loué un *deux-pièces* meublé au centre du village. Nous ne recevions pas de timbres de rationnement, de sorte que mon père devait travailler dans des fermes en échange de la nourriture qui nous permettait de survivre. Nous restions sans cesse sur le qui-vive et dans l'angoisse la plus profonde car nous pouvions être dénoncés à tout moment. Mon frère Jacques entra dans la Résistance armée locale en 1943. Il fut par la suite décoré de la Médaille de la Résistance et de la Médaille Commémorative de la Guerre 1940-1945. Il fut l'un des plus jeunes résistants de Belgique. Dans le village, tout le monde savait qu'une famille juive vivait plus ou moins cachée mais personne ne nous dénonça jamais.[1] Fait curieux, il existait dans ce village de 2000 habitants une *rue des Juifs* dont l'existence remontait au lointain Moyen Âge.

En 1944, étant tombé malade, je fus hospitalisé sous une fausse identité à Louvain. Un jour mon père vint me voir, et, sur le chemin du retour, il fut arrêté. Il n'était pas en règle; il n'avait pas de carte de travail. On peut facilement imaginer dans quelle profonde dépression la nouvelle jeta notre famille. C'était vers la fin du mois de mai, au moment où la Nature se parait de ses plus belles robes printanières, à quelques jours du débarquement de Normandie

---

[1] la plupart des villages de Gascogne et du Languedoc avaient aussi une ou plusieurs familles juives réfugiées; les Gendarmes locaux étaient parfaitement au courant. Rarissimes furent les dénonciations aux autorités allemandes, même après l'occupation de la Zone Libre par les troupes nazies. Dans la ferme familiale de l'auteur de ces lignes [Jean-Claude Castex] vécut, durant toute la guerre, une famille juive d'origine polonaise nommée Jossylevitch. Le père était officier dans l'armée, la mère dentiste. Les trois enfants se prénommaient Sarah, Christian et Bernard. Après la guerre, ils s'établirent dans la région qui les avait si bien protégés.

qui était destiné à ouvrir un troisième front[1] pour alléger l'effort de guerre russe en divisant les forces allemandes. Mon père fut déporté en Allemagne sous sa fausse identité, non pas comme Juif —ce qui aurait été fatal pour lui— mais comme Réfractaire au travail obligatoire.[2] Avant d'être transféré en Allemagne, il devait passer une visite médicale. Tous les déportés étaient examinés de près pour vérifier s'ils ne souffraient pas de maladie vénérienne. Mon père échappa à cette visite médicale —qui aurait pu le trahir— en prétendant qu'il était atteint de diabète. Après examen médical, il fut déclaré apte au Service et on oublia de l'examiner pour le reste. Il dut son salut au désordre qui régnait dans l'Administration allemande d'Occupation après le débarquement de Normandie. Il fut transféré à Bruxelles et on oublia de faire enquête sur son identité à Liège. On aurait trouvé que son état-civil était faux; c'était celui d'une personne décédée. C'est sous ce nom flamand qu'il fut déporté en Allemagne à partir de Bruxelles. Il resta en captivité comme *labor-slave* jusqu'à la fin de la guerre en mai 1945. Il vivait avec des travailleurs belges francophones. Comme son accent risquait de le trahir, il se fit passer pour un Flamand habitant Liège. C'était le seul "*Flamand*" dans une baraque francophone, et personne ne le dénonça jamais aux autorités allemandes. En dépit de la peur d'être dénoncé qui le tenaillait sans cesse, il réussit à survivre et à revenir en Belgique à la fin de la guerre; pour notre immense bonheur. Toute la famille, ma mère, mon père, mon frère et moi-même avons ainsi échappé à l'horrible Holocauste grâce à la solidarité de la population belge. Hélas, il n'en fut pas de même du reste de la famille; dix personnes furent déportées et ne revinrent pas. Aussi longtemps que je vivrai, je garderai leur

---

[1] Le deuxième front était en Italie où les Alliés avaient débarqué en provenance d'Afrique du Nord.

[2] STO ou Service du Travail Obligatoire.

souvenir dans mon cœur. Mon frère et moi étions devenus des adultes sans être passés par l'adolescence. Ce sont des souvenirs terrifiants qu'il est impossible d'oublier et qui reviennent me hanter jour après jour tout au long de ma vie. Et aujourd'hui, lorsque je rencontre des personnes plus ou moins antisémites, des personnes qui peuvent être bonnes mais qui laissent imprudemment leur esprit jouer avec des idées dangereuses –comme des enfants avec des allumettes–, j'ai envie de leur crier que tout cela mène à l'horreur, à l'injustice suprême et à la mort la plus épouvantable, celle des chambres à gaz.



Ils ont emmené les communistes,
Et je n'ai pas protesté
Car je n'étais pas communiste.
Ils ont emmené les socialistes,
Et je n'ai pas protesté
Car je n'étais pas socialiste.
Ils ont emmené les dirigeants syndicaux,
Et je n'ai pas protesté
Car je n'étais pas dirigeant syndical.
Ils ont emmené les Juifs,
Et je n'ai pas protesté
Car je n'étais pas juif.
Puis, c'est moi qu'ils ont emmené;
Et il ne restait plus personne pour protester.

par Martin Niemoller,

pasteur protestant allemand (1892-1984), arrêté par les nazis, incarcéré pendant 7 ans à Sachsenhausen et à Dachau.

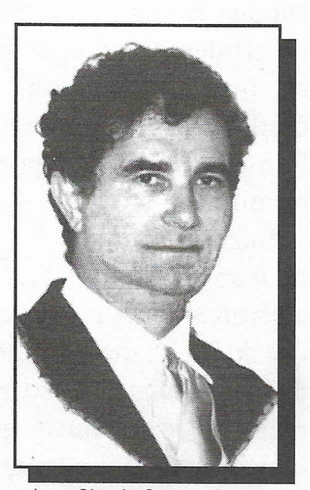


La Réunion de Classe

par Jean-Claude Castex

Une des expériences les plus extraordinaires de mon existence d'enseignant, fut une certaine réunion de classe, 20 ans après la graduation de mes élèves.

Je les avais connus quand ils arboraient sans en avoir conscience l'âge tendre et insouciant de 10 ans. Huit ans plus tard, ils terminaient leurs études, et j'avais d'abord été invité à me rendre à la Célébration qui marquait leur Graduation au terme du cycle secondaire. Cette première rencontre s'était déroulée avec faste dans le plus prestigieux hôtel de Vancouver qui portait alors le nom de Méridien. Je les revois encore, tous ces adolescents à peine sortis de l'enfance, avec leurs stricts smokings raides et empesés, leurs longues robes de soirée froufroutantes et leurs hauts talons tellement inhabituels et si haut perchés que certaines filles moins habiles se prenaient les pieds dans les dentelles de leurs robes longues, trébuchaient et s'affalaient parfois de toute leur hauteur, sur le tapis moelleux de l'immense salle de réception aux murs couverts de velours rouge. Ils étaient beaux avec leurs joues enfantines un peu lourdement rosies de maquillages divers:



Jean-Claude Castex, l'auteur.

carmin, vermeil, corail et même pourpre vif. Tout ce fard soulignait à l'excès leur jeunesse éclatante. De blanches limousines, longues comme des autobus, les déposaient devant l'hôtel comme des princesses au Bal des Débutantes. Ils sortaient en riant de ces automobiles, sûrs d'eux-mêmes, convaincus d'être beaux et aimés et de le rester toujours, assurés de leur avenir et de leur destin qui semblaient leur sourire comme d'aimantes fées.

Mais l'avenir n'appartient à personne. Il faut le conquérir de peine et de misère. Ils allaient l'apprendre à leurs dépens. Depuis cette lointaine réception, les années laborieuses avaient passé et les certitudes avaient fondu en désillusion comme les statues de glace du célèbre Carnaval de Québec sous les caresses du printemps. Mon propre front s'était creusé de rides profondes et mes articulations avaient commencé à me rappeler douloureusement que l'âge n'apportait pas que la sagesse et les bons souvenirs. Un jour, donc, je reçus une carte d'invitation me priant de me joindre à mes 30 élèves qui avaient décidé de se réunir au restaurant Surrey Inn pour célébrer le 20e anniversaire de leur graduation. Cet hôtel, une espèce de motel de passe qui s'efforçait en vain de se donner des airs de hauteur, demeurait à des années-lumière du Méridien. L'invitation me ravissait, mais je me sentais un peu nerveux car je craignais de ne pouvoir reconnaître ces élèves qui commençaient à flirter avec la crise de la quarantaine. Le temps aurait sans aucun doute altéré les traits de leur visage. Je redoutais de les blesser. De plus, je savais par expérience que si la graduation laissait dans le cœur des jeunes l'espoir de réussir leur vie, la réunion de classe, elle, ne mentirait pas; le comportement de chacun trahirait la strate sociale dans laquelle ils s'étaient eux-mêmes fourvoyés. Mais venons-en à cette fameuse soirée, 20 ans après.

Le vendredi 20 décembre, je me rendis donc à l'hôtel Surrey Inn. Le maître d'hôtel m'escorta jusqu'à une salle d'où je

pouvais apercevoir l'avenue King George de Surrey. J'avais, auparavant, cherché fébrilement la photo de ce groupe dans un tiroir poussiéreux où des constellations de photographies, astéroïdes tombés du firmament de ma vie, conservaient l'empreinte de tous ceux qui avaient peuplé mon univers durant ma longue existence. Soudain mes doigts avaient délicatement saisi une photo aux couleurs fanées, et, alors que mes yeux parcouraient les quatre rangées d'enfants aux frimousses encore familières, des souvenirs commencèrent à plisser la surface de ma mémoire, comme les premiers frémissements d'une eau qui va entrer en ébullition. J'étais heureux de voir que l'âge n'avait pas trop émoussé l'acuité de ma mémoire à long terme, et je vérifiais au dos de la photo que les noms que j'avais pris soin d'écrire autrefois correspondaient à l'image que mon esprit en avait conservée.

Les premiers élèves commencèrent à arriver. Une grande femme blonde, très jolie —à mon âge toutes les femmes paraissent jeunes et jolies— entra dans la salle d'un air décidé et s'approcha de moi en s'écriant:

—*Bonjour Monsieur Castex! Comment allez-vous?*

Je la regardai, égaré, et soudain, en un éclair, je reconnus Jennifer:

—*Tu es Jenny, n'est-ce pas?*

—*Oui!*

Elle me serra dans ses bras.

—*Je suis très contente de vous voir! Vous n'avez pas changé,* me dit-elle pour me faire plaisir.

—*Merci pour ton mensonge. Toi, tu as beaucoup changé. Tu es devenue très belle!*

Je n'osai lui demander quelle était son occupation, mais elle le claironna d'elle-même tout fièrement:

—*Je travaille pour Immigration Canada. Mon français me sert*

beaucoup.

—*Je suis très content que tu aies bien réussi dans la vie; tu étais si bonne en classe. J'étais sûr que tu saurais bien te débrouiller.*

Un groupe d'hommes entra en lançant des plaisanteries. Ils enflaient leur voix et restaient dans les basses pour augmenter leur prestance. Je reconnus aussitôt Brent, Mark, Jeremy et Chris. Ils riaient et parlaient anglais.

—*How are you Mr Castex,* dit Brent en me serrant chaleureusement la main.

—*Eh! Mais tu parles bien l'anglais,* dis-je ironiquement. *As-tu oublié ton français?*

—*Oh là là! Il va me punir: "cinq minutes après l'école, Brent! Tu copieras cent fois "On doit parler français en classe!"*

Tout le monde se mit à rire. Mark ajouta en français mais avec un fort accent anglais:

—*Je pourrais figurer dans le livre Guiness des Records pour les punitions après l'école. J'ai copié au moins trois fois le livre de sciences pendant l'année. Je le connaissais par cœur.*

—*Mais au moins,* répondis-je, *tu es devenu excellent en sciences; n'est-ce pas? Te souviens-tu de la dissection des yeux de bœuf? C'est vrai que tu étais particulièrement têtu. Mais comment se fait-il que tu ne prononces plus les sons R et U correctement? Tu parlais si bien en Cinquième...*

—*Justement parce que je suis têtu. Pour faire comme les autres qui venaient d'Immersion tardive et de "Français langue seconde", je me suis mis à mal parler. Eux aussi, ils prononçaient incorrectement le R et le U. Je me suis mis à les singer et maintenant j'ai complètement perdu le son correct.*

—*Moi aussi,* dit Jeremy.

—*Quel dommage,* dit une fille qui avait gardé un excellent accent.

La soirée commençait bien. Les élèves entraient les uns après les autres et, avec des exclamations joyeuses on essayait de

se reconnaître. Tout le monde était heureux et curieux de se retrouver et de voir ce que chacun était devenu; avec un secret espoir, celui de ne pas être dans les moins favorisés. Aussi, quand l'un d'eux annonçait sa profession, chacun ressentait au fond de son cœur un petit pincement de satisfaction ou de dépit. Tous y allaient de leurs anecdotes amusantes. Les meilleures étaient, bien sûr, celles où le professeur avait été mis en boîte. L'un d'eux, Brett, ne cessait de raconter les bons tours qu'il m'avait joués.

—*C'est incroyable le nombre de fois que je n'ai pas fait mes devoirs. Cool! J'avais toujours d'excellentes raisons et des "notes d'excuse" signées par ma mère. En réalité, je les signais moi-même*, expliquait-il avec un sourire fier et heureux, en ponctuant ses hauts faits de nombreux *"Cool!"*

Tout le monde riait de voir sa joie enfantine; même moi qui pourtant commençais à ressentir un certain agacement:

—*Oh l'enfant terrible que tu étais! Et qu'est-ce que tu fais maintenant, quelle est ta profession?,* lui demandai-je non sans une légère ironie.

Son sourire s'effaça et l'on crut qu'il allait se mettre en colère:

—*Ne parlons que des bons souvenirs du passé. Oublions le présent,* répondit-il vivement.

J'appris plus tard qu'il avait été *homme de peine* au K-Mart, mais qu'il venait encore de perdre son emploi. Le directeur de la compagnie, un ancien condisciple de sa classe, l'avait mis à la porte parce que Brett se cachait dans les entrepôts pour s'éviter du travail. Cela me rappela le temps où il *séchait* les cours en se réfugiant à la bibliothèque ou ailleurs. Il avait aujourd'hui trois enfants en bas âge et sa femme se préparait à le laisser. Brett affirmait que ce n'était qu'une vengeance personnelle de la part de son supérieur direct, car il avait jadis

fortement harassé par ses mauvaises taquineries ce camarade de classe à la constitution physique plus frêle. Cela me rappela le slogan que j'avais affiché sur le mur de la classe: "*Respectez les nerds* [les bons élèves], *car ils seront probablement un jour votre patron."*

—Et au sujet de Michael, connaissez-vous la nouvelle? lança Amber pour rompre le silence pesant créé par Brett. *Il vient d'être arrêté pour meurtre. Il a tué un homme pour une question de drogue.*

Le commentaire, lancé dans un but positif me fit penser que notre conversation glissait irrésistiblement sur une mauvaise pente. Peut-être devrions-nous nous concentrer sur les élèves qui avaient réussi; au sens social du terme. Mon esprit revit soudain la frimousse de ce Michael. Lui si timide, si renfermé. Il faisait partie de ces parias dont les autres ne veulent pas. Une classe est comme une mini-société avec sa hiérarchie, sa classe dirigeante, ses marginaux, ses voleurs qui sont montrés du doigt, ses nerds ou "forts-en-thèmes", ses révoltés qui font tout pour être rejetés, à défaut d'être admis dans les clans fermés. Les filles formaient deux ou trois clans avec une reine —c'est ainsi que j'appelais celles qui dominaient un groupe— et quelques courtisanes qui tâchaient d'être ses amies. Les garçons, pour leur part, suivaient tous le même leader; le plus souvent un élève qui excellait dans les sports. Et en marge de ces groupes hiérarchisés, évoluaient des isolés, rejetés pour une raison ou une autre. C'était quelquefois des enfants physiquement ou même sexuellement abusés. Ceux-là affichaient les symptômes d'abus: pleurs, tristesse chronique, autodestruction, dénigrement personnel et manque de concentration... Ils se heurtaient à l'agressivité cruelle et au refus égoïste et buté des autres comme les mouches qui frappent les vitres en été. Je revoyais ce fameux Michael, désormais meurtrier, autrefois paria timide, retiré et inhibé;

jamais il ne faisait ses devoirs. Il fallait le harceler de punitions pour en tirer le moindre effort. Jamais je n'eus de visite de ses parents qui paraissaient se désintéresser de son sort.

Dans les clans de filles, chacune faisait de son mieux pour gagner les faveurs de la "reine". On la gâtait, on accomplissait scrupuleusement ses moindres désirs. Lindsay, l'une d'elles, avait un jour décidé de s'affubler d'un nom de garçon; elle se fit appeler Bob. Aussitôt toutes les filles de sa cour choisirent des noms de garçon et me firent savoir qu'elles apprécieraient que j'utilise ces prénoms pour m'adresser à elles. J'avais déjà suffisamment de difficultés à retenir les noms propres réels pour refuser tout net d'utiliser leurs surnoms fictifs. La reine était aussi fort gâtée; on lui apportait des bonbons, des biscuits, de menus cadeaux; on l'invitait à venir dormir à la maison. Même les parents faisaient l'impossible pour attirer ces leaders chez eux, comprenant que c'était une condition d'acceptation de leur propre enfant par le groupe. Mais lorsque nous votions pour élire les responsables du mois, le président, le secrétaire, le responsable de la "*liste rouge*" des punis, j'étais le seul à constater —comme le vote était secret, tête baissée— que certains "courtisans" ne votaient pas pour leur leader à qui ils faisaient pourtant une cour assidue. Quant aux isolées, personne ne se tracassait de leur accorder le moindre vote. Ils n'en valaient pas l'effort.

Nicole, elle, était du type rebelle. Dès son arrivée le matin, et en dépit de mes protestations, elle déchirait du papier, en jetait les fragments autour d'elle et commençait à se nettoyer ce que l'on appelle "les écuries d'Augias", de sorte que les pupitres voisins s'éloignaient avec dégoût. En quelques minutes, elle se trouvait au centre d'une clairière de détritus, seule, comme pour crier à son entourage: "*Enfin j'ai réussi à vous éloigner de moi. Maintenant je peux enfin respirer au milieu de ma zone de*

tranquillité. Ce n'est pas vous qui ne voulez pas de moi; c'est moi qui refuse votre mesquine amitié. Qu'on se le dise!" Elle vint à la Réunion de Classe. Et chacun put constater, à la grande satisfaction de Nicole, qu'elle avait réussi à décrocher un emploi enviable de haut-fonctionnaire dans l'Administration fédérale. J'en fus heureux. Et la plupart prirent avec intérêt son adresse électronique. Il lui avait fallu 20 ans pour se faire accepter.

Une classe de 5e est aussi un endroit où éclosent les premières amours enfantines. Ces détails me revinrent en apercevant Derek, en ce 20e anniversaire. Derek était autrefois un garçon malingre. Incapable d'attirer autrement l'attention de la belle et parfaite Michelle, il faisait semblant de fouiller dans le pupitre de sa dulcinée dès qu'elle tournait le dos et s'arrangeait pour qu'elle le voie. Cela mettait la fillette en furie contre lui; mais une attention négative valait mieux que l'indifférence. Lorsque je vis arriver Derek, je lui demandai tout naturellement:
—*Sais-tu ce qu'est devenue Michelle?*
—*Oui,* répondit-il sans hésiter, *elle est infirmière à Surrey Memorial Hospital. Elle est divorcée avec deux enfants, mais elle ne peut pas venir ce soir.*

Je savais qu'il saurait.
—*Elle était ta sweetheart, n'est-ce pas?*
—*Qui vous a dit ça?*
—*Ta mère.*
—*Ma mère?*
—*Oui, un jour elle est venue me voir pour me demander qui était cette Michelle pour laquelle tu pleurais chaque soir sur son épaule.*

Erica, quant à elle, vint à la Réunion de Classe avec sa conjointe. Elle tenait à s'afficher lesbienne. En classe, elle gardait les cheveux les plus courts possible. "*Ma mère voulait un garçon*", m'avait-elle un jour confié avec tristesse. Le premier

jour, il m'avait fallu vérifier son nom pour savoir si elle était une fille.

J'en étais là de mes souvenirs lorsque je vis entrer Cathy. Cette grosse chenille de Cathy s'était métamorphosée en jolie papillon svelte et aguichant. Johnny qui, enfant, était passé maître dans l'art d'entortiller les rapports entre ses parents divorcés et les professeurs, avait fini par se prendre les pieds dans ses propres manigances; il avait lamentablement échoué dans la vie. Chacun de ses parents et même les nouveaux conjoints de ses parents feignaient de le croire —ou, pire, le croyaient vraiment— pour s'attirer les faveurs de l'enfant. Beaucoup de couples divorcés agissent ainsi. Il ne se montra que quelques courtes minutes, prétextant des obligations. Il ne tenait pas à trop s'exposer à la critique ou à l'ironie de ses camarades, se rendant bien compte que, au fond, cette Réunion de Classe n'était rien d'autre qu'un test, organisé par les cinq ou six élèves qui avaient bien réussi dans la vie, pour faire admirer par les autres leur succès éclatant. Tara vint aussi; elle avait tendance dans son jeune âge à se vanter de ses expériences sexuelles; ce qui était vraiment exceptionnel pour une fillette de dix ans! Elle semblait maintenant boire sans retenue et se droguer. Quentin, un ancien bully[1] dont tous avaient peur me parla de sa voix grave, fort grave, pour se viriliser, car la vie s'était chargée de lui apprendre qu'il n'avait rien de plus que les autres. En voyant Quentin, je me souvins de Morgan; un petit blond aux yeux bleus qui prétendait que sa mère volait dans les magasins. Cet enfant était si beau de l'extérieur et étonnement corrompu par son entourage à l'intérieur. Je demandai à Quentin s'il en avait des nouvelles, mais ils s'étaient rapidement perdus de vue. Aïda et Nika ne vinrent pas non plus; ces deux jumelles noires dont

---

[1] les bully sont les brutes qui tyrannisent et brutalisent leurs condisciples.

l'intelligence supérieure dominait largement l'ensemble. Quelqu'un affirma qu'elles étaient parties pour les États-Unis afin de poursuivre leurs études universitaires; là, elle pouvaient profiter de fondations qui subventionnaient l'éducation de ce groupe ethnique que l'Histoire avait tant défavorisé au cours des siècles. Elle doivent sans aucun doute être devenues des VIP dans leur nouveau pays. Nous avons longuement parlé de tous les autres, en essayant, à notre corps défendant, de supputer leur degré de réussite dans la vie.

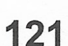
Une visite fort inattendue —et en même temps si attendue— fut celle de Gena. Elle m'avait jadis fort surpris en me déclarant —alors que je lui reprochais de ne pas faire d'efforts suffisants pour améliorer son bulletin— qu'elle se débrouillerait toujours dans la vie, car elle avait l'intention *«d'épouser un riche et de divorcer le plus vite possible en emportant la moitié de ses biens.»* Ainsi, fortune faite en un tournemain, elle n'aurait plus qu'à épouser l'homme de sa vie. Ces commentaires dans la bouche d'une fillette de 10 ans avaient de quoi me surprendre, moi qui en avais pourtant entendu de toutes sortes. La pauvre fille avait eu une enfance difficile. Sa mère —travaillée par un besoin irrésistible de mesurer sa capacité de séduction après un implant mammaire— s'était enfuie à deux reprises avec de jeunes amants, abandonnant ses trois enfants et son mari. Ce dernier, un géant, venait confier en pleurant comme un enfant, ses peines aux enseignants. Après la deuxième incartade, j'essayai d'exhorter le brave géant d'oublier son trop joli papillon. Ses escapades de quelques mois commençaient à devenir une habitude fort déplaisante. Fatigué de jouer les Messieurs Seguin toujours prêts à pardonner au retour de la pécheresse repentante, il divorça enfin.

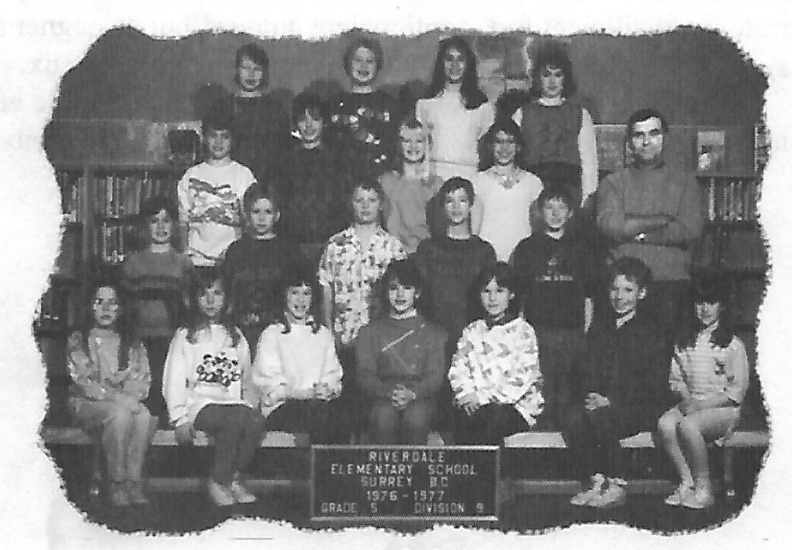
Ce fut une soirée mémorable, révélatrice, qui me montra entre autres que, sauf quelques exceptions, tous ceux qui avaient

bien travaillé à l'école n'avaient aujourd'hui que peu de soucis matériels. Et tous les autres payaient durement en imposant à leurs familles les conséquences de leur indolence. Quant aux trois paresseux incurables de jadis, ils l'étaient restés. Ils vivaient aujourd'hui de l'aide publique que l'on appelle ici Bien-Être social car c'est un service de solidarité nationale; et tous ceux qui autrefois travaillaient fort, continuaient aujourd'hui de gagner à la sueur de leur front le pain quotidien de ces trois paresseux.

Au fond, j'aurais préféré garder la tête dans le sable en continuant de croire que tous mes anciens élèves étaient heureux.

♥



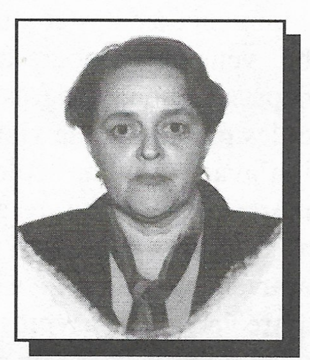


Une partie de la classe.

Le Colosse

par Huguette Bourgeois

L'autre soir j'ai commencé une nouvelle intitulée *Le Colosse*. Le titre m'est venu à l'esprit quand j'ai vu une peinture de Goya à l'école. J'ai tout de suite décidé que je pourrais écrire l'histoire d'un homme qui serait si grand et si fort que tout le monde penserait qu'il était bizarre. Alors, j'ai commencé mon histoire. J'ai d'abord choisi un titre; je trouve que cela me donne des idées. J'avais à peine écrit deux chapitres que ma mère est venue m'annoncer que l'un de mes oncles venait de mourir.



Huguette Bourgeois, l'auteure de cette adorable nouvelle dont une fillette de 15 ans est l'héroïne.

Cet oncle s'appelait Arsène. Il était très vieux et je ne le connaissais pas beaucoup. Il vivait seul et personne ne l'aimait car il avait mauvais caractère. Il avait la réputation d'être assez détestable. Je suis allée voir son corps qui était exposé au salon funéraire de la rue Nelson à Coquitlam. Il n'y avait presque personne. J'ai fait une prière pour lui puis j'ai commencé à réciter le chapelet avec une vieille dame qui était agenouillée. Elle s'est tournée vers moi et m'a dit de prier très fort car l'oncle Arsène avait beaucoup d'amertume dans son cœur lorsqu'il avait rendu son dernier souffle. J'ai profité du fait que ma mère s'était absentée un instant pour entamer la

conversation avec la vieille dame. Je voulais savoir qui était ce vieux monsieur que personne n'aimait. La dame m'a alors raconté qu'il était dans sa jeunesse un homme très fort; qu'il travaillait comme bûcheron et qu'il faisait partie de la communauté francophone de Maillardville. Elle précisa qu'il était le plus fort de tous les bûcherons de la région, même parmi les Anglais et les immigrants. Les yeux baissés, elle ajouta qu'elle avait toujours été amoureuse de lui. Toujours sans lever les yeux, elle m'expliqua que la vanité d'Arsène avait été trop grande et que son cœur était si imbu de lui-même qu'il n'avait jamais pu aimer. Lorsqu'il avait perdu ses forces avec l'âge, il ne s'en était jamais remis, et c'était à ce moment-là qu'il avait commencé à détester tout le monde. Ses propres malheurs, selon lui, venaient toujours des autres, et jamais il n'avait réussi à dépasser ce point de frustration. Malgré les prières, les neuvaines et les messes que la vieille dame avait offertes pour lui, jamais il n'avait senti une seule fois l'amour qu'elle lui portait. Il était mort seul, aigri et sans ami.

J'ai pensé que c'était une histoire bien triste et que ma nouvelle intitulée *Le Colosse* pourrait peut-être apporter une autre version à ce récit si navrant. Alors je suis rentrée chez moi avec la ferme intention de refaire l'histoire de l'oncle Arsène. Je me suis demandé comment je pourrais réorganiser les événements afin que mon vieil oncle fasse un peu plus de place dans son cœur et c'est alors que je suis retourné à la toile de Goya. J'ai regardé très longuement ce grand et puissant personnage qui marchait dans ce qui semblait un brouillard épais. Je me suis longuement arrêtée sur les couleurs du tableau et j'ai essayé de toutes mes forces de voir son visage par le biais de mon imagination.

Malgré tous mes efforts, je me suis rendu compte que la force de mon désir ne serait jamais suffisante. J'ai dû me rendre

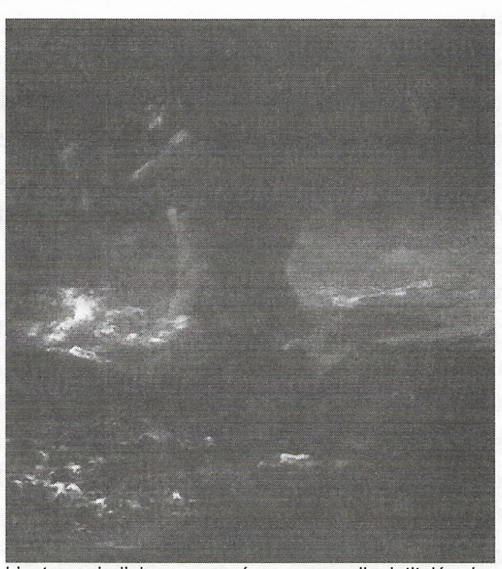
à l'évidence; pour toucher un colosse de ce genre, je devais faire appel à une force plus grande que la mienne. J'ai donc continué ma contemplation de la toile de Goya. Après un long moment de recueillement il m'est venu une idée formidable: j'ai imaginé l'oncle Arsène perdu dans la forêt parmi les arbres géants de Cathedral Grove. Je savais que si je pouvais retenir l'oncle Arsène ne serait-ce que trois jours, seul en ces lieux, il serait changé à tout jamais.

J'avais moi-même visité Cathedral Grove avec ma famille, et, en ces lieux, j'avais eu la sensation que mère Nature me tenait blottie dans ses grands bras remplis d'amour. Je savais alors que si l'oncle Arsène pouvait s'y rendre, elle saurait l'aimer tellement fort qu'elle réussirait à lui ouvrir un peu le cœur, juste assez pour faire de la place pour cette dame qui voulait tant y entrer. J'ai réécrit ma nouvelle. Le nouveau titre était *Le Colosse apprivoisé*. Tout au long de cette histoire je faisais tout pour attirer mon oncle à Cathedral Grove. S'il s'entêtait à ne pas vouloir y aller, j'inventais toutes sortes de ruses pour qu'il y vienne et aussi pour qu'il s'y égare. Ce n'est pas facile d'égarer un bûcheron en forêt. Aussi, j'ai imaginé un accident et un Concours de Coupeurs de bois dans l'île de Vancouver, et, après bien des manigances, l'oncle Arsène a enfin été touché par le grand amour de dame Nature. Deux vies furent ainsi transformées et ensuite les vies de leurs enfants, de leurs amis, de leurs consœurs et confrères de la communauté francophone de Maillardville.

Jamais je n'avais écrit une histoire aussi vite. Je suis tout de suite retournée au Salon funéraire, avec mon père cette fois, malgré les sourcils inquisiteurs de ma mère qui voulait savoir pourquoi j'y retournais. Je m'y suis donc rendue avec mon histoire en poche. Je souhaitais ardemment que la vieille dame soit toujours là. Dans mon cœur je savais qu'elle y serait, car elle

n'aurait jamais voulu laisser son ami tout seul.

En arrivant, je l'ai aperçue en train de mettre une fleur dans les mains du gisant. Elle avait encore l'air triste et résignée. Je lui donnai la copie de mon histoire que je venais tout juste d'imprimer avec ma nouvelle imprimante au laser reçue à Noël. Comme mon histoire n'était pas trop longue, elle eut vite fait de la lire avant même que mon père eût fini de dire ses prières. De la lumière brillait dans ses yeux gris, et un grand sourire éclairait ses lèvres. Elle m'a assuré que l'oncle Arsène avait lu l'histoire avec elle et qu'il lui avait chuchoté à l'oreille qu'il avait toujours su qu'elle l'aimait, mais que, au fond, il avait peur de ne pas être assez bon pour elle. Derrière toute cette vanité se dissimulait un homme qui manquait de confiance en lui-même, un être malheureux et amoureux lui aussi. Elle s'inclina sur le corps de son amour et déposa un baiser sur ses lèvres. Le croque-mort ferma le cercueil et le cœur de la vieille dame s'ouvrit.



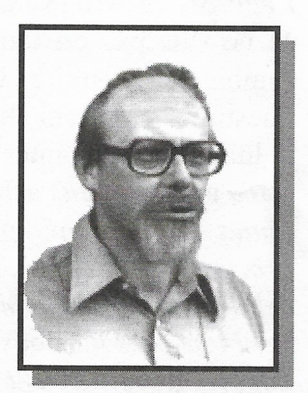
L'autre soir j'ai commencé une nouvelle intitulée *Le Colosse*. Le titre m'est venu à l'esprit quand j'ai vu une peinture de Goya à l'école. J'ai tout de suite décidé que je pourrais écrire l'histoire d'un homme qui serait si grand et si fort que tout le monde penserait qu'il était bizarre.

Jusqu'à la fin de ses jours elle garda cette joie en elle. Quant à moi, je vais immédiatement *surfer* sur les vagues de l'internet afin d'y découvrir une autre peinture qui m'inspirera.

Les aventures de Picaillon

par Jack Blacke

—Regarde, d'ici on a une vue superbe. Le lac a une couleur incroyable. C'est dommage que l'on ne soit pas un peu plus tard dans l'année, car alors la végétation aurait des teintes plus vives encore, en complet contraste avec celles du lac.



L'auteur Jack Blacke

Elle ne répond pas. Je me retourne et, je le reconnais, je suis plutôt surpris. Elle est fraîche, elle a les yeux qui brillent et elle m'a parfaitement entendu ; elle admire avec un plaisir évident le lac qui s'étend devant nous. Elle a un léger sourire qu'à l'instant, je trouve assez irrésistible. Bon, il faut dire la vérité: moi, je suis plutôt un gars de la campagne. Je vis chez mes parents, un peu à l'extérieur de Chilliwack. C'est une région de fermes, d'élevage, et moi, dès que j'en ai l'occasion, ce n'est pas à la cité que je vais, c'est dans la montagne où je disparais. Hélène, elle, est une fille de la ville et pas n'importe laquelle, elle loge près du centre de Vancouver. Là où c'est bétonné partout, où l'on voit parfois le ciel entre deux gratte-ciel, là où le

bruit règne en maître. Je m'attendais réellement, après la grimpette que l'on vient de s'offrir, à ce qu'elle soit sur les genoux. Au moins qu'elle soit trempée de sueur, les jambes un peu tremblantes, comme c'est le cas pour moi.

— *Pourquoi le lac a-t-il cette couleur d'un beau bleu lapis sombre au centre, et d'un vert turquoise près des rives? Y aurait-il des minéraux dans l'eau?*

Je n'en sais fichtrement rien et cela m'ennuie de ne pas pouvoir lui répondre. Je réfléchis vraiment très fort et me souviens d'un voyage que j'avais fait, il y a longtemps, quelque part dans le sud du Yukon où il existe des petits lacs de toutes les couleurs, des bleus, des verts et même des roses.

—*Je pense que cela dépend des algues qui poussent au fond de l'eau. Si elle est très claire, leurs couleurs peuvent transparaître.*

Je ne suis pas du tout sûr d'avoir raison, mais l'explication semble la satisfaire. Il faudra tout de même que je pose la question en rentrant chez moi. Enfin, j'ai repris confiance, alors je lui parle des plantes qui poussent autour du plan d'eau.

—*Tu vois les petits arbres près des rives, leurs feuilles prennent toutes les couleurs possibles. Les érables ne sont que des arbrisseaux qui tournent au rouge en automne, tandis que ces arbustes avec un tronc très court et des tas de branches qui semblent presque pousser directement du sol, ce sont des aulnes dont les feuilles virent au jaune brunâtre. Les sapins, plus haut, sur les pentes...*

—*Voit-on des animaux par ici?*

—*À vrai dire, à part les écureuils et les oiseaux, on ne voit pas grand chose.*

D'un pas soutenu, on remonte le long du lac qui a effectivement des couleurs qui changent selon l'angle sous lequel on le regarde. Je reprends quelque peu mon souffle alors que l'on suit un petit sentier qui, sous les sapins de Douglas et les thuyas géants, serpente entre les rochers.

—Je suis déjà venu quelquefois ici, mais je ne me souviens pas d'y avoir vu grand chose. À une ou deux reprises, j'ai surpris une martre qui s'est enfuie devant moi. J'ai aussi observé de nombreuses traces de belettes, sans jamais les apercevoir. Il est vrai qu'elles ne se déplacent que la nuit.
— Sont-elles jolies?
—Ah! C'est un très bel animal. Extrêmement agile et rapide. Elles sont très douces au toucher et très souples. On a l'impression qu'elles vous coulent entre les mains.
—Elles ne sont pas sauvages ? On peut les toucher?
—Non, bien sûr! Ici elles sont farouches et peuvent se montrer agressives. Elles mordent aussi, mais seulement quand elles sont acculées. Celles dont je te parle, ont été apprivoisées et j'ai pu les voir dans un élevage à Chilliwack. De même pour les écureuils et les tamias rayés, s'ils n'ont pas peur et se laissent parfois approcher, jamais ils ne se laissent toucher.
— C'est quoi un tamia?
— Oh! Tu les connais certainement. Ce sont de tous petits écureuils au poil très clair avec des rayures longitudinales sombres. On les voit souvent dans les dessins animés. Au Québec, on les appelle des suisses barrés *et ne me demande pas pourquoi.*
— Donc, on ne verra pas grand chose?
—Il ne vaut mieux pas. Imagine que l'on tombe nez a nez avec un ours. Je ne saurais pas très bien quoi faire.
— Pourquoi, il y a des ours par ici?

Je pensais lui faire peur, mais cela n'a pas l'air de l'impressionner. II me semble que cela lui ferait même plaisir d'en voir un de tout près.

—Non, je n'en ai jamais vu et ce genre de rencontre n'a jamais été rapporté. Oh ! Il y a longtemps, cent ans peut être, il devait y avoir beaucoup d'ours noirs dans la région. Mais il y a eu aussi beaucoup de trappeurs.

— Les ours ont tous été tués?
— Disons qu'ils ont été repoussés vers le nord.

Nous sommes arrivés au bout du lac qui se termine par une rivière sortant d'une vallée étroite. Au nord-est, une pente abrupte mène à une crête déchiquetée au moins cinq cents mètres plus haut. On dirait les murailles en partie effondrées d'une ancienne citadelle. Mais alors une citadelle énorme, car les éboulis qu'elle aurait formés s'accumulent en blocs immenses au bord de la rivière et recouvrent toute la pente où les sapins ne repoussent plus. Ce sont sans doute ces éboulements massifs qui ont formé les lacs en faisant barrage a la rivière.

Je propose à Hélène de nous arrêter quelques instants près de la rivière, au pied de ces grands blocs de roche. Cela ne lui aurait pas déplu de marcher encore un peu; elle a encore l'air tout fringuant alors que je me débarrasse de mon sac à dos avec plaisir. Mais c'est tout de même bien venu: le cadre est très agréable, le point de vue assez majestueux, nous sommes absolument seuls dans une forêt quasiment vierge et ce que j'ai apporté à grignoter est appétissant. Sans compter l'eau fraîche, délicieuse à boire, qui coule à nos côtés.

—Ah! J'ai oublié de te dire. Il y a aussi les poissons qui nagent dans le lac et la rivière; ils sont très abondants. II y a toutes sortes de truites, des ombles et même des...
—Tu pêches souvent?
—Très peu, Je préfère la randonnée. Mais il m'arrive de prendre un poisson ou deux quand je me suis trop éloigné et que je n'ai pas assez de vivres. Dans ce cas, ma façon de pêcher n'est pas très technique. Un fil, une épingle, un bout de pain et parfois un peu de patience me suffisent.

Hélène ne m'a pas écouté. Elle regarde autour d'elle, curieuse, à la recherche de quelque chose qu'elle ne semble pas trouver. Elle me demande:

—As-tu entendu ce bruit? On dirait un cri d'oiseau et cela à l'air de venir de nulle part.
—Un cri d'oiseau ? Lequel ? Peux-tu l'imiter?

Elle prend alors une voix de fausset et pousse de petits appels espacés: *piiik!..., piiik!..., piiik!...*

Je ne peux m'empêcher d'éclater de rire, c'était à la fois charmant et comique et avant qu'elle ne le prenne mal je lui fais un large sourire en lui disant:

— Ça, ce n'est pas un oiseau, c'est un pica!
— Et ça, c'est quoi ça?
—Un lapin.
—Un lapin?
— Eh bien oui! Enfin, une espèce de lapin qui aurait la taille et les petites oreilles rondes d'un campagnol et qui est mignon comme tout.
—Et où se cache-t-il?
—Il vit dans les interstices entre les blocs d'éboulis et en sort souvent. Tu ne tarderas pas à en voir un; mais il ne faut pas regarder à l'endroit d'où semble venir son cri. Cherche plutôt dans la direction où tu perçois un léger mouvement.

Il joue les ventriloques et son appel jaillit de n'importe où...

—Là, justement en voilà un. Il est à quelques mètres de toi, sur le replat du gros rocher à ta droite, près de l'eau.
—Ah ! C'est vrai qu'il est adorable. On dirait un cochon d'Inde avec des oreilles de souris. Mais tu as raison, il se tient dressé comme un lapin. Tu penses qu'on peut l'approcher?

Soudain, je perçois un grand mouvement d'aile alors qu'une ombre file sur le sol. Hélène pousse un cri. L'oiseau qui s'abattait sur le pica prend peur. Il fait un grand écart sur le côté qui lui fait perdre sa proie et s'envole à tire d'aile. Hélène se précipite sur le lapin des roches qui vient de tomber sur le sol avec un bruit mat. La main sur les yeux pour me protéger du

soleil, je vois un grand faucon gris à rémiges noires s'échapper dans le ciel. C'est un busard Saint-Martin qui vient de rater son déjeuner. Hélène, un peu émue, tient le pica dans une main et, avec les doigts de l'autre, fouille dans sa fourrure ensanglantée pour évaluer les blessures. Le busard est un beau rapace, mais il aura du mal à se faire pardonner par Hélène.

—*Tu as vu,* me dit-elle, *comme il est poilu à la plante des pattes. Je n'ai jamais vu cela.*

-C'est sans doute pour mieux tenir sur les roches. Comment va-t-il?

—Il va s'en sortir, je vais m'en occuper. La chute, qui n'était pas de bien haut, l'a seulement étourdi. Mais il a été saisi un court moment par les serres de ce monstre et deux griffes ont pénétré profondément dans sa chair, sans toutefois toucher d'organes.

—Il ne faut pas trop en vouloir au busard, plus de la moitié de son alimentation est constituée de petits rongeurs et de picas.

— Je m'en doute, mais je garde une préférence pour les petits animaux à fourrure.

Hélène fait preuve d'une merveilleuse dextérité en soignant ce tout petit animal de rien du tout avec les quelques bandages et produits pharmaceutiques que j'amène toujours avec moi.

— Qu'allons nous faire de lui à présent, en attendant qu'il se remette complètement de ses blessures. On ne peut pas le laisser là; il se ferait manger par la première belette venue. On ne peut pas le prendre avec nous; Il a un territoire d'une vingtaine d'ares au maximum et on aurait grand peine à retrouver son territoire si on pense le ramener plus tard.

Apparemment rien n'arrête Hélène. Elle est à la fois habile et décidée. Je reconnais au fond de moi-même que, personnellement, j'aurais laissé faire la nature. Cette fille a vraiment une âme de vétérinaire ! J'aurais aussi préféré qu'il n'y

ait pas ce pica entre nous. Il capture décidément toute son attention.
—Je ne vois pas de problèmes. Comme nous avions prévu d'aller jusqu'au lac suivant, nous le prendrons avec nous, nous marquerons l'emplacement où nous l'avons trouvé et quand demain nous repasserons par ici, nous l'y laisserons. Je lui referai son pansement de manière à ce qu'il ne le gène pas et tombe de lui-même quand il n'aura plus d'usage. Avec tous les antibiotiques que j'ai trouvés dans ta pharmacie, il se portera mieux qu'avant son accident.
—Je te fais confiance. Confiance d'ailleurs au point d'être entièrement rassuré pour moi-même. Si, au cours de cette balade, je me casse en mille morceaux, Je suis certain que tu me ramèneras d'une pièce.

Elle me renvoie son sourire irrésistible. Mais je ne sais si c'est pour mon compliment ou pour le plaisir d'avoir soigné un petit animal à fourrure, comme elle semble aimer à le faire.
—Tu l'as si bien soigné que, maintenant, Il est marqué par la présence humaine. Tu dois lui donner un nom.
—J'y ai déjà pensé et lui en ai trouvé un: Picaillon. Mais il faut que tu l'acceptes.
—Je trouve que cela sonne bien, mais que veut-il dire?
—Oh! Il y a très longtemps, dans le Nord du pays de Pinocchio, on appelait ainsi la toute petite monnaie. En Savoie, cela représentait moins d'un centime. Une toute petite chose de rien du tout en somme.
—Il est certain que, pour l'instant, il vaut moins d'un centime! Si cela ne le vexe pas, je suis d'accord.

Et l'on repart après ce pique-nique plutôt mouvementé, où, finalement, on n'a pas mangé grand chose. On traverse la rivière qui semble disparaître en partie sous les éboulis. Puis on suit un long sentier à flanc de coteau qui est rendu pénible par l'épaisse accumulation de blocs erratiques. En fait, on suit le

pied de l'éboulis; c'est apparemment sans peine pour Picaillon qui reste calme, confortablement lové dans le creux du bras d'Hélène. À chaque instant, elle mesure ses pas de manière à éviter le moindre choc. Traité comme il est, Picaillon serait bien bête de vouloir retourner chez lui. Au fait, que mange un pica ? Ce n'est pas tout de le soigner, il faut encore le nourrir. Si c'est bien une sorte de lapin, il devrait manger de l'herbe. Peut-être des plantes un peu spéciales? Il va falloir qu'on fasse des expériences.

Au sentier chaotique succède un chemin plus confortable dans une forêt de thuyas et de sapins de Douglas. Bientôt, le sol devient sablonneux, et, entre les arbres, on voit apparaître l'incroyable couleur verte d'un lac plus petit. C'est notre destination. On pourrait planter nos tentes ici même, sous le couvert des arbres, ou aller les percher sur les rochers qui surplombent l'eau. Comme je m'y attendais quelque peu, Hélène préfère pousser plus loin notre balade. Le site là-haut sera, certes moins confortable, mais beaucoup plus romantique. Et Picaillon à l'air de se sentir très bien là où il se trouve. Je ne peux pas lui donner tort, bien que surpris de le trouver si confiant. Pour un animal sauvage, il s'accommode fort bien d'Hélène. Elle a indiscutablement la manière.

On a vite fait d'établir le camp sur une corniche rocheuse tapissée d'aiguilles de pin. Pendant que je monte les tentes et allume un grand feu, Hélène s'affaire autour de Picaillon qui se laisse faire comme un enfant gâté. Elle lui a donné de l'herbe tendre et du lichen à manger. Il a tout avalé, content et repus. Elle lui a refait ses pansements après l'avoir lavé de son sang; elle lui a préparé, dans sa propre tente, un petit nid d'herbe et de feuilles sèches. Je suis intervenu avant qu'elle n'aille jusqu'à l'emmailloter. Finalement le pica s'est endormi sur son matelas de nature, assommé par les événements. Il est incroyable que ce

picaillon de rien du tout lui fasse une telle confiance.

Après un repas copieux —et excellent j'imagine, car je l'ai préparé moi-même— Hélène, impatiente, me quitte, quelques brindilles d'herbe à la main, pour aller dormir et, bien sûr, retrouver son petit pique-assiette.

Au matin, en sortant de la tente, Hélène m'annonce joyeusement que Picaillon a passé une excellente nuit et semble avoir retrouvé la forme. Pour qu'il se tienne tranquille sur le trajet du retour, elle lui a tressé pendant la nuit une sorte de panier semblable à ceux que confectionnent les Indiennes pour leur *papoose*. En prenant mon café, je ne parviens pas à détourner mon regard du lac, de la tonalité vive de ses dégradés de couleur. Près de la berge, le lac est d'abord émeraude, puis passe progressivement à un vert pomme dans lequel l'ombre tremblotante des rochers et des arbres effondrés et submergés apparaît en arabesques jaune vif à jaune vert. Vers le milieu du lac, le vent passe rapidement au glauque puis au plus profond des bleus outremer.

—*Ce lac a-t-il un nom?* me demande Hélène par-dessus mon épaule.

—*Oui, sur les cartes on l'appelle "Greendrop Lake" la goutte verte.*

—*Amusant ! Je suis venue à la goutte verte avec un pica. Quelle merveilleuse histoire! Voilà une aventure de laquelle je me souviendrai.*

L'aventure semble en effet terminée. Je plie le camp; du feu, j'éteins les dernières escarbilles et nous nous apprêtons à retourner vers le premier lac pour rendre Picaillon à la nature. Nous quittons la goutte verte. Je ne suis pas certain que je reviendrai la voir.

Le sac au dos, le panier de Picaillon épinglé à la boutonnière, Hélène .qui connaît le chemin à présent, marche en

tête. On progresse plus rapidement alors que le sentier descend presque tout le temps. On traverse en peu de temps la forêt de conifères, puis le grand éboulis; enfin la vallée s'élargit avant l'arrivée au grand lac. Depuis hier, nous n'avons pas croisé un seul randonneur sur le chemin. C'est assez rare car le site est en général fréquenté, au moins jusqu'à ce point-ci. C'est assez extraordinaire, on a eu droit à la totalité de ce coin charmant pour nous seuls.

À moins que... j'ai vu, à distance, sur la droite d'Hélène, la broussaille s'agiter assez fort. Non ! Ce ne sont pas des marcheurs, l'agitation dans les branches est très nette, mais elle ne se déplace pas. S'il s'agit d'un animal, cela en est déjà un gros. Je saisis Hélène par les épaules et l'amène à s'arrêter. À voix basse, je lui dis de se tenir tranquille et silencieuse. Je suis certain à présent que c'est un animal qui fourrage dans les buissons. Il ne nous a pas entendus, pas encore. Mais je ne sais pas quelle attitude prendre. Je ne le saurai pas tant que je ne l'ai pas identifié. Ce n'est pas un couguar, ni un lynx, l'animal est trop bruyant, mais cela pourrait être un ours. L'attitude la plus prudente est de ne pas chercher à savoir et de faire un grand détour. Je m'apprête à entraîner Hélène quand un cerf apparaît soudain devant nous. Je suis un peu rassuré, c'est un cent mulet que je reconnais à sa queue blanche à extrémité noire. C'est un mâle de plus de cent kilos à la ramure bien développée. Il est magnifique! Hélène est fascinée. Mais le cerf ne bouge pas. Il aurait dû s'enfuir déjà, c'est inhabituel. J'aperçois soudain son cou enflé; il gratte la terre, les bois devant. L'animal est en rut. D'une agressivité folle, il est prêt à nous charger.

—*Hélène, je ne bouge pas d'ici; je retiens son attention. Mais toi, avance doucement devant toi, sur le sentier, sans courir surtout. Ne regarde pas l'animal dans les yeux.*

Il est évident que le cerf ne pourra pas charger dans deux

directions à la fois. Sans le moindre mouvement, je reste là devant la bête impatiente. La tête baissée, mon regard évitant ses yeux torves; j'attends dans une position aussi peu agressive que possible le temps que Hélène prenne de la distance; le temps que le cerf voudra bien me laisser avant de se lancer sur moi.

Je suis surpris qu'il n'ait pas attaqué encore. J'ai bien de la chance! Ou, alors, le cerf surveillait la retraite d'Hélène avant de m'attaquer avec plus d'assurance. J'ai cependant l'impression qu'il est moins confiant qu'il ne paraît. Peut-être ne veut-il pas réellement se confronter à moi? Peut-être attend-il seulement que je m'éloigne à mon tour? Du coup, je m'apprête à me retirer également, lentement, sans geste brusque. Au premier pas, le cerf semble s'agiter, frappe le sol de ses sabots, baisse la tête, mais ne bouge pas. J'ai très peur, je l'avoue, car je n'ai aucune idée de ses prochaines réactions. S'il m'attaque, je ne pourrai pas faire grand chose. Je ne peux pas courir plus vite que lui; et sa ramure imposante, fraîchement libérée de son velours, s'arme d'andouillers pointus qui brillent au soleil comme des poignards. Je lance un regard vers Hélène. Elle est à l'abri à présent, loin de nous, à l'ombre d'un arbre. Crispée, elle tient Picaillon contre son cœur.

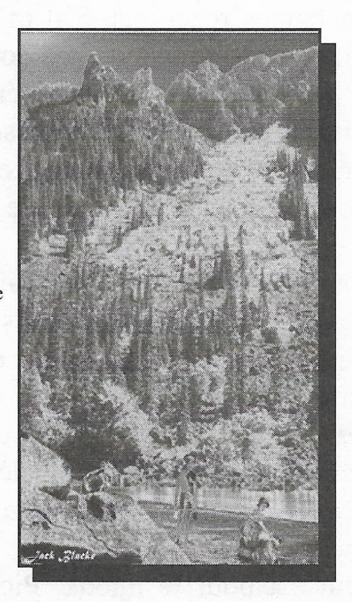
Toujours prudemment, je fais quelques pas encore. Le cerf n'a toujours pas bougé. Et puis, soudain, d'un seul grand bond, il fait volte face et disparaît dans le fouillis végétal. Je pousse un énorme soupir qui me vide complètement et me ramollit les jambes. Il est évident que j'ai réellement eu très peur. Je cours à présent vers Hélène qui se précipite à ma rencontre, avec le sourire le plus large que je lui connais et tenant le pica à bout de bras.

Tout est pour le mieux, Picaillon n'a pas eu de mal. Hélène ne dit rien, nous marchons en silence jusqu'à l'endroit où, par son cri, elle a sauvé le pica d'une mort certaine. Avec

attention et douceur, elle le libère de son panier et le dépose à terre. Aussitôt, il se met à courir et disparaît sous l'amoncellement de roches. Puis là, tous deux, nous restons les bras ballants, à attendre je ne sais quoi. Enfin, Hélène lève la tête et se tourne vers moi.

—*Henri*, dit-elle, *de ma vie, je n'ai été plus heureuse. J'aimerais beaucoup que tu m'emmènes encore en balade dans la nature.*

Je ne réponds pas, mais je lui souris. Je reviendrai me promener à la goutte verte.



Au sentier chaotique succède un chemin plus confortable dans une forêt de thuyas et de sapins de Douglas.

Les pierres convoitées

par Karen Berling

Il vous est sûrement arrivé, au moins une fois, de visiter un de ces villages de Colombie-Britannique peuplés de quelques rares habitants, et où les divertissements sont plus rares encore. Inutile de mentionner que les maisons y sont souvent bien éparpillées. Dans certains cas, une chaumière peut se trouver à des dizaines de kilomètres d'une autre; ce qui n'arrange pas les choses pour un jeune qui cherche un camarade, un ami ou un compagnon.


L'auteure Karen Berling, 11e année

Mais, même dans de telles conditions, les plus forts liens d'amitié peuvent se forger, comme le confirme l'histoire de Juliette et de Richard, qui, dans de telles circonstances, ont partagé une foule d'aventures

Les parents de Juliette Martin décidèrent un jour de louer un chalet près d'un lac pour y passer les vacances d'été. Ils habitaient Vancouver et avaient décidé que deux mois à Bella Coola ne feraient que du bien à leur fille qui avait tendance à faire la coquette et à dédaigner les bienfaits

du grand air. Elle n'avait que 11 ans, remarquez bien.

Comme ils l'avaient souhaité, ils élurent domicile dans un beau paysage de verdure. La pollution de l'air et du bruit y étaient plus acceptables que chez eux. En dépit de cela, Juliette commença dès les premiers jours à en ressentir de la lassitude. Sa belle chambre rose, avec le papier peint, ses poupées aux riches étoffes luxueuses, ses robes bien délicates; tout lui manquait!

Or, un jour qu'elle se morfondait, se produisit un petit événement. Un garçon frappa à la porte, expliquant qu'il était le fils des voisins venus eux aussi passer leur congé scolaire. On lui avait parlé d'une famille avec un garçon de son âge. Il s'offrit comme guide pour leur fils, croyant enfin avoir trouvé un compagnon dans ce lieu quasi désert. Hélas, avec surprise il vit paraître Juliette toute de rose vêtue des pieds à la tête; il demanda immédiatement aux Martin s'ils avaient plusieurs enfants. Cela amusa les parents qui furent ravis d'avoir trouvé un camarade pour leur fille devenue un peu trop introvertie.

Aux œillades de connivence que se jetaient les parents de Juliette en les observant, il comprit enfin son erreur. Il hésita, ne sachant s'il devait inviter la jeune fille à la pêche avec lui, ou s'excuser de les avoir dérangés. La petite Juliette, à la vue de Richard, se sentit fortement émue et intriguée. Elle fut remplie de joie en se rendant compte que si elle passait du temps avec ce garçon un peu plus âgé, elle échapperait à ces interminables séances de jeux de cartes qui remplissaient ses après-midi.

Elle se chaussa rapidement, enfila son manteau, et saisit la main de Richard pour l'entraîner au loin dans la direction de la forêt. Le garçon fut un instant choqué mais se laissa faire. Il avait 13 ans; c'était un gaillard solidement bâti. Juliette en eut immédiatement le béguin.

Ils s'entendaient à merveille, partaient le matin à la

recherche des hypothétiques traces du mystérieux Sasquatch que les gens de la région mentionnaient souvent. L'après-midi ils se baignaient dans le lac, jouaient à s'imaginer qu'ils étaient attaqués par Ogopogo, le monstre lacustre du lac Okanagan. Le soir, ils dansaient autour du feu en se racontant des histoires de fantômes. La plus grande partie de l'été s'écoula ainsi. L'avant-dernier jour, Monsieur et Madame Martin emmenèrent les deux jeunes gens visiter une réserve indienne.

Cela marqua beaucoup l'esprit de Juliette et de Richard, car on leur conta la passionnante légende du Sasquatch. C'était un grand animal disait-on. Il mesurait plus de 7 pieds à en juger par ses empreintes de 14 à 18 pouces de longueur; on le disait couvert de longs poils blancs ou noirs, avec un profil bien enrobé. Les deux adolescents écoutaient avec avidité, ne voulant jamais voir la fin de ces récits mystérieux.

Le lendemain, lors d'une de leurs marches dans une forêt épaisse, ils découvrirent des empreintes aussi larges que celles qu'on leur avait décrites. Richard trouva, parmi les traces, deux pierres vertes. Elles ressemblaient à des pierres précieuses et il en offrit une à Juliette comme cadeau d'adieu. Ils passèrent ainsi la journée en se forçant à oublier que c'était la dernière de leurs vacances communes à Bella Coola.



Les années passèrent mais Juliette garda toujours auprès d'elle sa pierre "précieuse". Les Martin ne retournèrent plus jamais à Bella Coola et Juliette ne revit pas son grand ami. Elle ne vint plus revoir le lac... jusqu'à ce qu'elle rencontre celui qui devait devenir son fiancé, Luc. Il ressemblait à s'y méprendre à Richard, blond, aux yeux

bleus; il ne lui manquait que son regard vif, intense, sérieux et coquin tout à la fois. Il la convainquit de passer une semaine au Lac Cultus pour camper.

Elle avait maintenant 21 ans et le rose lui allait toujours à ravir. Malgré son aversion pour les nuits à la belle étoile, elle se laissa convaincre. Luc n'était pas un grand sportif, mais il affirmait se débrouiller passablement bien en camping. Ils s'arrêtèrent pour faire des provisions et poursuivirent leur route. En pique-niquant au bord de la route, un homme attira le regard de Juliette. Il lui rappelait Richard. Ô Richard! Le grand garçon de son enfance. Comme il lui manquait! Elle était loin de l'avoir oublié.

Luc et Juliette s'installèrent au bord du lac et voulurent se baigner avant le repas du midi. Luc ne fit que tâter l'eau de ses pieds et jugea qu'elle était glaciale. Seule Juliette s'y plongea avec cœur. Elle le trouvait parfois si timoré. Elle aurait préféré qu'il soit un peu plus brave. Elle le persuada de se lancer dans une course vers le sommet de la colline qu'on nommait "Tea Pot Hill"; en vain. Deux minutes après, Luc se plaignait déjà de la fatigue.

Juliette n'en pouvait plus. Comment pouvait-elle consentir à épouser un tel homme? Était-ce pour sa ressemblance avec Richard? Une raison complètement inacceptable. Pourquoi s'était-elle amourachée de ce garçon? Peut-être parce qu'il lui rappelait ce souvenir d'enfance qu'elle n'avait pu oublié? Pourquoi ce dernier envahissait-il ainsi ses pensées? Elle partit en avant, laissant Luc se débrouiller seul et se plaindre de ses jambes.

Arrivée au sommet, elle remarqua l'homme de tout à l'heure. Il lui jeta un regard insistant. Il semblait la reconnaître. Ses yeux paraissaient dire: *Qui es-tu? Je te connais.* Leurs yeux

s'examinaient. Juliette nota à quel point il lui rappelait Richard. Elle soupira. Enfin il dit quelques mots. Sans oser se présenter, ils parlèrent. Ils bavardèrent longuement. Soudain, se rappelant de Luc, Juliette se mit à s'inquiéter. Mais elle ne voulut pas quitter l'inconnu; elle lui raconta que son fiancé l'attendait en bas, et elle ajouta sans reprendre son souffle qu'elle l'invitait à se joindre à eux pour un pot-au-feu car elle souhaitait continuer leur conversation.

L'inconnu descendit avec elle. Soudain elle se mit à paniquer car elle crut que sa pierre précieuse avait disparu. Elle formula sa crainte à haute voix. L'avait-elle fait exprès? "*Juliette?*" murmura-t-il en entendant les paroles de la jeune fille. Elle n'en croyait pas ses oreilles, sans aucun doute, c'était bien Richard; le Richard de ses rêves, de ses souvenirs, de son enfance. Il essaya de la rassurer en lui suggérant qu'elle l'avait peut-être perdue dans la tente. Ils arrivèrent au terrain de camping. Personne! Luc ne s'y trouvait pas. L'avait-il abandonnée? Qu'était-il devenu? On voyait des traces fraîches laissées par la voiture. Juliette n'en croyait pas ses yeux. Il semblait être parti sans elle?

Accompagnée de Richard, elle se lança à la recherche de Luc. Après un quart d'heure de marche, ils trouvèrent la voiture du fiancé avec toutes les affaires. Tout était là,... sauf Luc. Près de la voiture on pouvait voir des traces de Sasquatch... était-ce possible? S'était-il véritablement fait enlever par un géant des bois? Et pourquoi l'avait-il laissée seule ainsi? Elle se rendait bien compte du fait qu'elle ne pourrait jamais de la vie épouser un tel homme, mais encore fallait-il le retrouver!

Avec Richard elle savait qu'elle ne courait aucun risque. Ils poursuivirent leurs recherches en suivant les traces. Ils trouvèrent enfin Luc, inconscient au pied d'un couple de grandes

créatures. Elles étaient noires, ressemblaient à la description du Sasquatch des aborigènes et sentaient horriblement fort. Richard vit dans la main de la femelle une pierre comme la sienne et il comprit enfin. Luc avait l'intention d'abandonner Juliette et s'était approprié sa pierre. Il s'était fait arrêter par ces deux Sasquatch. D'instinct Richard posa sa pierre à lui et la montra aux deux Sasquatch. Ces derniers comprirent que Juliette et Richard ne représentaient aucun danger pour eux; de ce fait, les deux Sasquatch s'en allèrent.

Plus tard, Richard et Juliette amenèrent Luc à l'hôpital. Il n'avait souffert d'aucun blessure et s'était tout simplement évanoui de peur. Il ne présenta aucune excuse à Juliette. Elle lui rendit alors sa bague de fiançailles. Grâce à cette aventure elle vit que Luc ne l'aimait pas vraiment.

Dès lors, Richard et Juliette se fréquentèrent de nouveau. Ils renouvelèrent leurs promesses de respect mutuel, et leur amour qui bourgeonna grâce à ces pierres dites précieuses. Comme finissent toujours ces histoires, ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants.

Était-ce un rêve, de la chance, ou bien... cette légende des Sasquatch est-elle vraie? N'empêche que ce qui compte, ce sont les retrouvailles de Juliette et de Richard.

♥



...Ils s'entendaient à merveille, partaient le matin à la recherche des hypothétiques traces du mystérieux Sasquatch que les gens de la région mentionnaient souvent. L'après-midi ils se baignaient dans le lac...





MEMBRE DU GROUPE SCABRINI

Québec, Canada
2001

J'ai ressenti une immense joie et une fierté plus complète encore en lisant ces nouvelles extraordinaires, et je suis persuadée, cher lecteur, que vous éprouverez les mêmes délices. Je félicite avec admiration les quinze auteurs francophones de Colombie-Britannique: Karen Berling de Surrey, Jack Blacke de New Westminster, Huguette Bourgeois de Vancouver, Jean-Claude Castex de White Rock, Gabrielle Drivet de West-Vancouver, Aurélien Dupuis de Nelson, Evelyne Gabay de Surrey, Gagnon de Victoria, Monique Genuist de Victoria, Louise Lalanne de Victoria, Caroline Labonté de Prince-George, Jean-Jacques Lefebvre de Victoria, Caroline Molini de Garibaldi Highlands, Andréa Tischhauser de Victoria, ainsi que le poète Nicolae Iosif de Victoria. Merci à tous.

Marie-France Hautberg

ISBN 2-921668-04-1

9 782921 668040